RB 5711

VELUT ARBOR ÆVO

Library
of the
University of Toronto

Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvresdemregnar04regn

ŒUVRES
DE
M. REGNARD.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PIECES

Contenues dans le Tome quatrieme.

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL. 3
La Critique du Légataire. 101
LES SOUHAITS. 123
LES VENDANGES, *ou* le Bailli d'Asnieres. 145
SAPOR, Tragédie. 171
LE CARNAVAL DE VENISE, Ballet. 237
POESIES DIVERSES. 293
Epître a M. le Marquis de *** 295
Epître a M. l'Abbé de Bentivoglio. 301
Epître a M. Quinault, 306
Epitre. 313
Epitre a M***. 320
Le Mariage, Stances. 326
Sonnet. 326
Divertissement à mettre en Musique. 327
Pour Mademoiselle L**. 331
Pour la Même. 332
Chansons pour Mesdemoisf. Loyson. 337
Satyre contre les Maris. 345
Tombeau de M. B**. D***. 354

LE
LEGATAIRE UNIVERSEL,
COMÉDIE

En Vers, & en cinq Actes.

Représentée, pour la premiere fois, le Lundi 9 Janvier 1708.

ACTEURS.

GERONTE, oncle d'Eraſte.

ERASTE, amant d'Iſabelle.

Mad. ARGANTE, mere d'Iſabelle.

ISABELLE, fille de Mad. Argante.

LISETTE, ſervante de Géronte.

CRISPIN, valet d'Eraſte.

M. CLISTOREL, Apoticaire.

M. SCRUPULE, } Notaires.
M. GASPARD,

UN LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris, chez M. Géronte.

LE LEGATAIRE, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

Bon jour, Crispin, bon jour.

CRISPIN.

Bon jour, belle Lisette.
Mon maître, toujours plein du soin qui l'inquiéte,
M'envoie à ton lever, zélé collatéral,
Savoir comment son oncle a passé la nuit.

LISETTE.

Mal.

CRISPIN.

Le bon homme, chargé de fluxions, d'années;
Lutte depuis long-tems contre les destinées,
Et pare de la mort le trait fatal en vain,
Il n'évitera pas celui du Médecin.
Il garde le dernier, & ce corps cacochime
Est à son art fatal dévoué pour victime.
Nous prévoyons dans peu qu'un petit ou grand deuil
Etendra de son long Géronte en un cercueil.
Si mon maître pouvoit être fait légataire,
Je ferois de bon cœur les frais du luminaire.

LISETTE.

Un remede, par moi, lui vient d'être donné,
Tel que l'Apoticaire en avoit ordonné.
J'ai cru que ce seroit le dernier de sa vie;
Il est tombé sur moi deux fois en léthargie.

CRISPIN.

De ses bouillons de bouche, & des postérieurs,
Tu prends soin?

LISETTE.

De ma main il les trouve meilleurs;
Aussi sans me targuer d'une vaine science,
J'entends ce métier-là mieux que fille de France.

CRISPIN.

Peste, le beau talent! Tu te fais bien payer,
Je crois, de tous les soins qu'il te fait employer.

LISETTE.

Il ne me donne rien; mais j'ai, pour récompense,
Le droit de lui parler avec toute licence.
Je lui dis, à son nez, des mots assez piquans:
Voilà tous les profits que j'ai depuis cinq ans.
C'est le plus ladre vert qu'on ait vu de la vie,
Je ne puis exprimer où va sa vilenie.
Il trouve tous les jours, dans son fécond cerveau,
Quelque trait d'avarice admirable & nouveau.
Il a, pour Médecin, pris un Apoticaire
Pas plus haut que ma jambe, & de taille sommaire:

Il croit, qu'étant petit, il lui faut moins d'argent,
Et, qu'attendu sa taille, il ne paira pas tant.

CRISPIN.

S'il est court, il fera de très longues parties.

LISETTE.

Mais, dans son testament ses graces départies
Doivent me raquitter de son avare humeur;
Ainsi je renouvelle avec soin mon ardeur.

CRISPIN.

Il fait son testament?

LISETTE.

Dans peu de tems j'espere
Y voir coucher mon nom en riche caractere.

CRISPIN.

C'est très bien esperer: j'espere bien encor
Y voir aussi coucher le mien en lettres d'or.

LISETTE.

Tout beau, l'ami, tout beau: l'on diroit, à t'entendre,
Qu'à la succession tu peux aussi prétendre.
Déja ne sont-ils pas assez de concurrens,
Sans t'aller mettre encore au rang des aspirans!
Il a tant d'héritiers, le bon Seigneur Géronte,
Il en a tant & tant, que par fois j'en ai honte.
Des oncles, des neveux, des nieces, des cousins,
Des arriere-cousins remués de germains;
J'en comptai l'autre jour, en lignes paternelles,
Cent sept mâles vivans, juge encor des femelles.

CRISPIN.

Oui, mais mon maître aspire à la plus grosse part,
J'en pourrois bien aussi tirer ma cotte-part.
Je suis un peu parent, & tiens à la famille.

LISETTE.

Toi?

CRISPIN.

Ma premiere femme étoit assez gentille.
Une Bretonne vive, & coquette sur-tout,
Qu'Eraste, que je sers, trouvoit fort à son goût.

Je crois, comme toujours il fut aimé des Dames,
Que nous pourrions bien être alliés par les femmes;
Et de Monsieur Géronte il s'en faudroit bien peu,
Que par-là je ne fusse un arriere-neveu.

LISETTE.

Oui-dà; tu peux passer pour parent de campagne,
Ou pour neveu, suivant la mode de Bretagne.

CRISPIN.

Mais, raillerie à part, nous avons grand besoin,
Qu'à faire un testament Géronte prenne soin.
Si mon maître, *primò*, n'est nommé légataire,
Le reste de ses jours il fera maigre chere.
Secundò, quoiqu'il soit diablement amoureux,
Madame Argante, avant de couronner ses feux,
Et de le marier à sa fille Isabelle,
Veut qu'un bon testament bien sûr & bien fidele
Fasse ledit neveu légataire de tout;
Mais ce qui doit le plus être de notre goût,
C'est qu'Eraste nous fait trois cens livres de rente,
Si nous réussissons au gré de son attente.
Ce don de notre hymen formera les liens;
Ainsi tant de raisons sont autant de moyens
Que j'emploie à prouver qu'il est très nécessaire,
Que le susdit neveu soit nommé légataire;
Et je conclus enfin, qu'il faut conjointement
Agir pour arriver au susdit testament.

LISETTE.

Comment diable, Crispin, tu plaides comme un ange.

CRISPIN.

Je le crois; mon talent te paroît-il étrange?
J'ai brillé dans l'Etude avec assez d'honneur,
Et l'on m'a vu trois ans clerc chez un Procureur.
Sa femme étoit jolie, & dans quelques affaires;
Nous jugions à huis clos de petits commissaires.

LISETTE.

La boutique étoit bonne. Hé! Pourquoi la quitter?

CRISPIN.

L'époux un peu jaloux m'en a fait déserter,

Un Procureur n'eſt pas un homme fort traitable.
Sur ſa femme il m'a fait des chicanes de diable.
J'ai bataillé, ma foi, deux ans ſans en ſortir;
Mais je fus à la fin contraint de déguerpir.
Mais mon maître paroît.

SCENE II.

ERASTE, CRISPIN, LISETTE.

ERASTE.

Ah! Te voilà, Liſette.
Guéris-moi, ſi tu peux, du ſoin qui m'inquiette.
Hé bien! Mon oncle eſt-il en état d'être vu?

LISETTE.

Ah! Monſieur, depuis hier il eſt encore déchu;
J'ai cru que cette nuit ſeroit ſa nuit derniere,
Et que je fermerois, pour jamais, ſa paupiere.
Les lettres de répi, qu'il prend contre la mort,
Ne lui ſerviront guere, ou je me trompe fort.

ERASTE.

Ah, Ciel! Que dis-tu là?

LISETTE.

C'eſt la vérité pure.

ERASTE.

Quel que ce ſoit mon eſpoir, je ſens que la nature
Excite dans mon cœur de triſtes ſentimens.

CRISPIN.

Je ſentis autrefois les mêmes mouvemens,
Quand ma femme paſſa les rives du Cocyte,
Pour aller en bateau rendre aux défunts viſite.
J'en avois, dans le cœur, un plaiſir plein d'appas,
Comme tant de maris l'auroient en pareil cas;

Cependant la nature, excitant la tristesse,
Faisoit quelque conflit avecque l'allegresse,
Qui, par certains ressorts & mêlanges confus,
Combattoient tour à tour, & prenoient le dessus;
Ensorte que l'espoir.... la douleur légitime....
L'amour... on sent cela bien mieux qu'on ne l'exprime;
Mais ce que je puis dire, en vous accusant vrai,
C'est que, tout à la fois, j'étois & triste & gai.

ERASTE.

Je ressens, pour mon oncle, une amitié sincere,
Je donne dans son sens en tout pour lui complaire;
Quoi qu'il dise, où qu'il fasse, ayant le droit ou non,
Je conviens, avec lui, qu'il a toujours raison.

LISETTE.

Il faut que le vieillard soit mal dans ses affaires,
Puisqu'il m'a commandé d'aller chez deux Notaires.

CRISPIN.

Deux Notaires, hélas! Cela me fend le cœur.

LISETTE.

C'est pour instrumenter avecque plus d'honneur.

ERASTE.

Hé! Dis-moi, mon enfant, en pleine confidence,
Puis-je, sans me flatter, former quelque espérance?

LISETTE.

Elle est très bien fondée, & depuis quelques jours,
Avec Madame Argante, il tient certains discours,
Où l'on parle tout bas de legs, de mariage:
Je n'ai, de leur dessein, rien appris davantage.
Votre maîtresse est mise aussi dans l'entretien;
Pour moi, je crois qu'il veut vous laisser tout son bien,
Et vous faire épouser Isabelle.

ERASTE.

Ah! Lisette,
Que tu flattes mes sens! Que ma joie est parfaite!
Ce n'est point l'intérêt qui m'anime aujourd'hui,
Un Dieu beaucoup plus fort & plus puissant que lui,
L'Amour, parle en mon cœur, la charmante Isabelle
Est de tous mes desirs une cause plus belle,

Et pour le teſtament me fait faire des vœux....

LISETTE.

L'Amour & l'intérêt ſeront contens tous deux.
Seroit-il juſte auſſi qu'un ſi bel héritage
De cent cohéritiers devînt le ſot partage ?
Verrois-je d'un œil ſec déchirer par lambeaux
Par tant de campagnards, de piés-plats, de nigau,
Une ſucceſſion qui doit, par parenthéſe,
Vous rendre un jour heureux, & nous mettre à notre aiſe ;
Car vous ſavez, Monſieur....

ERASTE.

Va, tranquilliſe-toi,
Ce que j'ai dit, eſt dit, repoſe-toi ſur moi.

LISETTE.

Si votre oncle vous fait le bien qu'il ſe propoſe,
Sans trop vanter mes ſoins, j'en ſuis un peu la cauſe ;
Je lui dis tous les jours qu'il n'a point de neveux,
Plus doux, plus complaiſans, ni plus reſpectueux,
Non par l'eſpoir du bien que vous pouvez attendre,
Mais par un naturel & délicat & tendre.

CRISPIN.

Que cette fille-là connoît bien votre cœur !
Vous ne ſauriez, ma foi, trop payer ſon ardeur.
Je dois, dans peu de tems, contracter avec elle ;
Regardez-la, Monſieur, elle eſt & jeune & belle,
N'allez pas en uſer comme de l'autre, non !

LISETTE.

Monſieur Géronte vient, il faut changer de ton ;
Je n'ai point eu le tems d'aller chez les Notaires.
Toi, qui m'as trop long-tems parlé de tes affaires,
Va vîte, cours, dis-leur qu'ils ſoient prêts au beſoin.
L'un s'appelle Gaſpard, & demeure à ce coin,
Et l'autre un peu plus bas, & ſe nomme Scrupule.

CRISPIN.

Voilà pour un Notaire un nom bien ridicule.

SCENE III.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE.

AH ! Bon jour, mon neveu.

ERASTE.

Je ſuis, en vérité,
Charmé de vous revoir en meilleure ſanté ;
De grace aſſéyez-vous. Ote donc cette chaiſe,
Mon oncle, en ce fauteuil, ſera plus à ſon aiſe.

GERONTE.

J'ai cette nuit été ſecoué comme il faut,
Et je viens d'eſſuyer un dangereux aſſaut ;
Un pareil, à coup ſûr, emporteroit la place.

ERASTE.

Vous voilà beaucoup mieux, & le Ciel, par ſa grace,
Pour vos jours en péril nous permet d'eſpérer ;
Il faut préſentement ſonger à réparer
Les déſordres qu'a pû cauſer la maladie,
Vous faire déſormais un régime de vie,
Prendre de bons bouillons, de ſûrs confortatifs,
Nettoyer l'eſtomac par de bons purgatifs,
Enfin ne vous laiſſer manquer de nulles choſes.

GERONTE.

Oui, j'aimerois aſſez ce que tu me propoſes ;
Mais il faut tant d'argent pour ſe faire ſoigner,
Que puiſqu'il faut mourir autant vaut l'épargner.
Ces porteurs de ſeringue ont pris des airs ſi rogues,
Ce n'eſt qu'au poids de l'or qu'on achete leurs drogues.

Qui pourroit s'en passer, & mourir tout d'un coup,
De son vivant, sans doute, épargneroit beaucoup.

ERASTE.

Oui, vous avez raison, c'est une tyrannie,
Mais je ferai les frais de votre maladie.
La santé dans le monde étant le premier bien,
Un homme de bon sens n'y doit ménager rien;
De vos maux négligés vous guérirez sans doute.
Tâchons à réparer les forces, quoi qu'il coûte.

GERONTE.

C'est tout argent perdu dans cette occasion,
La maison ne vaut pas la réparation.
Je veux, mon cher neveu, mettre ordre à mes affaires,
As-tu dit qu'on allât me chercher deux Notaires?

LISETTE.

Oui, Monsieur, & dans peu vous les verrez ici.

GERONTE.

Et dans peu vous saurez mes sentimens aussi,
Je veux en bon parent vous les faire connoître.

ERASTE.

Je me doute à peu près de ce que ce peut être.

GERONTE.

J'ai des collatéraux.

LISETTE.

Oui vraiment, & beaucoup.

GERONTE.

Qui d'un regard avide, & d'une dent de loup,
Dans le fond de leur cœur dévorent par avance
Une succession qui fait leur espérance.

ERASTE.

Ne me confondez pas, mon oncle, s'il vous plait,
Avec de tels parens.

GERONTE.

Je sais ce qu'il en est.

ERASTE.

Votre santé me touche, & me plaît davantage,
Que tout l'or qui pourroit me tomber en partage.

GERONTE.

J'en suis persuadé. Je voudrois me venger
D'un vain tas d'héritiers & les faire enrager,
Choisir une personne honnête, & qui me plaise,
Pour lui laisser mon bien & la mettre à son aise.

ERASTE.

Vous devez là-dessus suivre votre desir.

LISETTE.

Non, je ne comprends pas de plus charmant plaisir,
Que de voir d'héritiers une troupe affligée,
Le maintien interdit, & la mine allongée,
Lire un long testament, où pâles, étonnés,
On leur laisse un bon soir avec un pié de nés;
Pour voir au naturel leur tristesse profonde,
Je reviendrois, je crois, exprès de l'autre monde.

GERONTE.

Quoique déja je sois atteint & convaincu,
Par les maux que je sens, d'avoir long-tems vécu,
Quoiqu'un sable brûlant cause ma néphrétique,
Que j'endure les maux d'une âcre sciatique,
Qui, malgré le bâton que je porte en tout lieu,
Fait souvent qu'en marchant je dissimule un peu,
Je suis plus vigoureux que l'on ne s'imagine,
Et je vois bien des gens se tromper à ma mine.

LISETTE.

Il est de certains jours de barbe, où, sur ma foi,
Vous ne paroissez pas plus malade que moi.

GERONTE.

Est-il vrai?

LISETTE.

Dans vos yeux un certain éclat brille.

GERONTE.

J'ai toujours reconnu du bon dans cette fille.
Je veux pourtant songer à mettre ordre à mon bien,
Avant qu'un prompt trépas m'en ôte le moyen.
Tu connois & tu vois par fois Madame Argante?

ERASTE.

Oui, dans ses procédés elle est toute charmante.

GERONTE.

Et sa fille Isabelle, euh! La connois-tu?

ERASTE.

Fort.

C'est une fille sage, & qui charme d'abord.

GERONTE.

Tu conviens que le Ciel a versé dans son ame
Les qualités qu'on doit chercher en une femme.

ERASTE.

Je ne vois point d'objet plus digne d'aucuns vœux,
Ni de fille plus propre à rendre un homme heureux.

GERONTE.

Je m'en vais l'épouser.

ERASTE.

Vous, mon oncle?

GERONTE.

Moi-même.

ERASTE.

J'en ai, je vous l'avoue, une allegresse extrême.

LISETTE.

Miséricorde! Hélas! Ah, Ciel, assiste-nous!
De quelle malheureuse allez-vous être époux?

GERONTE.

D'Isabelle, en ce jour, & par ce mariage
Je lui donne, à ma mort, tout mon bien en partage.

ERASTE.

Vous ne pouvez mieux faire, & j'en suis très content,
Je voudrois, comme vous, en pouvoir faire autant.

LISETTE.

Quoi vous, vieux & cassé, fiévreux, épileptique,
Paralytique, étique, asmatique, hydropique,
Vous voulez de l'hymen allumer le flambeau,
Et ne faire qu'un saut de la noce au tombeau?

GERONTE.

Je fais ce qu'il me faut; apprenez, je vous prie,
Que même ma santé veut que je me marie;
Je prends une compagne, & de qui tous les jours
Je pourrai, dans mes maux, tirer de grands secours.

Que me sert-il d'avoir une avide cohorte
D'héritiers, qui toujours veille & dort à ma porte?
De gens qui furetant les clés du coffre-fort,
Me détendront mon lit peut-être avant ma mort?
Une femme, au contraire, à son devoir fidelle,
Par des soins conjugaux me marquera son zele,
Et de son chaste amour recueillant tout le fruit,
Je me verrai mourir en repos & sans bruit.

ERASTE.

Mon Oncle parle juste, & ne sauroit mieux faire,
Que de se ménager un secours nécessaire.
Une femme, œconome & pleine de raison,
Prendra seule le soin de toute la maison.

GERONTE *l'embrassant.*

Ah! le joli garçon! Aurois-je dû m'attendre,
Qu'il eût pris cette affaire, ainsi qu'on lui voit prendre?

ERASTE.

Votre bien seul m'est cher.

GERONTE.

Va, tu n'y perdras rien,
Quoi qu'il puisse arriver, je te ferai du bien,
Et tu ne seras pas frustré de ton attente.
Mais quelqu'un vient ici.

SCENE IV.

UN LAQUAIS, GERONTE; ERASTE, LISETTE.

UN LAQUAIS.

Monsieur, Madame Argante
Et sa fille sont-là.

ERASTE.

Je vais les amener.

GERONTE *à Lisette.*

Mon chapeau, ma perruque.

LISETTE.

On va vous les donner.
Les voilà.

GERONTE.

Ne vas pas leur parler, je te prie,
Ni de mon lavement, ni de ma léthargie.

LISETTE.

Elles ont, toutes deux, bon nez, dans un moment
Elles le sentiront de reste assurément.

SCENE V.

Mad. ARGANTE, ISABELLE, GERONTE, ERASTE, LISETTE.

Mad. ARGANTE.

Nous avons, ce matin, appris de vos nouvelles,
Qui nous ont mis, pour vous, en des peines mortelles;
Vous avez, ce dit-on, très mal passé la nuit.

GERONTE.

Ce sont mes héritiers qui font courir ce bruit.
Ils me voudroient déja voir dans la sépulture,
Je ne me suis jamais mieux porté, je vous jure.

ERASTE.

Mon oncle a le visage, ou du moins peu s'en faut,
D'un galand de trente ans.

LISETTE *à part.*

Oui, qui mourra bien-tôt.

GERONTE.

Je serois bien malade, & plus qu'à l'agonie,
Si des yeux aussi beaux ne me rendoient la vie.

Mad. ARGANTE.

Ma fille, en ce moment, vous voyez devant vous
Celui que je vous ai destiné pour époux.

GERONTE.

Oui, Madame, c'est vous, pour le moins je m'en flatte,
Qui guérirez mes maux mieux qu'un autre Hipocrate,
Vous êtes, pour mon cœur, comme un julep futur,
Qui doit le nettoyer de ce qu'il a d'impur;
Mon hymen, avec vous, est un sûr émétique,
Et je vous prends enfin pour mon dernier topique.

ISABELLE.

ISABELLE.

Je ne sais pas, Monsieur, pourquoi vous me prenez,
Mais ce choix m'interdit, & vous me surprenez.

Mad. ARGANTE.

Monsieur, vous épousant, vous fait un avantage,
Qui doit faire oublier & ses maux & son âge,
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

ISABELLE.

Madame, le devoir m'y fera consentir;
Mais peut-être Monsieur, par cette loi sévere,
Ne trouvera-t-il pas en moi ce qu'il espere.
Je sais ce que je suis, & le peu que je vaux,
Pour être, comme il dit, un remede à ses maux;
Il se trompe bien fort, s'il prétend sur ma mine,
Devoir trouver, en moi, toute la Médecine;
Je connois bien mes yeux, ils ne feront jamais
Une si belle cure & de si grands effets.

ERASTE.

Au pouvoir de ces yeux, je rends plus de justice.

GERONTE.

Au feu que je ressens si l'amour est propice,
Avant qu'il soit neuf mois, sans trop me signaler,
Tous mes collatéraux auront à qui parler:
Dans le monde on saura dans peu de mes nouvelles.

LISETTE *à part.*

Ah! Par ma foi, je crois qu'il en fera de belles.
haut.
Si le diable vous tente & vous veut marier,
Qu'il cherche un autre objet pour vous apparier.
Je m'en rapporte à vous, Madame est vive & belle,
Il lui faut un époux qui soit aussi vif qu'elle,
Bien fait, & de bon air, qui n'ait pas vingt-cinq ans;
Vous, vous êtes majeur, & depuis très long-tems.
A votre âge doit-on parler de mariages?
Employez le Notaire à de meilleurs usages.
C'est un bon testament, un testament, morbleu,
Bien fait, bien cimenté, qui doit vous tenir lieu

De tendresse, d'amour, de desir, de ménage,
De femme, de contrat, d'enfans, de mariage.
J'ai parlé, je me tais.

GERONTE.

Vraiment, c'est fort bien fait:
Qui vous a donc si bien afilé le caquet?

LISETTE.

La raison.

GERONTE.

De ses airs ne soyez point blessées;
Elle me dit par fois librement ses pensées,
Je le souffre en faveur de quelques bons talens.

LISETTE.

Je ne sais ce que c'est que de flatter les gens.

ERASTE.

Vous avez très grand tort de parler de la sorte;
Je voudrois me porter comme Monsieur se porte.
Il veut se marier; & n'a-t-il pas raison
D'avoir un héritier, s'il peut, de sa façon?
Quoi, refusera-t-il une aimable personne,
Que son heureux destin lui réserve & lui donne?
Ah! le Ciel m'est témoin si je voudrois jamais
De sort plus glorieux pour combler mes souhaits.

ISABELLE.

Vous me conseillez donc de conclure l'affaire?

ERASTE.

Je crois qu'en vérité vous ne sauriez mieux faire.

ISABELLE.

Vos conseils amoureux & vos rares avis,
Puisque vous le voulez, Monsieur, seront suivis.

Mad. ARGANTE.

Ma fille sait toujours obéir quand j'ordonne.

ERASTE.

Oui, je vous soutiens, moi, qu'une jeune personne,
Malgré sa répugnance & l'orgueil de ses sens,
Doit suivre aveuglément le choix de ses parens;
Et mon oncle, après tout, n'a pas un si grand âge,
A devoir renoncer encore au mariage,

Et soixante & huit ans, est-ce un si grand déclin,
Pour....

GERONTE.

Je ne les aurai qu'à la saint Jean prochain.

LISETTE.

Il a souffert le choc de deux apoplexies,
Qui ne sont par bonheur que deux paralysies;
Et tous les Médecins qui connoissent ses maux,
Ont juré Galien, qu'à son retour des eaux,
Il n'auroit sûrement ni goute sciatique,
Ni gravelle, ni point, ni toux, ni néphrétique.

GERONTE.

Ils m'ont même assuré que, dans fort peu de tems,
Je pourrois de mon chef avoir quelques enfans.

LISETTE.

Je ne suis Médecin non plus qu'Apoticaire,
Et je jugerois, moi, cependant du contraire.

GERONTE *bas à Lisette.*

Lisette, le remede agit à certain point....

LISETTE.

En dussiez-vous crever, ne le témoignez point.

ERASTE.

Mon oncle, qu'avez-vous, vous changez de visage?

GERONTE.

Mon neveu, je n'y puis résister davantage.
Ah, ah! Madame, il faut que je vous dise adieu,
Certain devoir pressant m'appelle en certain lieu.

Mad. ARGANTE.

De peur d'incommoder nous vous cédons la place.

GERONTE.

Eraste, conduis-les, excusez-moi de grace,
Si je ne puis rester plus long-tems avec vous.

Il s'en va.

SCENE VI.

Mad. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE, LISETTE.

LISETTE *à Isabelle.*

Madame, vous voyez le pouvoir de vos coups ;
Un ſeul de vos regards d'un mouvement facile,
Agite plus d'humeurs, détache plus de bile,
Opere plus en lui dès la premiere fois,
Que les médicamens qu'il prend depuis ſix mois.
O pouvoir de l'amour !

Mad. ARGANTE.

Adieu, je me retire.

ERASTE.

Madame, accordez-moi l'honneur de vous conduire.

LISETTE *ſeule.*

Moi, je vais là-dedans vaquer à mon emploi,
Le bon homme m'attend & ne fait rien ſans moi.
Pour le premier début d'une noce concluë,
Voilà, je vous l'avoue, une belle entrevue.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mad. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

Mad. ARGANTE.

C'EST trop nous retenir, laissez-nous donc partir.

ERASTE.

Je ne puis vous quitter ni vous laisser sortir,
Que vous ne me flattiez d'un rayon d'espérance.

Mad. ARGANTE.

Je voudrois vous pouvoir donner la préférence.

ERASTE.

Quoi ! Vous aurez, Madame, assez de cruauté,
Pour conclure à mes yeux cet hymen projetté?
Après m'avoir promis la charmante Isabelle,
Pourrai-je, sans mourir, me voir séparé d'elle ?

Mad. ARGANTE.

Quand je vous la promis, vous me fîtes serment
Que votre oncle, en faveur de cet engagement,
Vous feroit de ses biens donation entiere :
En épousant ma fille, il offre de le faire,
Ai-je tort ?

ERASTE *à Isabelle.*

Vous, Madame, y consentirez-vous ?

ISABELLE.

Assurément, Monsieur, il sera mon époux :

Et ne venez-vous pas de me dire vous-même,
Qu'une fille, malgré la répugnance extrême
Qu'elle trouvoit à prendre un parti présenté,
Devoit, de ses parens, suivre la volonté?

ERASTE.

Et ne voyez-vous pas que par cet artifice,
Pour rompre ses projets je flattois son caprice?
Il est certains esprits qu'il faut prendre de biais,
Et que, heurtant de front, vous ne gagnez jamais:
Mon oncle est ainsi fait. L'intérêt peut-il faire,
Que vous sacrifiez une fille si chere?

Mad. ARGANTE.

Mais le bien qu'il lui fait.

ERASTE.

Donnez-moi votre foi
De rompre cet hymen, & je vous promets, moi,
De tourner aujourd'hui son esprit de maniere
Que les choses iront ainsi que je l'espere,
Et qu'il fera, pour moi, quelque heureux testament.

Mad. ARGANTE.

S'il le fait, ma fille est à vous absolument.
Je vais d'un mot d'écrit lui mander que son âge,
Que sa frêle santé répugne au mariage,
Que je serois bien-tôt cause de son trépas;
Que l'affaire est rompue, & qu'il n'y pense pas.

ISABELLE.

Je me fais d'obéir une joie infinie.

ERASTE.

Que mon sort est heureux, qu'il est digne d'envie!
Mais Lisette s'avance, & j'entends quelque bruit.
Comment mon oncle est-il?

SCENE II.

LISETTE, Mad. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

LISETTE.

Le voilà qui me fuit.

Mad. ARGANTE.

Je vous laiſſe avec lui, pour moi, je me retire,
Mais avant de partir je vais là-bas écrire;
Vous, de votre côté, ſecondez mon ardeur.

ERASTE.

Le prix que j'en attends vous répond de mon cœur.

SCENE III.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE.

Hé bien, vous ſouffrirez que votre oncle, à ſon âge,
Faſſe, devant vos yeux, un ſi ſot mariage?
Qu'il vous fruſtre d'un bien que vous devez avoir?

ERASTE.

Hélas! Ma pauvre enfant, j'en ſuis au déſeſpoir:
Mais l'affaire n'eſt pas encore conſommée,
Et ſon feu pourroit bien s'en aller en fumée.

La mere, en ma faveur, change de volonté,
Et va, d'un mot d'écrit entre nous concerté,
Remercier mon oncle, & lui faire comprendre
Qu'il eſt un peu trop vieux pour en faire ſon gendre.

LISETTE.

Je veux, dans le complot, entrer conjointement.
Et que deviendroit donc enfin le teſtament
Sur lequel nous fondons toutes nos eſpérances,
Et qui doit cimenter un jour nos alliances,
Et faire le bonheur d'Eraſte & de Criſpin?
Il faut, par notre eſprit, faire notre deſtin,
Et rompre abſolument l'hymen qu'il prétend faire.
J'en ai fait dire un mot à ſon Apoticaire,
C'eſt un petit mutin, qui doit venir tantôt,
Et qui lui lavera la tête comme il faut.
Je ne veux pas reſter dans une nonchalance,
Qu'il faut laiſſer aux ſots. Mais Géronte s'avance.

SCENE IV.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE.

MA colique m'a pris aſſez mal-à-propos;
Je n'ai ſenti jamais à la fois tant de maux.
N'ont-elles point été juſtement irritées
De ce que je les ai ſi bruſquement quittées?

ERASTE.

On ſait que d'un malade on doit excuſer tout.

LISETTE.

Monſieur a fait pour vous les honneurs juſqu'au bout.

Je

Je dirai cependant qu'en entrant en matiere,
Vous n'avez pas là fait un beau préliminaire.

ERASTE.

Mon oncle fera mieux une seconde fois :
Suffit, qu'en époufant, il ait fait un bon choix.

GERONTE.

Il eft vrai. Cependant j'ai quelque répugnance
De fonger à mon âge à faire une alliance ;
Mais puifque j'ai promis....

LISETTE.

Ne vous contraignez point;
On n'eft pas aujourd'hui fcrupuleux fur ce point :
Monfieur acquittera la parole donnée.

GERONTE.

Le fort en eft jetté, fuivons ma deftinée.
Je voudrois inventer quelque petit cadeau,
Qui coutât peu d'argent, & qui parût nouveau.

ERASTE.

Repofez-vous fur moi des foins de cette fête ;
Des habits, du repas qu'il faut que l'on apprête,
J'ordonne fur ce point bien mieux qu'un Médecin.

GERONTE.

Ne va pas m'embarquer dans un fi grand feftin.

LISETTE.

Il faut que l'abondance, avec foin répandue,
Puiffe nous raquitter de votre trifte vue.
Il faut entendre auffi ronfler les violons,
Et je veux, avec vous, danfer les cotillons.

GERONTE.

Je valois, dans mon tems, mon prix tout comme un autre.

LISETTE.

Cela fait que bien peu vous valez dans le nôtre.

SCENE V.

UN LAQUAIS, GERONTE, ERASTE, LISETTE.

UN LAQUAIS.

MA maîtresse, qui sort dans ce moment d'ici,
M'a dit de vous donner le billet que voici.

GERONTE *prenant le billet.*

Pour ma santé, sans doute, elles sont inquiettes,
Lisons. Va me chercher, Lisette, mes lunettes.

LISETTE.

Cela vaut-il le soin de vous tant préparer,
Donnez-moi le billet, je vais le déchifrer.

(*Elle lit.*)

Depuis notre entrevue, Monsieur, j'ai fait réflexion sur le mariage proposé, & je trouve qu'il ne convient ni à l'un ni à l'autre; ainsi vous trouverez bon, s'il vous plaît, qu'en vous rendant votre parole, je retire la mienne, & que je sois votre très humble & très obéissante servante,

ARGANTE.

Et plus bas.

ISABELLE.

Vous pouvez maintenant, sans que l'on vous punisse;
Vous retirer chez vous, & quitter le service,
Voilà votre congé bien signé.

GERONTE.

Mon neveu,
Que dis-tu de cela?

ERASTE.

Je m'en étonne peu.

Mais ſans vous arrêter à cet écrit frivole,
Il faut les obliger à tenir leur parole.

GERONTE.

Je me garderai bien de ſuivre ton avis,
Et d'un plaiſir ſoudain tous mes ſens ſont ravis.
Je ne ſais pas comment, ennemi de moi-même,
Je me précipitois dans ce péril extrême.
Un ſort à cet hymen m'entraînoit malgré moi,
Et point du tout l'amour.

LISETTE.

Sans jurer, je le croi.
Que diantre voulez-vous que l'amour aille faire
Dans un corps moribond, à ſes feux ſi contraire!
Ira-t-il ſe loger avec des fluxions,
Des cathartes, des toux, & des obſtructions?

GERONTE *au Laquais.*

Attends un peu là-bas, & que rien ne te preſſe,
Je vais faire, à l'inſtant, réponſe à ta maîtreſſe.
Voyez comme je prends promptement mon parti,
De l'hymen tout-d'un-coup me voilà départi.

LISETTE.

Il faut chanter, Monſieur, votre nom par la ville;
Voilà ce qui s'appelle une action virile.

ERASTE.

C'étoit témérité, dans l'âge où vous voilà,
Mal-ſain, fiévreux, gouteux, & pis que tout cela,
De prendre femme, & faire en un jour ſi célebre,
Du flambeau de l'hymen une torche funebre.

GERONTE.

Mais tu louois tantôt mon deſſein & mes feux.

ERASTE.

Tantôt vous faiſiez bien, & maintenant bien mieux.

GERONTE.

Puiſque je ſuis tranquille, & qu'un conſeil plus ſage
Me guérit des vapeurs d'amour, de mariage,
Je veux mettre ordre au bien que j'ai reçu du Ciel,
Et faire en ta faveur un legs univerſel,
Par un bon teſtament.

ERASTE.

Ah ! Monſieur, je vous prie,
Epargnez cette idée à mon ame attendrie :
Je ne puis, ſans ſoupirs, vous ouïr prononcer
Le mot de teſtament ; il ſemble m'annoncer,
Avant qu'il ſoit long-tems, le ſort qui doit le ſuivre ;
Et le malheur auquel je ne pourrai ſurvivre ;
Je frémis, quand je penſe à ce moment cruel.

GERONTE.

Tant mieux, c'eſt un effet de ton bon naturel.
Je veux donc te nommer mon légataire unique.
J'ai deux parens encor pour qui le ſang s'explique,
L'un eſt fils de mon frere, & tu ſais bien ſon nom,
Gentilhomme Normand, aſſez gueux, ce dit-on ;
Et l'autre eſt une veuve avec peu de richeſſe,
La fille de ma ſœur, par conſéquent ma niece,
Qui jadis dans le Maine épouſa, quoique vieux,
Certain Baron qui n'eut pour bien que ſes ayeux.
Je veux donc en faveur de l'amitié ſincere,
Qu'autrefois je portois à leur pere, à leur mere,
Leur laiſſer à chacun vingt mille écus comptant.

LISETTE.

Vingt mille écus ! Le legs ſeroit exorbitant.
Un neveu Bas-Normand, une niece du Maine,
Pour acheter, chez eux, des procès par douzaine,
Jouiront, pour plaider, d'un bien comme cela ?
Fi, c'eſt trop des trois quarts pour ces deux cancres-là.

GERONTE.

Je ne les vis jamais ; ce que je puis vous dire,
C'eſt qu'ils ſe ſont tous deux aviſés de m'écrire,
Qu'ils vouloient, à Paris, venir dans peu de tems,
Pour me voir, m'embraſſer, & retourner contens.
Je crois que tu n'es pas fâché que je leur laiſſe
De quoi vivre à leur aiſe, & ſoutenir nobleſſe.

ERASTE.

N'êtes vous pas, Monſieur, maître de votre bien ?
Tout ce que vous ferez, je le trouverai bien.

LISETTE.

Et moi, je trouve mal cette derniere clause,
Et de tout mon pouvoir à ce legs je m'oppose.
Mais vous ne songez pas que le Laquais attend.

GERONTE.

Je vais l'expédier, & reviens à l'instant.

LISETTE.

Avez-vous oublié qu'une paralysie
S'est, de votre bras droit, depuis un mois saisie,
Et que vous ne sauriez écrire ni signer?

GERONTE.

Il est vrai, mon neveu viendra m'accompagner:
Et je vais lui dicter une lettre d'un style,
Qui, de Madame Argante, échauffera la bile.
J'en suis bien assuré. Viens, Eraste, suis-moi.

ERASTE.

Vous obéir, Monsieur, est ma suprême loi.

SCENE VI.

LISETTE *seule.*

Nos affaires vont prendre une face nouvelle,
Et la fortune enfin nous rit & nous appelle.
Ah! Te voilà, Crispin, & d'où diantre viens-tu?

SCENE VII.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Ma foi, pour te servir j'ai diablement couru ;
Ces Notaires sont gens d'approche difficile.
L'un n'étoit pas chez lui, l'autre étoit par la ville,
Je les ai déterrés où l'on m'avoit instruit ;
Dans un jardin, à table, en un petit réduit,
Avec Dames qui m'ont paru de bonne mine.
Je crois qu'ils passoient-là quelque acte à la sourdine.
Mais dans une heure au plus ils seront ici.

LISETTE.

Bon.
Sais-tu pourquoi Géronte ici les mandoit ?

CRISPIN.

Non.

LISETTE.

Pour faire son contrat de mariage.

CRISPIN.

Oh ! Diable !
A son âge il voudroit nous faire un tour semblable ?

LISETTE.

Pour Isabelle un trait, décoché par l'amour,
Avoit, ma foi, percé son pauvre cœur à jour.
Et frustrant des neveux l'espérance uniforme,
Lui-même il vouloit faire un héritier en forme.
Mais le Ciel, par bonheur, en ordonne autrement.
Il pense maintenant à faire un testament,
Où ton maître sera nommé son légataire.

CRISPIN.

Pour lui, comme pour nous, il ne pouvoit mieux faire.

La nouvelle eſt trop bonne, il faut qu'en ſa faveur
Je t'embraſſe & r'embraſſe, & ma foi de bon cœur,
Et qu'un épanchement de joie & de tendreſſe,
En te congratulant.... l'amour qui m'intéreſſe....
La nouvelle eſt charmante, & vaut ſeule un tréſor.
Il faut, ma chere enfant, que je t'embraſſe encor.

LISETTE.

Dans tes emportemens ſois ſage & plus modeſte.

CRISPIN.

Excuſe ſi la joie emporte un peu le geſte.

LISETTE.

Mais comme en ce bas monde il n'eſt nuls biens parfaits,
Et que tout ne va pas au gré de nos ſouhaits,
Il met au teſtament une fâcheuſe clauſe.

CRISPIN.

Et dis-moi, mon enfant, quelle eſt-elle?

LISETTE.

Il diſpoſe
De ſon argent comptant quarante mille écus,
Pour deux parens lointains & qu'il n'a jamais vus.

CRISPIN.

Quarante mille écus d'argent ſec & liquide!
De la ſucceſſion voilà le plus ſolide.
C'eſt de l'argent comptant dont je fais plus de cas.
Vous en aurez menti, cela ne ſera pas,
C'eſt moi qui vous le dis, mon cher Monſieur Géronte,
Vous avez fait ſans moi trop vîte votre compte.
Et! Qui ſont ces parens?

LISETTE.

L'un eſt un Bas-Normand,
Gentilhomme, natif d'entre Falaiſe & Caen.
L'autre eſt une Baronne & veuve ſans douaire,
Qui dans le Maine fait ſa demeure ordinaire,
Plaideuſe s'il en fut, comme on m'a dit ſouvent,
Qui, de trente-un procès, en perd trente par an.

CRISPIN.

C'eſt tirer du métier toute la quinteſſence.
Puiſque, pour les procès, elle a ſi bonne chance,

Il faut lui faire perdre encore celui-ci.

LISETTE.

L'un & l'autre bien-tôt arriveront ici,
Il faut, mon cher Crispin, tirer de ta cervelle,
Comme d'un arsenal, quelque ruse nouvelle,
Qui déporte Géronte à leur faire ce legs.

CRISPIN.

A-t-il vu quelquefois ces deux parens?

LISETTE.

Jamais,
Il a sû seulement par une lettre écrite,
Qu'ils viendront à Paris pour lui rendre visite.

CRISPIN.

Mon visage, chez vous, n'est-il point trop connu?

LISETTE.

Géronte, tu le sais, ne t'a presque point vu.
Et pour te dire vrai, je suis persuadée,
Qu'il n'a de ta figure encore nulle idée.

CRISPIN.

Bon! Mon maître sait-il ce dangereux projet,
L'intention de l'oncle, & le tort qu'on lui fait?

LISETTE.

Il ne le sait que trop, dans son cœur il enrage,
Et voudroit que quelqu'un détournât cet orage.

CRISPIN.

Je serai ce quelqu'un, je te le promets bien;
De la succession les parens n'auront rien,
Et je veux que Géronte à tel point les haïsse,
Qu'ils soient deshérités, de plus qu'il les maudisse,
Eux & leurs descendans à perpétuité,
Et tous les rejettons de leur postérité.

LISETTE.

Quoi! Tu pourrois Crispin....

CRISPIN.

Va, demeure tranquille;
Le prix qui m'est promis me rendra tout facile:
Car je dois t'épouser si....

LISETTE.

D'accord.... mais enfin....

CRISPIN.

Comment donc?

LISETTE.

Tu m'as l'air d'être un peu libertin.

CRISPIN.

Ne nous reprochons rien.

LISETTE.

On sait de tes fredaines.

CRISPIN.

Nous sommes but à but, ne sais-je point des tiennes?

LISETTE.

Tu dois de tous côtés, & tu devras long-tems.

CRISPIN.

J'ai cela de commun avec d'honnêtes gens.
Mais enfin sur ce point à tort tu t'inquiétes,
Le testament de l'oncle acquittera mes dettes,
Et tel n'y pense pas qui doit payer pour moi.
Mais on vient.

LISETTE.

C'est Géronte; adieu, fuis, sauve-toi,
Va m'attendre là-bas, dans peu j'irai t'instruire
De ce que pour ton rôle il faudra faire & dire.

CRISPIN.

Va, va, je sais déja tout mon rôle par cœur,
Les gens d'esprit n'ont point besoin de précepteur.

SCENE VIII.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE *tenant une lettre.*

JE parle en cet écrit comme il faut à la mere ;
Je voudrois que quelqu'un me contât la maniere
Dont elle recevra mon petit compliment ;
Je crois qu'elle sera surprise assurément.

ERASTE.

Si vous voulez, Monsieur, me charger de la lettre,
Moi-même entre ses mains je promets de la mettre,
Et de vous rapporter ce qu'elle m'aura dit,
Et ce qu'elle aura fait en lisant votre écrit.

GERONTE.

Cela sera-t-il bien que toi-même on te voie....

ERASTE.

Vous ne sauriez, Monsieur, me donner plus de joie.

GERONTE.

Dis-leur de bouche encor, qu'elles ne pensent pas
A renouer l'hymen dont je fais peu de cas.

ERASTE.

De vos intentions je sais tout le mystere.

GERONTE.

Que je vais, à l'instant, te nommer légataire,
Te donner tout mon bien.

ERASTE.

Je connois leur esprit,
Elles en créveront toutes deux de dépit.
Demeurez en repos, je sais ce qu'il faut dire,
Et de notre entretien je reviens vous instruire.

SCENE IX.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Oui, depuis que j'ai pris ce généreux dessein,
Je me sens de moitié plus leger & plus sain.

LISETTE.

Vous avez fait, Monsieur, ce que vous deviez faire.
Mais j'apperçois quelqu'un, c'est votre Apoticaire,
Monsieur Clistorel.

SCENE X.

M. CLISTOREL, GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Ah! Dieu vous gard' en ces lieux,
Je suis, quand je vous vois, plus vif & plus joyeux.

CLISTOREL *fâché.*

Bon jour, Monsieur, bon jour.

GERONTE.

Si je m'y puis connoître,
Vous paroissez fâché. Quoi!

CLISTOREL.

J'ai raison de l'être.

GERONTE.

Qui vous a mis si fort la bile en mouvement ?

CLISTOREL.

Qui me l'a mise ?

GERONTE.

Oui.

CLISTOREL.

Vos sottises.

GERONTE.

Comment ?

CLISTOREL.

Je viens vraiment d'apprendre une belle nouvelle,
Qui me réjouit fort.

GERONTE.

Eh ! Monsieur, quelle est-elle ?

CLISTOREL.

N'avez-vous point de honte à l'âge où vous voilà,
De faire extravagance égale à celle-là ?

GERONTE.

De quoi s'agit-il donc ?

CLISTOREL.

Il vous faudroit encore,
Malgré vos cheveux gris, quelques grains d'ellébore.
On m'a dit par la ville, & c'est un fait certain,
Que de vous marier vous formez le dessein.

LISETTE.

Quoi ! Ce n'est que cela.

CLISTOREL.

Comment donc, dans la vie,
Peut-on faire jamais de plus haute folie ?

GERONTE.

Et quand cela seroit, pourquoi vous récrier,
Vous que depuis un mois on vit remarier ?

CLISTOREL.

Vraiment c'est bien de même : avez-vous le courage,
Et la mâle vigueur requise en mariage ?
Je vous trouve plaisant, & vous avez raison
De faire avecque moi quelque comparaison.

J'ai fait quatorze enfans à ma premiere femme,
Madame Cliſtorel : Dieu veuille avoir ſon ame :
Et ſi, dans mes travaux, la mort ne me ſurprend,
J'eſpere à la ſeconde en faire encore autant.

LISETTE.

Ce ſera très bien fait.

CLISTOREL.

Votre corps cacochime
N'eſt point fait, croyez-moi, pour ce genre d'eſcrime.
J'ai lu dans Hyppocrate, il n'importe en quel lieu,
Un aphoriſme ſûr ; il n'eſt point de milieu,
Tout vieillard qui prend fille alerte & trop fringante,
De ſon propre couteau ſur ſes jours il attente.
Virgo libidinoſa ſenem jugulat.

LISETTE.

Quoi ! Monſieur Cliſtorel, vous ſavez du latin !
Vous pourriez, dans un jour, vous faire Médecin.

CLISTOREL.

Moi ! Le Ciel m'en préſerve, & ce ſont tous des ânes,
Ou du moins les trois quarts ; ils m'ont fait cent chicanes
Au procès qu'ils nous ont ſottement intenté,
Moi ſeul j'ai fait bouquer toute la Faculté.
Ils vouloient obliger tous les Apoticaires
A faire & mettre en place eux-mêmes leurs cliſteres,
Et que tous nos garçons ne fuſſent qu'aſſiſtans.

LISETTE.

Fi donc ! Ces Médecins ſont de plaiſantes gens.

CLISTOREL.

Il m'auroit fait beau voir avecque des lunettes,
Faire, en jeune apprenti, ces fonctions ſecretes.
C'étoit a ſoixante ans nous mettre à l'A B C,
Voyez pour tout un Corps quel affront c'eût été !

GERONTE.

Vous avez fort bien fait dans cette procédure,
D'avoir juſques au bout ſoutenu la gageûre.

CLISTOREL.

J'étois bien réſolu, plutôt que de plier,
D'y manger ma boutique, & juſqu'à mon mortier.

LISETTE.

Leur dessein en effet étoit bien ridicule.

CLISTOREL.

Je suis, quand je m'y mets, plus têtu qu'une mule.

GERONTE.

C'est bien fait. Ces Messieurs vouloient vous offenser,
Mais que vous ai-je fait, moi, pour vous courroucer?

CLISTOREL.

Ce que vous m'avez fait? Vous voulez prendre femme,
Pour crever, & moi seul j'en aurai tout le blâme.
Prendre une femme, vous! Allez, vous êtes fou.

GERONTE.

Monsieur.

CLISTOREL.

Il vaudroit mieux qu'on vous tordît le cou.

GERONTE.

Mais, Monsieur....

CLISTOREL.

Prenez-moi de bonnes médecines,
Avec de bons syrops & drogues anodines,
De bon catholicon.

GERONTE.

Monsieur....

CLISTOREL.

De bon sené,
De bon sel polychreste extrait & rafiné.

GERONTE.

Monsieur, un petit mot.

CLISTOREL.

De bon tartre émétique,
Quelque bon lavement fort & diurétique,
Voilà ce qu'il vous faut : mais une femme!

GERONTE.

Mais?

CLISTOREL.

Ma boutique, pour vous, est fermée à jamais,
S'il lui falloit....

LISETTE.

Monſieur....

CLISTOREL.

Dans un péril extrême
Le moindre lénitif, ou le moindre apozême,
Une goutte de miel, ou de décoction,
Je le verrois crever comme un vieux mouſqueton.
O le beau jouvenceau pour entrer en ménage !

LISETTE.

Mais, Monſieur Cliſtorel....

CLISTOREL.

Le plaiſant mariage !
Le beau petit mignon !

LISETTE.

Monſieur, écoutez-nous.

CLISTOREL.

Non, non, je ne veux plus de commerce avec vous,
Serviteur, ſerviteur.

SCENE XI.

GERONTE, LISETTE.

LISETTE.

Que le diable t'emporte.
Non, je ne vis jamais animal de la ſorte ;
A le bien meſurer, il n'eſt pas, que je crois,
Plus haut que ſa ſeringue, & glapit comme trois.
Ces petits avortons ont tous l'humeur mutine.

GERONTE.

Il ne reviendra plus, ſon départ me chagrine.

LISETTE.

Pour un, vous en aurez mille tout à la fois.
Un de mes bons amis dont il faut faire choix,

Qui s'eſt fait, depuis peu, paſſer Apoticaire,
M'a promis qu'à bon prix il feroit votre affaire,
Et qu'il auroit, pour vous, quelque ſyrop à part,
Caſſe, ſené, rhubarbe, & le tout de haſard,
Qui fera plus d'effet & de meilleur ouvrage,
Que ce qu'on vous vendroit quatre fois davantage.

GERONTE.

Fais-le moi donc venir.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

GERONTE.

Allons nous repoſer, Liſette, ſuis mes pas;
Ce Monſieur Cliſtorel m'a tout émû la bile.

LISETTE.

Souvenez-vous toujours quand vous ſerez tranquille,
Dans votre teſtament de me faire du bien.

GERONTE *bas.*

Je t'en ferai, pourvû qu'il ne m'en coûte rien.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

ERASTE ne vient point me rendre de réponse !
Qu'est-ce que ce délai me prédit & m'annonce ?

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît, vous inquiéter tant ?
Suffit que vous devez être de vous content ;
Vous n'avez jamais fait rien de plus héroïque,
Que de rompre un hymen aussi tragi-comique.

GERONTE.

Je suis content de moi dans cette occasion,
Et Monsieur Clistorel a fort bonne raison.
C'étoit, la pierre au cou, la tête la premiere,
M'aller précipiter au fond de la riviere !

LISETTE.

Bon ! C'étoit cent fois pis encor que tout cela,
Mais enfin tout va bien.

SCENE II.

CRISPIN *en Gentilhomme campagnard*, GERONTE, LISETTE.

CRISPIN *heurtant.*

Hola quelqu'un, holà.
Tout eſt-il mort ici, laquais, valet, ſervante ?
J'ai beau heurter, crier, aucun ne ſe préſente,
Le diable puiſſe t-il emporter la maiſon.

LISETTE.

Eh ! Qui diantre chez nous heurte de la façon ?
Que voulez-vous, Monſieur ? Quel démon vous agite ?
Vient-on chez un malade ainſi rendre viſite ?
à part.
Dieu me pardonne, c'eſt Criſpin, c'eſt lui, ma foi.

CRISPIN *bas à Liſette.*

Tu ne te trompes pas, ma chere enfant, c'eſt moi.
haut.
Bon jour, bon jour la fille : on m'a dit par la ville,
Qu'un Géronte, en ce lieu, tenoit ſon domicile.
Pourroit-on lui parler ?

LISETTE.

Pourquoi non ? Le voilà.

CRISPIN *lui ſecouant le bras.*

Parbleu, j'en ſuis bien aiſe. Ah ! Monſieur, touchez-là.
Je ſuis votre valet, ou le diable m'emporte.
Touchez-là derechef : le plaiſir me tranſporte

Au point, que je ne puis aſſez vous le montrer.

GERONTE.

Cet homme aſſurément prétend me démembrer.

CRISPIN.

Vous paroiſſez ſurpris autant qu'on le peut être.
Je vois que vous avez peine à me reconnoître :
Mes traits vous ſont nouveaux, ſavez-vous bien pourquoi ?
C'eſt que vous ne m'avez jamais vu.

GERONTE.

Je le croi.

CRISPIN.

Mais feu Monſieur mon pere, Alexandre Choupille,
Gentilhomme Normand, prit pour femme une fille,
Qui fut, à ce qu'on dit, votre ſœur autrefois,
Et qui me mit au jour au bout de quatre mois.
Mon pere ſe fâcha de cette diligence ;
Mais un ami ſenſé lui dit en confidence,
Qu'il eſt vrai que ma mere, en faiſant ſes enfans,
N'obſervoit pas encor aſſez l'ordre des tems,
Mais qu'aux femmes l'erreur n'étoit pas inouie,
Et qu'elle ne manquoit qu'à la chronologie.

GERONTE.

A la chronologie !

LISETTE.

Une femme, en effet,
Ne peut pas calculer comme un homme auroit fait.

CRISPIN.

Or donc cette femelle, à concevoir ſi prompte
Qu'à tout conſidérer quelquefois j'en ai honte,
En me mettant au jour, ſoit diſgrace ou faveur,
M'a fait votre neveu, puiſqu'elle eſt votre ſœur.

GERONTE.

Apprenez, mon neveu, ſi par haſard vous l'êtes,
Que vous êtes un ſot, aux diſcours que vous faites.

Ma sœur fut sage, & nul ne peut lui reprocher,
Que jamais, sur l'honneur, on l'ait pû voir broncher.

CRISPIN.

Je le crois; cependant, tant qu'elle fut vivante,
On tient que sa vertu fut un peu chancelante:
Quoi qu'il en soit enfin, légitime ou bâtard,
Soit qu'on m'ait mis au monde ou trop tôt ou trop tard,
Je suis votre neveu, quoi qu'en dise l'envie,
De plus votre héritier, venant de Normandie,
Exprès pour recueillir votre succession.

GERONTE.

C'est bien fait, & je loue assez l'intention.
Quand vous en allez-vous?

CRISPIN.

Voudriez-vous me suivre?
Cela dépend du tems que vous avez à vivre.
Mon oncle, soyez sûr que je ne partirai,
Qu'après vous avoir vu bien cloué, bien muré,
Dans quatre ais de sapin reposer à votre aise.

LISETTE *bas à Géronte.*

Vous avez un neveu, Monsieur, ne vous déplaise,
Qui dit ses sentimens en pleine liberté.

GERONTE *bas à Lisette.*

A te dire le vrai, j'en suis épouvanté.

CRISPIN.

Je suis persuadé, de l'humeur dont vous êtes,
Que la succession sera des plus complettes,
Que je vais manier de l'or à pleine main;
Car vous êtes, dit-on, un avare, un vilain.
Je sais que pour un sou, d'une ardeur héroïque,
Vous vous feriez fesser dans la place publique.
Vous avez, dit-on même, acquis en plus d'un lieu
Le titre d'usurier & de fesse-mathieu.

GERONTE.

Savez-vous, mon neveu, qui tenez ce langage,
Que si de mes deux bras j'avois encor l'usage,
Je vous ferois sortir par la fenêtre.

CRISPIN.

Moi?

GERONTE.

Oui, vous, & dans l'instant sortez.

CRISPIN.

Ah ! Par ma foi,
Je vous trouve plaisant de parler de la sorte !
C'est à vous de sortir & de passer la porte.
La maison m'appartient; ce que je puis souffrir,
C'est de vous y laisser encor vivre & mourir.

LISETTE *bas.*

Ah ! Ciel ! Quel garnement !

GERONTE *bas.*

Où suis-je ?

CRISPIN.

Allons, ma mie ;
Au bel appartement mene-moi, je te prie.
Est-il voisin du tien, je te trouve à mon gré,
Et nous pourrons la nuit converser de plein pié.
Bonne-chere, grand feu, que la cave enfoncée,
Nous fournisse, à pleins brocs, une liqueur aisée,
Fais main-basse sur-tout, le bon-homme a bon dos,
Et l'on peut hardiment le ronger jusqu'aux os.
Mon oncle, pour ce soir, il me faut, je vous prie,
Cent louis neufs comptant en avance d'hoirie,
Si non, demain matin, si vous le trouvez bon,
Je mettrai, de ma main, le feu dans la maison.

GERONTE *à part.*

Grands Dieux ! Vit-on jamais insolence semblable?

LISETTE *bas à Géronte.*

Ce n'est pas un neveu, Monsieur, mais c'est un diable ;
Pour le faire sortir, employez la douceur.

GERONTE.

Mon neveu, c'est à tort qu'avec tant de hauteur
Vous venez tourmenter un oncle à l'agonie ;
En repos laissez-moi finir ma triste vie,

Et vous hériterez au jour de mon trépas.

CRISPIN.

D'accord ; mais quand viendra ce jour ?

GERONTE.

A chaque pas
L'impitoyable mort s'obstine à me poursuivre,
Et je n'ai tout au plus que quatre jours à vivre.

CRISPIN.

Je vous en donne six ; mais après, ventrebleu,
N'allez pas me manquer de parole, ou dans peu
Je vous fais enterrer mort ou vif. Je vous laisse,
Mon oncle, encore un coup, tenez votre promesse,
Ou je tiendrai la mienne.

SCENE III.

GERONTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah ! Quel homme voilà ?
Quel neveu vos parens vous ont-ils donné-là ?

GERONTE.

Ce n'est point mon neveu : ma sœur étoit trop sage,
Pour élever son fils dans un air si sauvage.
C'est un fiefé brutal, un homme des plus fous.

LISETTE.

Cependant, à le voir, il a quelque air de vous :
Dans ses yeux, dans ses traits, un je ne sais quoi brille ;
Enfin, on s'apperçoit qu'il tient de la famille.

GERONTE.

Par ma foi, s'il en tient, il lui fait peu d'honneur.
Ah! Le vilain parent!

LISETTE.

Et vous auriez le cœur
De laiſſer votre bien, une ſi belle ſomme,
Vingt mille écus comptans à ce beau Gentilhomme?

GERONTE.

Moi, lui laiſſer mon bien, j'aimerois mieux cent fois
L'enterrer pour jamais.

LISETTE.

Ma foi, je m'apperçois
Que Monſieur le neveu, ſi j'en crois mon préſage,
N'aura pas trop gagné d'avoir fait ſon voyage,
Et que le pauvre diable, arrivé d'aujourd hui,
Auroit auſſi bien fait de demeurer chez lui.

GERONTE.

Si c'eſt ſur mon bien ſeul qu'il fonde ſa cuiſine,
Je t'aſſure déja qu'il mourra de famine,
Et qu'il n'aura pas lieu de rire à mes dépens.

LISETTE.

C'eſt fort bien fait; il faut apprendre à vivre aux gens.
Voilà comme ſont faits tous ces neveux avides,
Qui ne peuvent cacher leurs naturels perfides;
Quand ils n'aſſomment pas un oncle aſſez âgé,
Ils prétendent encor qu'il leur eſt obligé.
Mais Eraſte revient, & nous allons apprendre
Comment tout s'eſt paſſé.

SCENE IV.

ERASTE, GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Tu te fais bien attendre,
Tu m'as abandonné dans un grand embarras :
Un malheureux neveu m'est tombé sur les bras !

ERASTE.

Il vient de m'accoster là-bas tout hors d'haleine,
Et m'a dit en deux mots le sujet qui l'amene.

GERONTE.

Que dis-tu de ses airs ?

ERASTE.

Je les trouve étonnans.
Il peste, il jure, il veut mettre le feu céans.

GERONTE.

J'aurois bien eu besoin ici de ta presence,
Pour réprimer l'excès de son impertinence ;
Lisette en est témoin.

LISETTE.

Ah ! Le mauvais pendart,
A qui Monsieur vouloit de son bien faire part.

GERONTE.

J'ai bien changé d'avis : je te donne parole,
Qu'il n'aura de mon bien jamais la moindre obole.

ERASTE.

Je me suis acquitté de ma commission,
Et tout s'est fait au gré de notre intention.
Votre lettre a produit un effet qui m'enchante ;
On a montré d'abord une ame indifférente.

D'un faux air de mépris voulant couvrir le jeu,
Elles me paroiſſoient s'en ſoucier fort peu ;
Mais quand je leur ai dit que vous vouliez me faire
Aujourd'hui de vos biens unique légataire,
Car vous m'avez preſcrit de parler ſur ce ton....

GERONTE.

Oui, je te l'ai promis, c'eſt mon intention.

ERASTE.

Elles ont toutes deux témoigné des ſurpriſes,
Dont elles ne feront de ſix mois bien remiſes.

GERONTE.

J'en ſuis perſuadé.

ERASTE.

Mais écoutez ceci,
Qui doit bien vous ſurprendre, & m'a ſurpris auſſi ;
C'eſt que Madame Argante, aimant votre famille,
M'a propoſé, tout franc, de me donner ſa fille,
Et d'acquitter ainſi par un commun égard,
La parole donnée & d'une & d'autre part.

GERONTE.

Et qu'as-tu ſû répondre à ces belles penſées ?

ERASTE.

Que je ne voulois point aller ſur vos briſées,
Sans avoir, ſur ce point, ſû votre ſentiment,
Et de plus obtenu votre conſentement.

GERONTE.

Ne t'embarraſſe point encor de mariage :
Que mon exemple ici ſerve à te rendre ſage.

LISETTE.

Moi, j'approuverois fort cet hymen & ce choix.
Il eſt tel qu'il le faut, & j'y donne ma voix.
Il convient à Monſieur de ſuivre cette envie,
Non à vous qui devez renoncer à la vie.

GERONTE.

A la vie! Et pourquoi? Suis-je mort, s'il vous plaît ?

LISETTE.

Je ne ſais pas, Monſieur, au vrai ce qu'il en eſt,

Mais tout le monde croit, à votre air triste & sombre,
Qu'errant près du tombeau vous n'êtes plus qu'une ombre,
Et que pour des raisons qui vous font différer,
Vous ne vous êtes pas encor fait enterrer.

GERONTE *à part.*

Avec de tels discours & ton air d'insolence,
Tu pourrois à la fin lasser ma patience.

LISETTE.

Je ne sais point, Monsieur, farder la vérité,
Et dis ce que je pense avecque liberté.

SCENE V.

UN LAQUAIS, GERONTE, ERASTE, LISETTE.

LE LAQUAIS.

Une Dame là-bas, Monsieur, avec sa suite,
Qui porte le grand deuil, vient vous rendre visite,
Et se dit votre niece.

GERONTE.

Encore des parens.

LE LAQUAIS.

La ferai-je monter?

GERONTE.

Non, je te le défends.

LISETTE.

Gardez-vous bien, Monsieur, d'en user de la sorte,
Et vous ne devez pas lui refuser la porte.
Va-t-en la faire entrer, contraignez-vous un peu,
La niece aura l'esprit mieux fait que le neveu.
Entre tant de parens, ce seroit bien le diable,
S'il ne s'en trouvoit pas quelqu'un de raisonnable.

SCENE VI.

CRISPIN *en Veuve, un petit Dragon lui portant la queue*, GERONTE, ERASTE, LISETTE.

CRISPIN.

Permettez, s'il vous plaît, que cet embrassement
Vous témoigne ma joie & mon ravissement;
Je vois un oncle enfin, mais un oncle que j'aime,
Et que j'honore aussi cent fois plus que moi-même.

LISETTE *bas à Eraste.*

Monsieur, c'est-là Crispin.

ERASTE *bas à Lisette.*

C'est lui, je le sais bien,
Nous avons eû là-bas un moment d'entretien.

GERONTE.

Elle a de la douceur & de la politesse;
Qu'on donne promptement un fauteuil à ma niece.

CRISPIN.

Ne bougez, s'il vous plaît, le respect m'interdit,
Un fauteuil près mon oncle! Un tabouret suffit.

GERONTE.

Je suis assez content déja de l'apparence.

ERASTE.

Elle fait vraiment vivre, & sa taille est charmante,

CRISPIN.

Fi donc, vous vous moquez, je suis à faire peur,
Je n'avois autrefois que cela de grosseur.
Mais vous savez l'effet d'un second mariage,
Et ce que c'est d'avoir des enfans en bas âge,

Cela gâte la taille, & furieusement.

LISETTE.

Vous passeriez encor pour fille assurément.

CRISPIN.

J'ai fait du mariage une assez triste épreuve ;
A vingt ans mon mari m'a laissée mere & veuve.
Vous vous doutez assez, qu'après ce prompt trépas,
Et faite comme on est, ayant quelques appas,
On auroit pû trouver à convoler de reste ;
Mais du pauvre défunt la mémoire funeste,
M'oblige à dévorer en secret mes ennuis.
J'ai bien de fâcheux jours & de plus dures nuits ;
Mais d'un veuvage affreux les tristes insomnies
Ne m'arracheront point de noires perfidies ;
Et je veux chez les morts emporter, si je peux,
Un cœur qui ne brûla que de ses premiers feux.

ERASTE.

On ne poussa jamais plus loin la foi promise,
Voilà des sentimens dignes d'une Artémise.

GERONTE.

Votre époux, vous laissant mere & veuve à vingt ans,
Ne vous a pas laissé, je crois, beaucoup d'enfans.

CRISPIN.

Rien que neuf ; mais le cœur tout gonflé d'amertume,
Deux ans encore après j'accouchai d'un posthume.

LISETTE.

Deux ans après ! Voyez quelle fidélité ?
On ne le croira pas dans la postérité.

GERONTE.

Peut-on vous demander, sans vous faire de peine,
Quel sujet si pressant vous fait quitter le Maine ?

CRISPIN.

Le désir de vous voir est mon premier objet ;
De plus, certain procès qu'on m'a sottement fait,

Pour certain four banal ſis en mon territoire.
Je propoſe d'abord un bon déclinatoire,
On paſſe outre, je forme empêchement formel,
Et ſans nuire à mon droit, j'anticipe l'appel.
La cauſe eſt au Bailliage ainſi revendiquée,
On plaide, & je me trouve enfin interloquée !

LISETTE.

Interloquée ! Ah Ciel, quel affront eſt-ce-là ?
Et vous avez ſouffert qu'on vous interloquât.
Une femme d'honneur ſe voir interloquée !

ERASTE.

Pourquoi donc de ce terme être ſi fort piquée ?
C'eſt un mot du Barreau.

LISETTE.

C'eſt ce qu'il vous plaira,
Mais Juge, de ſes jours, ne m'interloquera ;
Le mot eſt immodeſte, & le terme m'en choque,
Et je ne veux jamais ſouffrir qu'on m'interloque.

GERONTE.

Elle eſt folle, & ſouvent il lui prend des accès....
Elle ne parle pas ſi bien, que vous, procès.

CRISPIN.

Ce procès n'eſt pas ſeul le ſujet qui m'amene,
Et qui m'a fait quitter ſi bruſquement le Maine ;
Ayant appris, Monſieur, par gens dignes de foi,
Qui m'ont fait un récit de vous, & que je croi,
Que vous étiez un homme atteint de plus d'un vice,
Un ivrogne, un joueur....

ERASTE.

Comment donc ? Quel caprice !

CRISPIN.

Qui hantiez certains lieux & le jour & la nuit,
Où l'honnêteté ſouffre & la pudeur gémit.

GERONTE.

Eſt-ce à moi, s'il vous plaît, que ce diſcours s'adreſſe ?

CRISPIN.

Oui, mon oncle, à vous-même. A-t-il rien qui vous bleſſe,

Puiſqu'il eſt copié d'après la vérité ?

GERONTE *à part.*

Je ne ſais où j'en ſuis.

CRISPIN.

On m'a même ajouté,
Que depuis très longtems, avec Mademoiſelle,
Vous meniez une vie indigne & criminelle,
Et que vous en aviez déja pluſieurs enfans.

LISETTE.

Avec moi, juſte Ciel ! Voyez les médiſans ;
De quoi ſe mêlent ils, eſt-ce-là leur affaire ?

GERONTE.

Je ne ſais qui retient l'effet de ma colere ?

CRISPIN.

Ainſi ſur le rapport de mille honnêtes gens,
Nous avons fait, Monſieur, aſſembler vos parens ;
Et pour vous empêcher, dans ce déſordre extrême,
De manger notre bien & vous perdre vous-même,
Nous avons réſolu, d'une commune voix,
De vous faire interdire, en obſervant les loix.

GERONTE.

Moi ! Me faire interdire !

LISETTE.

Ah, Ciel ! Quelle famille !

CRISPIN.

Nous ſavons votre vie avecque cette fille,
Et voulons empêcher qu'il ne vous ſoit permis
De faire un mariage un jour *in extremis.*

GERONTE.

Sortez d'ici, Madame, & que de votre vie
D'y remettre le pié il ne vous prenne envie ;
Sortez d'ici, vous dis-je, & ſans vous arrêter....

CRISPIN.

Comment battre une veuve & la violenter ?
Au ſecours ! Aux voiſins ! Au meurtre ! On m'aſſaſſine.

GERONTE.

Voilà, je vous l'avoue, une grande coquine.

CRISPIN.

Quoi ! Contre votre ſang vous oſez blaſphêmer ?
Cela peut bien aller à vous faire enfermer.

LISETTE.

Faire enfermer Monſieur !

CRISPIN.

Ne faites point la fiere,
On peut auſſi vous mettre à la Salpétriere.

LISETTE.

A la Salpétriere !

CRISPIN.

Oui, ma mie, & ſans bruit ;
De vos déportemens on n'eſt que trop inſtruit.

ERASTE.

Il faut développer le fond de ce myſtere,
Que l'on m'aille à l'inſtant chercher un Commiſſaire.

CRISPIN.

Un Commiſſaire à moi ! Suis-je donc, s'il vous plaît,
Gibier à Commiſſaire ?

ERASTE.

. On verra ce que c'eſt,
Et dans peu nous ſaurons, avec un tel tumulte,
Si l'on vient chez les gens ainſi leur faire inſulte.
Vous, mon oncle, rentrez dans votre appartement,
Je vous rendrai raiſon de tout dans un moment.

GERONTE.

Ouf, ce jour-ci ſera le dernier de ma vie.

LISETTE.

Miſérable, tu mets un oncle à l'agonie.
La mauvaiſe famille & du Maine & de Caen !
Oui, tous ces parens-là méritent le carcan.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Est-il bien vrai, Crispin, & ton ardeur sincere....

CRISPIN.

Envoyez donc, Monsieur, chercher un Commissaire,
Je l'attends de pié-ferme.

ERASTE.

Ah! Juste Ciel! C'est toi.
Je ne me trompe point.

CRISPIN.

Oui, ventrebleu, c'est moi.
Vous venez de me faire une rude algarade.

ERASTE.

Ta pudeur a souffert d'une telle incartade.

CRISPIN.

L'ardeur de vous servir m'a donné cet habit,
Et, comme vous voyez, mon projet réussit.
Avec de certains mots j'ai conjuré l'orage,
Ici des deux parens j'ai fait le personnage,
Et j'ai dit, en leur nom, de telles duretés,
Qu'ils seront, par ma foi, tous deux deshérités.

ERASTE.

Quoi....

CRISPIN.

Si vous m'aviez vu tantôt faire merveille,
En noble campagnard, le plumet sur l'oreille,
Avec un feutre gris, longue bréte au côté,
Mon air de Bas-Normand vous auroit enchanté.
Mais il faut dire vrai, cette coeffe m'inspire
Plus d'intrépidité que je ne puis vous dire.

Avec cet attirail j'ai vingt fois moins de peur,
L'adresse & l'artifice ont passé dans mon cœur.
Qu'on a sous cet habit & d'esprit & de ruse !

ERASTE.

Enfin de ses neveux l'oncle se désabuse,
Il fait un testament, qui doit combler mes vœux.
Est-il dans l'Univers un mortel plus heureux !

SCENE VIII.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE.

AH Monsieur, apprenez un accident terrible,
Monsieur Géronte est mort.

ERASTE.

Ah, Ciel ! Est-il possible !

CRISPIN.

Quoi, l'oncle de Monsieur seroit défunt?

LISETTE.

Hélas !
Il ne vaut gueres mieux, tant le pauvre homme est bas.
Arrivant dans sa chambre, & se traînant à peine,
Il s'est mis sur son lit sans force & sans haleine,
Et roidissant les bras, la suffocation
A tout d'un coup coupé la respiration.
Enfin il est tombé, malgré mon assistance,
Sans voix, sans sentiment, sans poulx, sans connoissance.

ERASTE.

Je suis au desespoir, c'est ce dernier transport,
Où tu l'as mis, Crispin, qui causera sa mort.

CRISPIN.

Moi, Monſieur ! De ſa mort je ne ſuis point la cauſe,
Et le défunt, tout franc, a fort mal pris la choſe.
Pourquoi ſe ſaiſit-il ſi fort pour des diſcours?
J'en voulois à ſon bien, & non pas à ſes jours.

ERASTE.

Ne deſeſpérons point encore de ſa vie,
Il tombe aſſez ſouvent dans une léthargie,
Qui reſſemble au trépas, & nous allarme fort.

LISETTE.

Ah ! Monſieur, pour le coup il eſt à moitié mort,
Et moi, qui m'y connois, je dis qu'il faut qu'il meure,
Et qu'il ne peut jamais aller encore une heure.

ERASTE.

Ah ! Juſte Ciel! Criſpin, quel triſte évenement !
Mon oncle mourra donc ſans faire un teſtament,
Et je ſerai fruſtré par cette mort cruelle,
De l'eſpoir d'obtenir la charmante Iſabelle.
Fortune, je ſens bien l'effet de ton courroux.

LISETTE.

C'eſt à moi de pleurer, & je perds plus que vous.

CRISPIN.

Allons, mes chers enfans, il faut agir de tête,
Et preſenter un front digne de la tempête ;
Il n'eſt pas tems ici de répandre des pleurs,
Faiſons voir un courage au-deſſus des malheurs.

ERASTE.

Que nous ſert le courage, & que pouvons-nous faire ?

CRISPIN.

Il faut premierement, d'une ardeur ſalutaire,
Courir au coffre-fort, ſonder les cabinets,
Démeubler la maiſon, s'emparer des effets ;
Liſette, quelque-tems tiens la bouche couſue ;
Si tu peux, vas fermer la porte de la rue,
Empare toi des clés de peur d'invaſion.

LISETTE.

Perſonne n'entrera ſans ma permiſſion.

CRISPIN.

Que l'ardeur du butin & d'un riche pillage
N'emporte pas trop loin votre bouillant courage,
Sur-tout dans l'action gardons le jugement,
Le sort conspire en vain contre le testament.
Plutôt que tant de bien passe en des mains profanes,
De Géronte défunt j'évoquerai les mânes,
Et vous aurez pour vous, malgré les envieux,
Et Lisette, & Crispin, & l'Enfer, & les Dieux.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE *tenant le portefeuille de Géronte.*

AH ! Mon pauvre Crispin, je perds toute espérance,
Mon oncle ne sauroit reprendre connoissance.
L'art & les Médecins sont ici superflus.
Le pauvre homme n'a pas à vivre une heure au plus.
Le legs universel qu'il prétendoit me faire,
Comme tu vois, Crispin, ne m'enrichira guere.

CRISPIN.

Lisette & moi, Monsieur, pour finir nos projets,
Nous comptions bien aussi sur quelque petit legs.

ERASTE.

Quoiqu'un cruel destin à nos desirs contraire,
Epuise contre nous les traits de sa colere,
Nos soins ne seront pas infructueux & vains;
Quarante mille écus que je tiens dans mes mains,
Triste & fatal débris d'un malheureux naufrage,
Seront mis, si je veux, à l'abri de l'orage.
Voilà tous bons billets que j'ai trouvés sur lui.

CRISPIN *voulant prendre les billets.*

Souffrez que je partage avec vous votre ennui.
Ce petit lénitif, en attendant le reste,
Pourra nous consoler d'un coup aussi funeste.

ERASTE.

Il eſt vrai, cher Criſpin; mais enfin tu ſais bien,
Que cela ne fait pas preſque le tiers du bien,
Qu'en la ſucceſſion mes ſoins pouvoient prétendre,
Et que le teſtament me donnoit lieu d'attendre.
Des maiſons à Paris, des terres, des contrats,
Offroient bien à mon cœur de plus charmans appas;
Non que l'ardeur du gain & la ſoif des richeſſes
Me fiſſent reſſentir leurs indignes foibleſſes.
C'eſt d'un plus noble feu dont mon cœur eſt épris.
Je devois épouſer Iſabelle à ce prix.
Ce n'eſt qu avec ce bien, qu'avec ces avantages,
Que je puis, de ſa mere, obtenir les ſuffrages;
Faute de teſtament, je perds, & pour toujours,
Un bien dont dépendoit le bonheur de mes jours.

CRISPIN.

J'entre dans vos raiſons, elles ſont très plauſibles;
Mais ce ſont de ces coups imprévûs & terribles,
Dont tout l'eſprit humain demeure confondu,
Et qui mettent à bout la plus mâle vertu.
Pour marquer au vieillard ſa derniere demeure,
O mort! tu devois bien attendre encor une heure,
Tu nous aurois tous mis dans un parfait repos,
Et le tout ſe ſeroit paſſé bien à propos.

ERASTE.

Faudra-t-il qu'un eſpoir fondé ſur la juſtice,
En ſtériles regrets paſſe & s'évanouiſſe?
Ne ſaurois-tu, Criſpin, parer ce coup fatal,
Et trouver promptement un remede à mon mal?
Tantôt tu meditois un héroïque ouvrage,
C'eſt dans les grands dangers qu'on voit un grand courage.

CRISPIN.

Oui, je croyois tantôt réparer cet échec;
Mais à-préſent j'échoue, & je demeure à ſec.
Un autre en pareil cas ſeroit auſſi ſtérile.
S'il falloit par haſard d'un coup de main habile,

Souſtraire, eſcamoter ſans bruit un teſtament,
Où vous ſeriez traité peu favorablement,
Peut être je pourrois par quelque coup d'adreſſe,
Exercer mon talent & montrer ma prôueſſe;
Mais en faire trouver alors qu'il n'en eſt point,
Le diable avec ſa clique, & réduit à ce point,
Fort inutilement ſe caſſeroit la tête;
Et cependant, Monſieur, le diable n'eſt pas bête.

ERASTE.

Tu veux donc me confondre & me déſeſpérer?

SCENE II.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE.

Les Notaires, Monſieur, viennent là-bas d'entrer,
Je les ai mis tous deux dans cette ſalle baſſe;
Voyez. Que voulez-vous, s'il vous plaît, qu'on en faſſe?

ERASTE.

Je vois à tout moment croître mon embarras;
Fais-en, ma pauvre enfant, tout ce que tu voudras.
Savent-ils que mon oncle a perdu connoiſſance,
Et qu'il ne peut parler?

LISETTE.

Non, pas encor, je penſe.

ERASTE.

Criſpin?

CRISPIN.

Monſieur!

ERASTE.

Hélas !

CRISPIN.

Hélas !

ERASTE.

Juſte Ciel !

CRISPIN.

Ha !

ERASTE.

Que ferons-nous, dis-moi ?

CRISPIN.

Tout ce qu'il vous plaira.

ERASTE.

Quoi ! Les renverrons-nous ?

CRISPIN.

Eh ! Qu'en voulez-vous faire ?
Qu'en pouvons-nous tirer qui nous ſoit ſalutaire ?

LISETTE.

Je vais donc leur marquer qu'ils n'ont qu'à s'en aller.

ERASTE *l'arrêtant.*

Attends encor un peu ; je me ſens accabler.
Criſpin, tu vas me voir expirer à ta vue.

CRISPIN.

Je vous ſuivrai de près, & la douleur me tue.

LISETTE.

Moi, je n'irai pas loin. Faut-il nous voir tous trois,
Comme d'un coup de foudre écraſer à la fois ?

CRISPIN.

Attendez.... il me vient.... le deſſein eſt bizarre,
Il pourroit par haſard.... j'entrevois.... je m'égare,
Et je ne vois plus rien que par confuſion.

LISETTE.

Peſte ſoit l'animal, avec ſa viſion.

ERASTE.

Fais-nous part du deſſein que ton cœur ſe propoſe.

LISETTE.

Allons, mon cher Criſpin, tâche à voir quelque choſe.

CRISPIN.

Laisse-moi donc rêver.... oui-dà.... non... si pourtant,
Pourquoi non.... on pourroit....

LISETTE.

Ne rêve donc point tant,
Les Notaires là-bas sont dans l'impatience,
Tout ici ne dépend que de la diligence.

CRISPIN.

Il est vrai, mais enfin j'accouche d'un dessein,
Qui passera l'effort de tout esprit humain;
Toi, qui parois dans tout si legere & si vive,
Exerce à ce sujet ton imaginative:
Voyons ton bel esprit.

LISETTE.

Je t'en laisse l'emploi,
Qui peut en fourberie être si fort que toi?
L'amour doit ranimer ton adresse passée.

CRISPIN.

Paix.... silence.... il me vient un surcroît de pensée.
J'y suis, ventrebleu!

LISETTE.

Bon.

CRISPIN.

Dans un fauteuil assis.

LISETTE.

Fort bien....

CRISPIN.

Ne troublez pas l'enthousiasme où je suis,
Un grand bonnet fourré jusques sur les oreilles,
Les volets bien fermés....

LISETTE.

C'est penser à merveilles.

CRISPIN.

Oui, Monsieur, dans ce jour, au gré de vos souhaits,
Vous serez légataire, & je vous le promets.
Allons, Lisette, allons, ranimons notre zele,
L'amour à ce projet nous guide & nous appelle.

Va de l'oncle défunt me chercher quelque habit,
Sa robe de malade & son bonnet de nuit,
Les dépouilles du mort feront notre victoire.

LISETTE.

Je veux en élever un trophée à ta gloire.
Et je cours te servir; je reviens sur mes pas.

SCENE III.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Tu m'arraches, Crispin, des portes du trépas;
Si ton dessein succede au gré de notre envie,
Je veux te rendre heureux le reste de ta vie.
Je serois légataire, & par même moyen,
J'épouserois l'objet qui fait seul tout mon bien!
Ah! Crispin!

CRISPIN.

Cependant une terreur secrete
S'empare de mes sens, m'allarme & m'inquiète.
Si la Justice vient à connoitre du fait,
Elle est un peu brutale, & saisit au collet.
Il faut faire un faux seing, & ma main allarmée
Se refuse au projet dont mon ame est charmée.

ERASTE.

Ton trouble est mal fondé; depuis deux ou trois mois
Géronte ne pouvoit se servir de ses doigts;
Ainsi sa signature, ailleurs si nécessaire,
N'est point, comme tu vois, requise en notre affaire,
Et tu déclareras que tu ne peux signer.

CRISPIN.

A de bonnes raisons je me laisse gagner,
Et je sens tout à coup renaitre en mon courage
L'ardeur dont j'ai besoin pour un si grand ouvrage.

SCENE IV.

LISETTE *apportant des hardes pareilles à celles de Géronte*, ERASTE, CRISPIN..

LISETTE *jettant le pacquet.*

Du bon homme Géronte, en gros comme en détail,
Comme tu l'as requis, voilà tout l'attirail.

CRISPIN *se deshabillant.*

Ne perdons point de tems, que l'on m'habille en hâte,
Monsieur, mettez la main, s'il vous plaît, à la pâte.
La robe, dépêchons, passez-la dans mes bras.
Ah! Le mauvais Valet! Chaussez chacun un bas.
Çà le mouchoir de cou, mets-moi vîte ce casque,
Les pantoufles, fort bien, l'équipage est fantasque.

LISETTE.

Oui, voilà le défunt, dissipons notre ennui,
Géronte n'est point mort, puisqu'il revit en lui;
Voilà son air, ses traits, & l'on doit s'y méprendre.

CRISPIN.

Mais avec son habit si son mal m'alloit prendre.

ERASTE.

Ne crains rien, arme-toi de résolution.

CRISPIN.

Ma foi, déja je sens un peu d'émotion.
Je ne sais si la peur est un peu laxative,
Ou si cet habit est de vertu purgative.

LISETTE.

Je veux te mettre encor ce vieux manteau fouré,
Dont aux jours de remede il étoit entouré.

CRISPIN.

Tu peux, quand tu voudras, appeller les Notaires,
Me voilà maintenant en habits mortuaires.

LISETTE.

Je vais dans un moment les amener ici.

CRISPIN.

Secondez-moi bien tous dans cette affaire-ci.

SCENE V.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Vous, Monsieur, s'il vous plaît, fermez porte & fenêtre,
Un éclat indiscret peut me faire connoître;
Avancez cette table, approchez ce fauteuil,
Ce jour mal condamné me blesse encore l'œil.
Tirez bien les rideaux, que rien ne nous trahisse.

ERASTE.

Fasse un heureux destin réussir l'artifice;
Si j'ose me porter à cette extrêmité,
Malgré moi j'obéis à la nécessité.
J'entends du bruit.

CRISPIN *se jettant brusquement sur le fauteuil.*

Songeons à la cérémonie,
Et ne me quittez pas, Monsieur, à l'agonie.

ERASTE.

Un Dieu dont le pouvoir sert d'excuse aux amans;
Saura me disculper de ces emportemens.

SCENE VI.

LISETTE, M. SCRUPULE, M. GASPARD, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE.

Entrez, Meſſieurs, entrez : voilà les deux Notaires,
Avec qui vous pouvez mettre ordre à vos affaires.

CRISPIN.

Meſſieurs, je ſuis ravi ; quoiqu'à l'extrêmité,
De vous voir tous les deux en parfaite ſanté,
Je voudrois bien encore être à l'âge où vous êtes ;
Et ſi je me portois auſſi bien que vous faites,
Je ne ſongerois guere à faire un teſtament.

M. SCRUPULE.

Cela ne vous doit point chagriner un moment,
Rien n'eſt déſeſpéré ; cette cérémonie
Jamais d'un teſtateur n'a raccourci la vie.
Au contraire, Monſieur, la conſolation
D'avoir fait de ſes biens la diſtribution,
Répand au fond du cœur un repos ſympatique,
Certaine quiétude, & douce & balſamique,
Qui ſe communiquant après dans tous les ſens,
Rétablit la ſanté dans quantité de gens.

CRISPIN.

Que le Ciel veuille donc me traiter de la ſorte !
à Liſette.
Meſſieurs, aſſéyez-vous. Toi, va fermer la porte.

M. GASPARD.

D'ordinaire, Monſieur, nous apportons nos ſoins,
Que ces actes ſecrets ſe paſſent ſans témoins.

Il ſeroit à-propos que Monſieur prît la peine
D'aller avec Madame en la chambre prochaine.

LISETTE.

Moi, je ne puis quitter, Monſieur, un ſeul moment.

ERASTE.

Mon oncle, ſur ce point, dira ſon ſentiment.

CRISPIN.

Ces perſonnes, Meſſieurs, ſont ſages & diſcretes,
Je puis leur confier mes volontés ſecretes,
Et leur montrer l'excès de mon affection.

M. SCRUPULE.

Nous ferons tout au gré de votre intention.
L'intitulé ſera tel que l'on doit le faire,
Et l'on le réduira dans le ſtyle ordinaire.
Pardevant.... fut préſent.... Géronte.... *& cætera.*
Dites-nous maintenant tout ce qu'il vous plaira.

CRISPIN.

Je veux premierement qu'on acquite mes dettes.

ERASTE.

Nous n'en trouverons pas, je crois, beaucoup de faites.

CRISPIN.

Je dois quatre cent francs à mon Marchand de vin,
Un fripon qui demeure au cabaret voiſin.

M. SCRUPULE.

Fort bien; où voulez-vous, Monſieur, qu'on vous
enterre?

CRISPIN.

A dire vrai, Meſſieurs, il ne m'importe guere.
Qu'on ſe garde ſurtout de me mettre trop près
De quelque Procureur chicaneur & mauvais,
Il ne manqueroit pas de me faire querelle;
Ce ſeroit tous les jours procédure nouvelle,
Et je ſerois encor contraint de déguerpir.

ERASTE.

Tout ſe fera, Monſieur, ſelon votre deſir,
J'aurai ſoin du Convoi, de la Pompe funebre,
Je n'épargnerai rien pour la rendre célebre.

CRISPIN.

Non, mon neveu, je veux que mon enterrement
Se fasse à peu de frais & fort modestement.
Il fait trop cher mourir, ce seroit conscience;
Jamais, de mon vivant, je n'aimai la dépense,
Je puis être enterré fort bien pour un écu.

LISETTE *à part.*

Le pauvre malheureux meurt comme il a vécu.

M. GASPARD.

C'est à vous maintenant, s'il vous plaît, de nous dire
Les legs qu'au testament vous voulez faire écrire.

CRISPIN.

C'est à quoi nous allons nous employer dans peu.
Je nomme, j'institue Eraste, mon neveu,
Que j'aime tendrement, pour mon seul Légataire;
Unique, universel.

ERASTE.

O douleur trop amere!

CRISPIN.

Lui laissant tout mon bien, meubles, propres, acquêts,
Vaisselle, argent comptant, contrats, maisons, billets,
Deshéritant en tant que besoin pourroit être,
Parens, nieces, neveux, nés aussi bien qu'à naître;
Et même tous bâtards à qui Dieu fasse paix,
S'il s'en trouvoit aucuns au jour de mon décès.

LISETTE.

Ce discours me fend l'ame. Hélas! Mon pauvre maître!
Il faudra donc vous voir pour jamais disparoître.

ERASTE.

Les biens que vous m'offrez n'ont pour moi nuls appas,
S'il faut les acheter avec votre trépas.

CRISPIN.

Item. Je donne & légue à Lisette présente.

LISETTE.

Ah!

CRISPIN.

Qui depuis cinq ans me tient lieu de servante;

Pour époufer Crifpin en légitime nœud,
Non autrement.

LISETTE *tombant évanouie.*

Ah ! Ah !

CRISPIN.

Soutiens-là, mon neveu ;
Et pour récompenfer l'affection, le zéle,
Que de tout tems, pour moi, je reconnus en elle.....

LISETTE.

Le bon maître, grands Dieux, que je vais perdre-là !

CRISPIN.

Deux mille écus comptant en efpéce.

LISETTE.

Ha, ha, ha.

ERASTE *à part.*

Deux mille écus ! Je crois que le pendard fe mocque.

LISETTE.

Je n'y puis réfifter, la douleur me fuffoque ;
Je crois que j'en mourrai.

CRISPIN.

Lefquels deux mille écus,
Du plus clair de mon bien, feront pris & perçus.

LISETTE.

Le ciel vous faffe paix, d'avoir de moi mémoire,
Et vous paie au centuple une œuvre méritoire :
Il avoit bien promis de ne pas m'oublier.

ERASTE *bas.*

Le fripon m'a joué d'un tour de fon métier.
haut.
Je crois que voilà tout ce que vous voulez dire.

CRISPIN.

J'ai trois ou quatre mots encore à faire écrire.
Item. Je laiffe & légue à Crifpin.

ERASTE *bas.*

A Crifpin !
Je crois qu'il perd l'efprit ; quel eft donc fon deffein ?

CRISPIN.

Pour les bons & loïaux fervices....

ERASTE *bas.*

Ah ! Le traître ;

CRISPIN.

Qu'il a toujours rendus, & doit rendre, à son maître.

ERASTE.

Vous ne connoissez pas, mon oncle, ce Crispin.
C'est un mauvais valet, ivrogne, libertin,
Méritant peu le bien, que vous voulez lui faire.

CRISPIN.

Je suis persuadé, mon neveu, du contraire,
Je connois ce Crispin, mille fois mieux que vous ;
Je lui veux donc léguer, en dépit des jaloux.

ERASTE *à part.*

Le chien !

CRISPIN.

Quinze cens francs de rentes viagéres,
Pour avoir souvenir de moi, dans ses prieres.

ERASTE *à part.*

Ah ! Quelle trahison !

CRISPIN.

Trouvez-vous, mon neveu,
Le présent malhonnête, & que ce soit trop peu ?

ERASTE.

Comment, quinze cens francs !

CRISPIN.

Oui, sans laquelle clause,
Le présent testament sera nul, & pour cause.

ERASTE.

Pour un valet, mon oncle, a-t-on fait un tel legs ?
Vous n'y pensez donc pas.

CRISPIN.

Je sais ce que je fais,
Et je n'ai point l'esprit si foible & si débile.

ERASTE.

Mais...

CRISPIN.

Si vous me fachez, j'en laisserai deux mille.

ERASTE.

ERASTE.

Si...

LISETTE.

Ne l'obſtinez point, je connois ſon eſprit,
Il le feroit, Monſieur, tout comme il vous le dit.

ERASTE.

Soit, je ne dirai mot; cependant de ma vie,
Je n'aurai, de parler, une ſi juſte envie.

CRISPIN.

N'aurois-je point encor quelqu'un de mes amis,
A qui je pourrois faire un *fidei comis*.

ERASTE *bas*.

Le ſcélérat encor rit de ma retenue;
Il ne me laiſſera plus rien s'il continue.

M. SCRUPULE.

Eſt-ce fait?

CRISPIN.

Oui, Monſieur.

ERASTE.

Le Ciel en ſoit beni.

M. GASPARD.

Voilà le teſtament heureuſement fini.
Vous plaît-il de ſigner?

CRISPIN.

J'en aurois grande envie,
Mais j'en ſuis empêché par la paralyſie,
Qui, depuis quelques mois, me tient ſur le bras droit.

M. GASPARD.

Et ledit teſtateur déclare en cet endroit,
Que de ſigner ſon nom il eſt dans l'impuiſſance,
De ce l'interpellant au gré de l'Ordonnance.

CRISPIN.

Qu'un teſtament à faire eſt un peſant fardeau!
M'en voilà délivré, mais je ſuis tout en eau.

M. SCRUPULE.

Vous n'avez plus beſoin de notre miniſtere.

CRISPIN.

Laiſſez-moi, s'il vous plaît, l'acte qu'on vient de faire.

M. SCRUPULE.

Nous ne pouvons, Monsieur : cet acte est un dépôt,
Qui reste dans nos mains ; je reviendrai tantôt,
Pour vous en apporter moi-même une copie.

ERASTE.

Vous nous ferez plaisir, mon oncle vous en prie,
Et veut récompenser votre peine & vos soins.

M. GASPARD.

C'est maintenant, Monsieur, ce qui presse le moins.

CRISPIN.

Lisette, conduis-les.

SCENE VI.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN *se deshabillant.*

Ai-je tenu parole,
Et dans l'occasion sais-je jouer mon rôle,
Et faire un testament ?

ERASTE.

Trop bien pour ton profit.
Dis-moi donc, malheureux, as-tu perdu l'esprit,
De faire un testament qui m'est si dommageable ?
De laisser à Lisette une somme semblable ?

CRISPIN.

Ma foi, ce n'est pas trop.

ERASTE.

Deux mille écus comptant !

CRISPIN.

Il faut, en pareil cas, que chacun soit content.

Pouvois-je moins laisser à cette pauvre fille ?

ERASTE.

Comment donc, traître ?

CRISPIN.

Elle est un peu de la famille.
Votre oncle, si l'on croit le lardon scandaleux,
N'a pas été toujours impotent & gouteux.
Et j'ai dû lui laisser un peu de subsistance,
Pour l'acquit de son ame, & de ma conscience.

ERASTE.

Et de ta conscience ! Et ces quinze cens francs
De pension à toi payables tous les ans,
Que tu t'es fait léguer avec tant de prudence,
Est-ce encor pour l'acquit de cette conscience ?

CRISPIN.

Il ne faut point, Monsieur, s'estomaquer si fort,
On peut, en un moment, nous mettre tous d'accord ;
Puisque le testament que nous venons de faire,
Où je vous institue unique légataire,
Ne peut avoir l'honneur d'obtenir votre aveu,
Il faut le déchirer & le jetter au feu.

ERASTE.

M'en préserve le Ciel !

CRISPIN.

Sans former d'entreprise,
Laissons la chose au point où votre oncle l'a mise.

ERASTE.

Ce seroit cent fois pis, j'en mourrois de douleur.

CRISPIN.

Il s'éleve aussi bien dans le fond de mon cœur
Certain remord cuisant, certaine sindérese,
Qui furieusement sur l'estomac me pese.

ERASTE.

Rentrons, Crispin, je tremble, & suis persuadé
Que nous allons trouver mon oncle décédé :

Ou que dans ce moment pour le moins il expire!

CRISPIN.

Hélas? Il étoit tems, ma foi, de faire écrire.

ERASTE.

Le laurier dont tu viens de couronner ton front,
Ne peut avoir un prix ni trop grand, ni trop prompt.

CRISPIN.

Il faut donc, s'il vous plaît, m'avancer une année
De cette pension que je me suis donnée;
Vous ne sauriez me faire un plus charmant plaisir.

ERASTE.

C'est ce que nous verrons avec plus de loisir.

SCENE VII.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE *se jettant dans le fauteuil.*

Miséricorde, ah, Ciel! Je me meurs: je suis morte.

ERASTE.

Qu'as-tu donc, mon enfant, à crier de la sorte?

LISETTE.

J'étouffe, ouf, ouf, la peur m'empêche de parler.

CRISPIN.

Quel vertigo soudain a donc pû te troubler?
Parle donc, si tu veux.

LISETTE.

Géronte....

CRISPIN.

Eh bien ? Géronte.

LISETTE *se levant brusquement.*

Ah ! Prenez garde à moi.

CRISPIN.

Veux-tu finir ton conte ?

LISETTE.

Un grand phantôme noir.

ERASTE.

Comment donc, que dis-tu ?

LISETTE.

Hélas ! Mon cher Monsieur, je dis ce que j'ai vu,
Après avoir conduit ces Messieurs dans la rue,
Où la mort du bon homme est déja répandue,
Où même le Crieur a voulu, malgré moi,
Faire entrer, avec lui, l'attirail d'un convoi;
De la chambre, où gisoit votre oncle sans escorte,
Il m'a semblé d'abord entendre ouvrir la porte,
Et montant l'escalier, j'ai trouvé nez pour nez,
Comme un grand revenant Géronte sur ses piés.

CRISPIN.

De la crainte d'un mort ton ame possédée
T'abuse & te fait voir un phantôme en idée.

LISETTE.

C'est lui, vous dis-je, il parle....

CRISPIN.

Pourquoi donc ce grand cri ?

LISETTE.

Excuse, mon enfant, je te prenois pour lui.
Enfin criant, courant, sans détourner la vue,
Essoufflée & tremblante, ici je suis venue,
Vous dire que le mal de votre oncle en ces lieux
N'est qu'une léthargie, & qu'il n'en est que mieux.

ERASTE.

Avec quelle constance au branle de sa roue
La fortune ennemie & me berce & me joue !

LISETTE.

O trop flatteur espoir ! Projets si bien conçûs,
Et mieux exécutés, qu'êtes-vous devenus ?

CRISPIN.

Voilà donc le défunt que le sort nous renvoie,
Et l'avare Acheron lâche encore sa proie.
Vous le voulez, grands Dieux, ma constance est à bout,
Je ne sais où j'en suis, & j'abandonne tout.

ERASTE.

Toi que j'ai vu tantôt si grand, si magnanime,
Un seul revers te rend foible & pusillanime.
Reprends des sentimens qui soient dignes de toi,
Offrons-nous aux dangers, viens signaler ta foi :
Quelque coup de hasard nous tirera d'affaire.

CRISPIN.

Allons-nous abuser encor quelque Notaire ?

ERASTE.

Je vais, sans perdre tems, remettre ces billets
Dans les mains d'Isabelle, ils feront leurs effets,
Et nous en tirerons peut-être un avantage
Qui pourroit bien servir à notre mariage.
Vous, rentrez chez mon oncle, & prenez bien le soin
D'appeller le secours dont il aura besoin.
Pour retourner plutôt je parts en diligence,
Et viens vous rassurer ici par ma présence.

SCENE VIII.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

NE me voilà pas mal avec mon teſtament,
Je vois ma penſion payée en un moment.

LISETTE.

Et mes deux mille écus pour prix de mon ſervice!

CRISPIN.

Juſte Ciel! ſauve-moi des mains de la Juſtice!
Tout ceci ne vaut rien & m'inquiete fort,
Je crains bien d'avoir fait mon teſtament de mort.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Mad. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

Mad. ARGANTE.

Quel est votre dessein, & que voulez-vous faire ?
Puis-je de ces billets être dépositaire ?
On me soupçonneroit d'avoir prêté les mains
A faire réussir en secret vos desseins.
Maintenant que votre oncle a pû, malgré son âge,
Reprendre de ses sens heureusement l'usage,
Le parti le meilleur, sans user de délais,
Est de lui reporter vous-même ses billets.

ERASTE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connois, Madame,
Les nobles sentimens qui regnent dans votre ame;
Nous ne prétendons point, vous ni moi, retenir
Un bien qui ne nous peut encore appartenir.
Mais gardez ces billets quelques momens, de grace,
Le Ciel m'inspirera ce qu'il faut que je fasse.
Je le prends à témoin, si dans ce que j'ai fait,
L'amour n'a pas été mon principal objet.
Hélas ! Pour mériter la charmante Isabelle,
J'ai peut-être un peu trop fait éclater mon zele;
Mais on pardonnera ces transports amoureux,
Mon excuse, Madame, est écrite en vos yeux.

ISABELLE.

Puisque pour notre hymen j'ai l'aveu de ma mere,
Je puis faire paroître un sentiment sincere.
Les biens, dont vous pouvez hériter chaque jour,
N'ont point du tout pour vous déterminé l'amour.
Votre personne seule est le bien qui me flate ;
Et tous les vains brillans, dont la fortune éclate,
Ne sauroient éblouir un cœur comme le mien.

ERASTE.

Si je l'obtiens, ce cœur, non, je ne veux plus rien.

Mad. ARGANTE.

Tous ces beaux sentimens sont fort bons dans un livre,
L'amour seul, quel qu'il soit, ne donne point à vivre ;
Et je vous apprends, moi, que l'on ne s'aime bien,
Quand on est marié, qu'autant qu'on a de bien.

ERASTE.

Mon oncle maintenant, par sa convalescence,
Fait revivre en mon cœur la joie & l'espérance ;
Et je vais l'exciter à faire un testament.

Mad. ARGANTE.

Mais ne craignez-vous rien de son ressentiment ?
Ces billets détournés ne peuvent-ils point faire
Qu'il prenne à vos desirs un sentiment contraire ?

ERASTE.

Et voilà la raison qui me fait hasarder
A vouloir quelque-tems encore les garder.
Pour revoir ce dépôt rentrer en sa puissance,
Il accordera tout sans trop de résistance.
Il faut, Mademoiselle, en ce péril offert,
Etre un peu dans ce jour avec nous de concert.
Voilà tous bons billets qu'il faut, s'il vous plaît, prendre.

ISABELLE.

Moi !

ERASTE.

N'en rougissez point, ce n'est que pour les rendre.

ISABELLE.

Mais je ne sais, Monsieur, en cette occasion,
Si je dois accepter cette commission :
De ces billets surpris on me croira complice,
En restitutions je suis encor novice.

ERASTE.

Mais j'entends quelque bruit, c'est Crispin que je voi ;
A qui donc en as-tu ? Te voilà hors de toi.

SCENE II.

CRISPIN, Mad. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

CRISPIN.

Allons, Monsieur, allons, en homme de courage,
Il faut ici, ma foi, soutenir l'abordage.
Monsieur Géronte approche.

ERASTE.

O Ciel ! En ce moment,
Souffrez que je vous mene à mon appartement.
J'ai de la peine encore à m'offrir à sa vue,
Laissons évaporer un peu sa bile émue ;
Et quand il sera tems, tous unanimement
Nous viendrons travailler ensemble au dénoûment.
Pour toi, reste ici, voi l'humeur dont il peut être ;
Et tu m'informeras s'il est tems de paroître.

CRISPIN.

Nous voilà, grace au Ciel, dans un grand embarras ;
Dieu veuille nous tirer d'un aussi mauvais pas.

***

SCENE III.

GERONTE, CRISPIN, LISETTE.

GERONTE *appuyé sur Lisette.*

Je ne puis revenir encor de ma foiblesse ;
Je ne sais où je suis, l'éclat du jour me blesse ;
Et mon foible cerveau, de ce choc ébranlé,
Par de sombres vapeurs est encor tout troublé.
Ai-je été bien long-tems dans cette léthargie ?

LISETTE.

Pas tant que nous croyions, mais votre maladie
Nous a tous mis ici dans un dérangement,
Une agitation, un soin, un mouvement,
Qu'il n'est pas bien aisé dans le fond de décrire.
Demandez à Crispin, il pourra vous le dire.

CRISPIN.

Si vous saviez, Monsieur, ce que nous avons fait,
Lorsque de votre mal vous ressentiez l'effet,
La peine que j'ai prise & les soins nécessaires,
Pour pouvoir, comme vous, mettre ordre à vos affaires,
Vous seriez étonné, mais d'un étonnement
A n'en pas revenir si tôt assurément.

GERONTE.

Où est donc mon neveu ? Son absence m'ennuie.

CRISPIN.

Ah ! Le pauvre garçon, je crois, n'est plus en vie.

GERONTE.

Que dis-tu là, comment ?

CRISPIN.

Il s'est saisi si fort,
Quand il a vu vos yeux tourner droit à la mort,
Que n'écoutant plus rien que sa douleur amere,
Il s'est allé jetter....

GERONTE.

Où donc ? Dans la riviere ?

CRISPIN.

Non, Monsieur, sur son lit, où baigné de ses pleurs,
L'infortuné garçon gémit de ses malheurs.

GERONTE.

Va donc lui redonner & le calme & la joie ;
Et dis-lui, de ma part, que le Ciel lui renvoie
Un oncle toujours plein de tendresse pour lui,
Qui connoît son bon cœur, & qui veut aujourd'hui
Lui montrer des effets de sa reconnoissance.

CRISPIN.

S'il n'est pas encor mort, en toute diligence
Je vous l'amene ici.

SCENE IV.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Mais à ce que je voi,
J'ai donc, Lisette, été plus mal que je ne croi ?

LISETTE.

Nous vous avons cru mort pendant une heure entiere.

GERONTE.

Il faut donc expliquer ma volonté derniere,

Et ſans perdre de tems faire mon teſtament.
Les Notaires ſont-ils venus?

LISETTE.

Aſſurément.

GERONTE.

Qu'on aille de nouveau les chercher, & leur dire
Que dans le même inſtant je veux les faire écrire,

LISETTE.

Ils reviendront dans peu.

SCENE V.

ERASTE, GERONTE, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN *à Eraſte.*

Le Ciel vous l'a rendu.

ERASTE.

Hélas! A ce bonheur me ſerois-je attendu!
Je revois mon cher oncle, & le Ciel, par ſa grace,
Senſible à mes douleurs, permet que je l'embraſſe:
Après l'avoir cru mort, il paroît à mes yeux.

GERONTE.

Hélas! Mon cher neveu, je n'en ſuis guere mieux;
Mais je rends grace au Ciel de prolonger ma vie,
Pour pouvoir maintenant exécuter l'envie
De te donner mon bien par un bon teſtament.

LISETTE.

Ce garçon-là, Monſieur, vous aime tendrement.
Si vous aviez pû voir les ſincopes, les criſes,
Dont par la ſympathie il ſentoit les repriſes,

Il vous auroit percé le cœur de part en part.

CRISPIN.

Nous en avons tous trois eu notre bonne part.

LISETTE.

Enfin le Ciel a pris pitié de nos miseres.
Mais j'apperçois quelqu'un, c'est un des deux Notaires.

GERONTE.

Bon jour, Monsieur Scrupule.

CRISPIN *à part.*

Ah! Me voilà perdu.

SCENE VI.

M. SCRUPULE, GERONTE, ERASTE, LISETTE, CRISPIN.

GERONTE.

Ici depuis long-tems vous êtes attendu.

M. SCRUPULE.

Certes je suis ravi, Monsieur, qu'en moins d'une heure
Vous jouissiez déja d'une santé meilleure.
Je savois bien qu'ayant fait votre testament,
Vous sentiriez bien-tôt quelque soulagement;
Le corps se porte mieux lorsque l'esprit se trouve
Dans un parfait repos.

GERONTE.

Tous les jours je l'éprouve.

M. SCRUPULE.

Voici donc le papier que selon vos desseins,
Je vous avois promis de remettre en vos mains.

GERONTE.

Quel papier, s'il vous plaît? Pour quoi? Pour quelle affaire?

M. SCRUPULE.

C'est votre testament que vous venez de faire.

GERONTE.

J'ai fait mon testament!

M. SCRUPULE.

Oui, sans doute, Monsieur.

LISETTE *bas.*

Crispin, le cœur me bat.

CRISPIN *bas.*

Je frissonne de peur.

GERONTE.

Et, parbleu, vous rêvez, Monsieur; c'est pour le faire
Que j'ai besoin ici de votre ministere.

M. SCRUPULE.

Je ne rêve, Monsieur, en aucune façon;
Vous nous l'avez dicté plein de sens & raison.
Le repentir si-tôt saisiroit-il votre ame?
Monsieur étoit présent aussi-bien que Madame,
Ils peuvent là-dessus dire ce qu'ils ont vu.

ERASTE *bas.*

Que dire?

LISETTE *bas.*

Juste Ciel!

CRISPIN *bas.*

Me voilà confondu.

GERONTE.

Eraste étoit présent?

M. SCRUPULE.

Oui, Monsieur, je vous jure.

GERONTE.

Est-il vrai, mon neveu, parle, je t'en conjure.

ERASTE.

Ah! Ne me parlez point, Monsieur, de testament,
C'est m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GERONTE.

Lisette, parle donc?

LISETTE.

Crispin, parle en ma place,
Je sens, dans mon gosier, que ma voix s'embarrasse.

CRISPIN.

Je pourrois là-dessus vous rendre satisfait,
Nul ne sait mieux que moi la vérité du fait.

GERONTE.

J'ai fait mon testament!

CRISPIN.

On ne peut pas vous dire
Qu'on vous l'ait vu tantôt absolument écrire;
Mais je suis très certain qu'au lieu où vous voilà,
Un homme à-peu-près mis comme vous êtes-là,
Assis dans un fauteuil auprès de deux Notaires,
A dicté mot à mot ses volontés dernieres.
Je n'assurerai pas que ce fût vous, pourquoi?
C'est qu'on peut se tromper; mais c'étoit vous, ou moi.

M. SCRUPULE.

Rien n'est plus véritable, & vous pouvez m'en croire.

GERONTE.

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire,
Et c'est ma léthargie.

CRISPIN.

Oui, c'est elle en effet.

LISETTE.

N'en doutez nullement; & pour prouver le fait,
Ne vous souvient-il pas que pour certaine affaire,
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le Notaire?

GÉRONTE.

Oui.

LISETTE.

Qu'il est arrivé dans votre cabinet,
Qu'il a pris aussi-tôt sa plume & son cornet,

Et

Et que vous lui dictiez à votre fantaisie....

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ne vous souvient-il pas, Monsieur, bien nettement,
Qu'il est venu tantôt certain neveu Normand,
Et certaine Barone avec un grand tumulte,
Et des airs insolens chez vous vous faire insulte?

GERONTE.

Oui.

CRISPIN.

Que pour vous venger de leur emportement,
Vous m'avez promis place en votre testament,
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie.

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GERONTE.

Je crois qu'ils ont raison, & mon mal est réel.

LISETTE.

Ne vous souvient-il pas que Monsieur Clistorel....

ERASTE.

Pourquoi tant répéter cet interrogatoire?
Monsieur convient de tout, du tort de sa mémoire,
Du Notaire mandé, du testament écrit.

GERONTE.

Il faut bien qu'il soit vrai, puisque chacun le dit.
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN *à part.*

Ah! Voilà bien le diable.

M. SCRUPULE.

Il faut donc vous le lire?
Fut présent devant nous, dont les noms sont au bas;
Maître Mathieu Géronte, en son fauteuil à bras,

Etant en ſon bon ſens, comme on a pû connoître
Par le geſte & maintien qu'il nous a fait paroître;
Quoique de corps malade, ayant ſain jugement;
Lequel après avoir réfléchi mûrement
Que tout eſt ici bas fragile & tranſitoire.

CRISPIN.

Ah! Quel cœur de rocher, & quelle ame aſſez noire
Ne ſe fendroit en quatre, en entendant ces mots?

LISETTE.

Hélas! Je ne ſaurois arrêter mes ſanglots.

GERONTE.

En les voyant pleurer mon ame eſt attendrie,
Là, là, conſolez-vous, je ſuis encore en vie.

M. SCRUPULE *continuant de lire.*

Conſidérant que rien ne reſte en même état,
Ne voulant pas auſſi déceder inteſtat.

CRISPIN.

Inteſtat....

LISETTE.

Inteſtat.... Ce mot me perce l'ame.

M. SCRUPULE.

Faites trêve un moment à vos ſoupirs, Madame.
Conſidérant que rien ne reſte en même état,
Ne voulant pas auſſi déceder inteſtat.

CRISPIN.

Inteſtat....

LISETTE.

Inteſtat....

M. SCRUPULE.

Mais laiſſez-moi donc lire;
Si vous pleurez toujours je ne pourrai rien dire.
A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit
Son ſuſdit teſtament en la forme qui ſuit.

GERONTE.

De tout ce préambule & de cette légende,
S'il m'en ſouvient d'un mot, je veux bien qu'on me pende.

LISETTE.

C'eſt votre léthargie.

CRISPIN.

Ah ! Je vous en répond ;
Ce que c'eſt que de nous ! Moi, cela me confond.

M. SCRUPULE *liſant.*

Je veux, premierement, qu'on acquitte mes dettes.

GERONTE.

Je ne dois rien.

M. SCRUPULE.

Voici l'aveu que vous en faites.
Je dois quatre cens francs à mon Marchand de vin,
Un fripon qui demeure au cabaret voiſin.

GERONTE.

Je dois quatre cens francs ! C'eſt une fourberie.

CRISPIN.

Excuſez-moi, Monſieur, c'eſt votre léthargie ;
Je ne ſais pas au vrai ſi vous les lui devez,
Mais il me les a, lui, mille fois demandés.

GERONTE.

C'eſt un maraut, qu'il faut envoyer en galere.

CRISPIN.

Quand ils y ſeroient tous, on ne les plaindroit guere.

M. SCRUPULE *liſant.*

Je fais mon Légataire unique, univerſel,
Eraſte, mon neveu.

ERASTE.

Se peut il, juſte Ciel !

M. SCRUPULE *liſant.*

Deshéritant en tant que beſoin pourroit être,
Parens, nieces, neveux, nés au ſi-bien qu'à naître ;
Et même tous bâtards, à qui Dieu faſſe paix,
S'il s'en trouvoit aucun au jour de mon décès.

GERONTE.

Comment, moi ? Des bâtards !

CRISPIN.

C'eſt ſtyle de Notaire?

GERONTE.

Oui, je voulois nommer Eraſte légataire.
A cet article-là je vois préſentement
Que j'ai bien pû dicter le préſent teſtament.

M. SCRUPULE *liſant.*

Item, *je donne & legue en eſpece ſonnante,*
A Liſette....

LISETTE.

Ah! Grands Dieux!

M. SCRUPULE *liſant.*

Qui me ſert de ſervante,
Pour épouſer Criſpin en légitime nœud,
Deux mille écus.

CRISPIN.

Monſieur... en vérité... pour peu...
Non..jamais..car enfin.. ma bouche..quand j'y penſe..
Je me ſens ſuffoquer par la reconnoiſſance.
à Liſette.
Parle donc.

LISETTE *embraſſant Géronte.*

Ah! Monſieur....

GERONTE.

Qu'eſt-ce à dire cela?
Je ne ſuis point l'auteur de ces ſottiſes-là.
Deux mille écus comptant!

LISETTE.

Quoi déja, je vous prie,
Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie?
Une fille nubile, expoſée au malheur,
Qui veut faire une fin en tout bien, tout honneur!
Lui refuſeriez-vous cette petite grace?

GERONTE.

Comment ſix mille francs? Quinze ou vingt écus, paſſe.

LISETTE.

Les maris aujourd'hui, Monſieur, ſont ſi courus!
Et que peut-on, hélas! avoir pour vingt écus?

GERONTE.

On a ce que l'on peut, entendez-vous, ma mie,
Il en eſt à tout prix. Achevez, je vous prie.

M. SCRUPULE.

Item, *je donne & legue.*

CRISPIN *à part.*

Ah ! C'eſt mon tour enfin,
Et l'on va me jetter.

M. SCRUPULE.

A Criſpin.

GERONTE *regardant Criſpin, qui ſe fait petit.*

A Criſpin ?

M. SCRUPULE *liſant.*

Pour tous les obligeans, bons & loyaux ſervices,
Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,
Et qu'il peut bien encor lui rendre à l'avenir.

GERONTE *à part.*

Où donc ce beau diſcours doit-il enfin venir ?
Voyons.

M. SCRUPULE *liſant.*

Quinze cens francs de rentes viageres,
Pour avoir ſouvenir de moi dans ſes prieres.

CRISPIN *ſe proſternant aux piés de Géronte.*

Oui, je vous le promets, Monſieur, à deux genoux,
Juſqu'au dernier ſoupir, je prierai Dieu pour vous.
Voilà ce qui s'appelle un vraiment honnête homme,
Si généreuſement me laiſſer cette ſomme ?

GERONTE.

Non ferai-je, parbleu. Que veut dire ceci ?
Monſieur, de tous ces legs je veux être éclairci.

M. SCRUPULE.

Quel éclairciſſement voulez-vous qu'on vous donne ?
Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GERONTE.

Quoi ! Moi, j'aurois légué ſans aucune raiſon,
Quinze cens francs de rente à ce maître fripon,

Qu'Eraste auroit chassé s'il m'avoit voulu croire?

CRISPIN.

Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire;
Voulez-vous, démentant un généreux effort,
Etre avaricieux même après votre mort?

GERONTE.

Ne m'a-t-on point volé mes billets dans mes poches?
Je tremble du malheur dont je sens les approches:
Je n'ose me fouiller.

ERASTE *à part.*

Quel funeste embarras....

haut.

Vous les cherchez en vain, vous ne les avez pas.

GERONTE.

Où sont-ils donc? Réponds?

ERASTE.

Tantôt, pour Isabelle,
Je les ai, par votre ordre, exprès portés chez elle.

GERONTE.

Par mon ordre!

ERASTE.

Oui, Monsieur.

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GERONTE.

Oh! Je veux, sur ce point,
Qu'on me fasse raison. Quelles friponeries!
Je suis las à la fin de tant de léthargies.
Cours chez elle, dis-lui que quand j'ai fait ce don,
J'avois perdu l'esprit, le sens & la raison.

SCENE DERNIERE.

Mad. ARGANTE, ISABELLE, GERONTE, ERASTE, LISETTE, CRISPIN.

ISABELLE.

NE vous allarmez point, je viens pour vous les rendre.

GERONTE.

O Ciel !

ERASTE.

Mais sous des loix que nous osons prétendre.

GERONTE.

Et quelles sont ces loix ?

ERASTE.

Je vous prie humblement
De vouloir approuver le présent testament.

GERONTE.

Mais tu n'y penses pas. Veux-tu donc que je laisse
A cette chambriere un legs de cette espece ?

LISETTE.

Songez à l'intérêt que le Ciel vous en rend,
Et plus le legs est gros, plus le mérite est grand.

GERONTE *a Crispin.*

Et ce maraud auroit cette somme en partage ?

CRISPIN.

Je vous promets, Monsieur, d'en faire un bon usage,

De plus, ce legs ne peut en rien vous faire tort.

GERONTE.

Il est vrai qu'il n'en doit jouïr qu'après ma mort.

ERASTE.

Ce n'est pas encor tout; regardez cette Belle,
Vous savez ce qu'un cœur peut ressentir pour elle;
Vous avez éprouvé le pouvoir de ses coups;
Charmé de ses attraits, j'embrasse vos genoux,
Et je vous la demande en qualité de femme.

GERONTE.

Ah! Monsieur mon neveu.

ERASTE.

Je n'ai fait voir ma flamme,
Que lorsqu'en écoutant un sentiment plus sain,
Votre cœur moins épris a changé de dessein.

Mad. ARGANTE.

Je crois que vous & moi nous ne saurions mieux faire.

GERONTE.

Nous verrons: mais avant de conclure l'affaire,
Je veux voir mes billets en entier.

ISABELLE.

Les voilà,
Tels que je les reçus, je les rends.

LISETTE *prenant le porte-feuille plutôt que Géronte.*

Alte-là.
Convenons de nos faits avant que de rien rendre.

GERONTE.

Si tu ne me les rends, je vous ferai tous pendre.

ERASTE *se jettant à genoux.*

Monsieur, vous me voyez embrasser vos genoux;
Voulez-vous aujourd'hui nous désespérer tous?

LISETTE

LISETTE *à genoux.*

Eh ! Monsieur.

CRISPIN *à genoux.*

Eh ! Monsieur.

GERONTE.

La tendresse m'accueille.
Dites-moi, n'a-t-on rien distrait du porte-feuille ?

ISABELLE.

Non, Monsieur, je vous jure, il est en son entier,
Et vous retrouverez jusqu'au moindre papier.

GERONTE.

Hé bien, s'il est ainsi, par-devant le Notaire,
Pour avoir mes billets, je consens à tout faire.
Je ratifie en tout le présent testament.
Mes billets.

LISETTE.

Les voilà.

ERASTE *à Géronte.*

Quelle action de grace !

GERONTE.

De vos remercimens volontiers je me passe ;
Mariez-vous tous deux, c'est bien fait, j'y consens ;
Mais sur-tout au plutôt procréez des enfans,
Qui puissent hériter de vous en droite ligne ;
De tous collatéraux l'engeance est trop maligne.
Détestez à jamais tous neveux bas-Normands,
Et niece que le diable amene ici du Mans :
Fléaux plus dangereux, animaux plus funestes,
Que ne furent jamais les guerres ni les pestes.

Il sort.

CRISPIN.

Laissons-le dans l'erreur, nous sommes héritiers.
Lisette, sur mon front, viens ceindre les lauriers ;
Mais n'y mets rien de plus pendant le mariage.

LISETTE.

J'ai du bien maintenant assez pour être sage.

CRISPIN *au Parterre.*

Meſſieurs, j'ai, grace au Ciel, mis ma barque à bon
port,
En faveur des vivans je fais revivre un mort,
Je nomme, à mes deſirs, un ample légataire,
J'acquers quinze cens francs de rente viagere,
Et femme par-deſſus; mais ce n'eſt pas aſſez,
Je renonce à mon legs, ſi vous n'applaudiſſez.

FIN.

LA CRITIQUE
DU
LEGATAIRE,
COMÉDIE
En Prose, & en un Acte.

Représentée, pour la premiere fois, le Jeudi 19 Fevrier 1708.

ACTEURS.

LE COMEDIEN.

LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

CLISTOREL, Apoticaire.

CLISTOREL, Comédien.

M. BONIFACE.

M. BREDOUILLE.

CRITIQUE
DU
LEGATAIRE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE COMEDIEN *faisant l'annonce.*

MESSIEURS, nous aurons l'honneur de vous donner demain la Tragédie de.... Et le jour suivant vous aurez encore une représentation du Légataire.

SCENE II.

LE CHEVALIER, LE COMEDIEN.

LE CHEVALIER.

HOLA hô, Monsieur l'Annonceur ! Un petit mot, s'il vous plaît.

LE COMEDIEN.

Que souhaitez-vous, Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Hé, ventrébleu, n'êtes-vous point las de nous donner toujours la même Piece? Est-ce qu'il n'y a pas assez long-tems que vous nous fatiguez de votre Légataire ?

LE COMEDIEN.

Monsieur, nous ne nous lassons jamais des Pieces, tant qu'elles nous donnent de l'argent.

LE CHEVALIER.

Je suis las de voir ce Poisson avec son bredouillement & son *item*. Ma foi, c'est un mauvais plaisant ; tu vaux mieux que lui.

LE COMEDIEN.

C'est le Public qui détermine le sort des Ouvrages d'esprit & le nôtre ; & lorsque nous le voyons venir en foule à quelque Comédie nouvelle, nous jugeons que la Piece est bonne, & nous n'en voulons point d'autre garant.

LE CHEVALIER.

Ah ! Palsambleu, voilà un beau garant que le Public ! Le Public, le Public, c'est bien à lui à qui je m'en rapporte.

LE COMEDIEN.

A qui donc, Monſieur, voulez-vous vous en rapporter ?

LE CHEVALIER.

A qui ?

LE COMEDIEN.

Oui, Monſieur.

LE CHEVALIER.

A moi, morbleu, à moi : il y a plus de ſens, de raiſon & d'eſprit dans cette tête-là, qu'il n'y en a ſur votre théatre, dans vos loges & dans votre parterre, quand ces trois ordres ſeroient réunis enſemble.

LE COMEDIEN.

Je ne doute point, Monſieur, de votre capacité ; mais j'ai toujours oui dire que le goût général devoit l'emporter ſur le particulier.

LE CHEVALIER.

Cette maxime eſt bonne pour les ſots, mais non pas pour moi ; je ne me laiſſe jamais entraîner au torrent, je fais tête au parterre, & quand il approuve quelque endroit, c'eſt juſtement celui que je condamne.

LE COMEDIEN.

Je vous dirai, Monſieur, que nous autres Comédiens, nous ſommes d'un ſentiment bien contraire. C'eſt de ce tribunal-là que nous attendons nos arrêts ; & quand il a prononcé, nous n'appellons point de ſes déciſions.

LE CHEVALIER.

Et moi, morbleu, j'en appelle comme d'abus ; j'en appelle au bon ſens ; j'en appelle à la poſtérité, & le ſiecle à venir me fera raiſon du mauvais goût de celui-ci.

LE COMEDIEN.

Quelque ſuccès qu'ait notre Piece, nous n'eſpérons pas, Monſieur, qu'elle paſſe aux ſiecles futurs ; il nous ſuffit qu'elle plaiſe préſentement à quantité de gens d'eſprit, & que la peine de nos Acteurs ne ſoit pas infructueuſe.

LE CHEVALIER.

Si j'étois de vous autres Comédiens, j'aimerois mieux tirer la langue d'un pié de long, que de préſenter de

pareilles sottises; mourez de faim, morbleu, mourez de faim avec constance, plutôt que de vous enrichir avec une aussi mauvaise Piece; & qu'est-ce que c'est encore que cette Critique dont vous nous menacez?

LE COMEDIEN.

Je vous dirai, Monsieur, par avance, que ce n'est qu'une bagatelle; deux ou trois Scenes qu'on a ajoutées, pour donner à la Comédie une juste longueur, & pour vous amuser jusqu'à l'heure du souper.

LE CHEVALIER.

Cela sera-t-il bon?

LE COMEDIEN.

C'est ce que je ne vous dirai pas; le Public en jugera.

LE CHEVALIER.

Le Public, le Public; ils n'ont autre chose à vous dire, le Public, le Public!

LE COMEDIEN.

Monsieur, je vous laisse avec lui; tâchez à le faire convenir qu'il a tort, mais ne lui exposez que de bonnes raisons: il ne se paie pas de mauvais discours, je vous en avertis; & il a souvent imposé silence à des gens qui avoient autant d'esprit que vous.

Il s'en va.

LE CHEVALIER.

SCENE III.

LE CHEVALIER *seul.*

Je lui parlerois fort bien, si je me trouvois tête à tête avec lui, mais la partie n'est pas égale; il faut remettre l'affaire à une autre fois, & voir si ces Messieurs voudront me rendre ma place.

SCENE IV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, M. BONIFACE.

LA COMTESSE.

HOLA, quelqu'un de mes gens, n'ai-je-là personne? Mon carrosse, mon carrosse, Monsieur le Marquis, sortons d'ici; remuez-vous donc, Monsieur Boniface, vous voilà comme une idole, faites donc avancer mon équipage.

LE MARQUIS.

Si-tôt que votre carrosse sera devant la porte, on viendra vous avertir, mais vous en avez encore pour un quart-d'heure tout au moins.

LA COMTESSE.

Pour un quart-d'heure! Quoi, il faudra que je demeure ici encore un quart-d'heure? Je ne pourrai jamais suffire à tout ce que j'ai à faire aujourd'hui. On m'attend au Marais pour faire une reprise de lansquenet; je vais souper proche les Incurables; nous devons courir le bal toute la nuit; & sur les huit heures du matin, il faut que je me trouve à un réveillon à la porte saint Bernard.

LE MARQUIS.

Voilà, Madame, bien de l'ouvrage à faire en fort peu de tems.

LA COMTESSE.

Ma vivacité fournira à tout; & si vous ne voulez pas me suivre, voilà Monsieur Boniface qui ne m'abandonnera point dans l'occasion: c'est un jeune Poète que je produis dans le monde, un bel esprit, qui fait des vers

pour moi quand j'en ai besoin; je l'ai mené à la Comédie pour m'en dire son sentiment.

LE MARQUIS.

Comment, tête à tête?

LA COMTESSE.

Pourquoi non? Il me sert de chaperon, il a une mine sans conséquence; que voulez-vous qu'une femme fasse d'un visage comme le sien, je prétends bien qu'il vienne au bal avec moi. Mais, avant tout, tirez-moi de la foule, Monsieur le Marquis, tirez-moi de la foule: mon carrosse, en arrivant, a été une heure dans la rue Dauphine, sans pouvoir avancer ni reculer; le voilà présentement dans le même embarras. Cela est étrange, que dans une ville policée comme Paris, les rues ne soient pas libres, & que Messieurs les Comédiens empêchent la circulation des voitures.

LE MARQUIS.

Cela crie vengeance. Parbleu, Monsieur Boniface, je suis bien-aise de vous rencontrer dans les Foyers; vous venez de voir cette Comédie, qui a fait courir tant de monde, je serai charmé que vous m'en disiez votre sentiment; j'ai autrefois entendu de petits vers de votre façon, qui n'étoient pas impertinens.

M. BONIFACE.

Oh! Monsieur.

LA COMTESSE.

Monsieur Boniface a cent fois plus d'esprit qu'il ne paroît; j'aime les gens dont la mine promet peu & tient beaucoup: il a l'air d'un cuistre, mais je puis vous assurer qu'il n'est pas un sot.

M. BONIFACE.

On voit bien, Madame la Comtesse, que vous vous connoissez en physionomie.

LA COMTESSE.

C'est une source d'imagination vive, hardie, échauffée; rien ne l'arrête, rien ne l'embarrasse; je lui trouve un fond de science qui m'étonne, une fécondité qui m'épouvante. Croiriez-vous, Monsieur le Marquis, qu'il

a fait vingt-cinq Comédies, & pour le moins autant de Tragédies; les Comédiens n'en veulent jouer aucune. Mais ce qu'il a de beau, c'eſt que ſes Comédies font pleurer, & que ſes Tragédies font rire à gorge déployée.

LE MARQUIS.

C'eſt attraper le fin de l'art.

M. BONIFACE.

Madame la Comteſſe eſt, à ſon ordinaire, vive & pétulante; il faut qu'elle ſe divertiſſe toujours aux dépens de quelqu'un.

LE MARQUIS.

Allons, Monſieur Boniface, faites-nous part de vos lumieres, & dites-nous, je vous prie, votre avis ſur la Piece que nous venons de voir.

M. BONIFACE.

Monſieur....

LA COMTESSE.

Parlez, parlez, Monſieur Boniface, mais ſoyez court; votre récit commence déja à m'ennuyer, je n'aime point les grands parleurs, c'eſt le défaut des gens de votre métier. Je rencontrai dernierement un Auteur dans la rue, qui fit à toute force arrêter mon carroſſe; il me fatigua de ſes vers pendant une heure entiere; il en récita au laquais, au cocher, aux chevaux; & ſi un autre carroſſe ne fût ſurvenu, qui lui ſerra les côtes de fort près, & lui fit quitter priſe, je crois qu'il parleroit encore, ou qu'il ſeroit devenu lui-même la cataſtrophe de ſa Tragédie.

M. BONIFACE.

Je ne ſuis encore qu'un jeune candidat dans la république des Lettres, un nourriſſon des Muſes; mais je ſoutiens que la Piece eſt vicieuſe *à capite ad calcem*, c'eſt-à-dire, de la tête aux piés.

LA COMTESSE.

Un jeune candidat, un jeune candidat! un nourriſſon des Muſes! Que dis-tu à cela, Marquis? Les Muſes n'ont-elles pas fait-là une belle nourriture? Quand ſerez-vous ſevré, Monſieur Boniface?

M. BONIFACE.

Nous avons un peu lû notre Poëtique d'Ariſtote, & nous ſavons la différence de l'Epopée avec le Poëme dramatique, qui vient du Grec, *para to dran*, *id eſt*, *agere.*

LA COMTESSE.

Agere..*agere*...Il faut avouer que cette langue Gréque eſt admirable; il faut que vous me l'appreniez, Monſieur Boniface....Que je ſerois ravie de ſavoir du Grec! Quoi, je parlerois Grec, je parlerois Grec, Monſieur le Marquis? Mais cela ſeroit tout-à-fait plaiſant.

LE MARQUIS.

Oui, Madame, cela ſeroit tout-à-fait plaiſant & nouveau.

M. BONIFACE.

Je ne m'arrête point à la diction, je laiſſe cette critique aux eſprits ſubalternes; c'eſt à l'analyſe, à la conduite, à la texture d'une Piece que je m'attache; & par-là je vous prouverai que celle-ci eſt impertinente.

LE MARQUIS.

Voilà qui eſt fort.

M. BONIFACE.

N'eſt-il pas vrai qu'il s'agit, dans cette Piece, d'un teſtament, qui fait le nœud & le dénoument de toute l'intrigue?

LE MARQUIS.

Vous avez raiſon.

M. BONIFACE.

Qu'eſt-ce qui fait ce teſtament? Ne tombez-vous pas d'accord que c'eſt un valet?

LA COMTESSE.

Oui, c'eſt Criſpin, il me réjouit par fois, j'aime à le voir.

M. BONIFACE.

Or, eſt-il que le code Juſtinien, titre douze, *paragrapho primo de teſtamentis*, nous apprend que ceux qui ſont ſous la puiſſance d'autrui ne peuvent pas teſter. Le

valet eſt ſous la puiſſance de ſon maître : *Ergò*, je ſoutiens que le valet n'a pû faire de teſtament, & de-là je conclus que la Piece eſt déteſtable.

LE MARQUIS.

Belle concluſion !

LA COMTESSE.

Voilà ce qui s'appelle ſapper un ouvrage par les fondemens, raiſonner juſte, & décider comme j'aurois fait. Que Monſieur Boniface a d'eſprit ! C'eſt un goufre de ſcience. Mon Dieu, que j'aurois envie de l'embraſſer ! Mais la pudeur m'en empêche. Pour vous conſoler, Monſieur Boniface, baiſez ma main. Te voilà, Marquis, confondu, écraſé, anéanti. Tu ne ris point, tu ne ris point.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas, ma foi, que vous ne m'en donniez tous deux une ample matiere. Qu'avons-nous affaire ici d'Epopée, & de tous les grands mots Grecs & Latins, dont Monſieur Boniface fait une parade faſtueuſe ?

LA COMTESSE.

Ce ſont tous termes de l'art, qui ſont cités fort à-propos ; l'Epopée, le Code, le Juſtinien, le *Paragrapho.* Je voudrois avoir trouvé une douzaine de ces mots, & les avoir payés une piſtole piece.

LE MARQUIS.

Apprenez, Monſieur le Juriſprudent hors de ſaiſon, qu'il n'eſt point queſtion, dans une Comédie, du droit Romain, ni de Juſtinien. Il s'agit de divertir les gens d'eſprit avec art ; & je vous ſoutiens, moi, que la conduite de cette Piece eſt très ſenſée.

M. BONIFACE.

C'eſt dont nous ne convenons pas parmi nous autres Savans.

LE MARQUIS.

Le premier acte expoſe le ſujet ; le ſecond fait le nœud ; dans le troiſieme commence l'action ; elle continue dans les ſuivans : tout concourt à l'évenement ; l'embarras croît juſqu'à la derniere ſcene ; le dénoûment eſt

tiré des entrailles du ſujet. Tous les Acteurs ſont contens, & les Spectateurs ſeroient bien difficiles s'ils ne l'étoient pas, puiſqu'il me paroît qu'ils ont été divertis dans les regles.

LA COMTESSE.

Pour moi, je n'entends point vos regles de Comédie : mais mon frere le Chevalier, qui a bon goût, & qui eſt preſque auſſi ſage que moi, m'a dit qu'elle ne valoit rien; il ne l'a pourtant point encore vue.

LE MARQUIS.

C'eſt le moyen d'en juger bien ſainement.

LA COMTESSE.

Il n'a cependant manqué aucune repréſentation ; la premiere, il ne vit rien ; la ſeconde, il n'entendit pas un mot ; la troiſieme, il ne vit ni n'entendit ; & toutes les autres fois il étoit dans les Foyers, occupé devant le miroir à rajuſter ſa perſonne, ranimer ſa perruque, ſe renouveller de bonne mine, pour être en état de donner la main à quelque femme de qualité, & la conduire, avec ſuccès, dans ſon carroſſe.

LE MARQUIS.

Je ne m'étonne pas s'il en parle ſi bien.

LA COMTESSE.

Pour moi, ne trouvant plus de place dans les premieres loges, je l'ai vue la premiere fois dans l'amphithéatre, où je me trouvai entourée de cinq ou ſix jeunes Seigneurs, qui ne ceſſerent de folâtrer autour de moi : jamais jolie femme ne fut plus lutinée, & ſi la Piece n'avoit promptement finie, je ne ſais, en vérité, ce qu'il en ſeroit arrivé.

LE MARQUIS.

Vous avez bien raiſon, Madame la Comteſſe, de peſter, vous n'avez jamais tant couru de riſque en vos jours qu'à cette Comédie.

M. BONIFACE.

Pour moi, j'étois dans le parterre à la premiere repréſentation ; il ne m'en a jamais tant coûté pour voir une mauvaiſe Comédie ; une moitié de mon juſte-au-corps

fut emportée par la foule, & j'eus bien de la peine à sauver l'autre au milieu des flots de laquais, qui m'inonderent de cire en sortant, & me brûlerent tout un côté de ma perruque.

LA COMTESSE.

Les Auteurs, qui ont des habits aussi mûrs que le vôtre, Monsieur Boniface, ne doivent point se trouver dans le parterre à une premiere représentation.

LE MARQUIS.

Madame la Comtesse a raison; vous êtes-là un tas de mauvais Poètes cantonnés par peloton, (je ne parle pas de ceux qui sont avoués d'Apollon, dont on doit respecter les avis) vous êtes-là, dis-je, comme des ames en peine, tout prêts à donner l'allarme dans votre quartier, & à sonner le tocsin sur un mot qui ne vous plaira pas. Sont-ce deux ou trois termes hasardés, négligés, ou mal interprêtés, qui doivent décider d'un ouvrage de deux mille vers?

LA COMTESSE.

Tu te rends, Marquis, tu fléchis, tu demandes quartier. Courage, Monsieur Boniface, remettez-vous, l'ennemi plie, tenez bon, quand il devroit aujourd'hui vous en coûter votre manteau. Te moques-tu, Marquis, de te mesurer avec Monsieur Boniface? C'est le plus bel esprit du siecle; il a voix délibérative aux Caffés; & c'est lui qui fait un livre, qui aura pour titre, *le Diable partisan, ou l'abregé des soupirs auprès des cruelles.*

LE MARQUIS.

Mais enfin, vous conviendrez que la Piece est....

LA COMTESSE.

Horrible, détestable, archidétestable, & qu'il n'y a que les entr'actes qui la soutiennent.

M. BONIFACE.

Que voulez-vous dire avec vos entr'actes? Il me semble qu'il n'y en a point.

LA COMTESSE.

Il n'y en a point! Comment appellez-vous donc ces pirouettes, ces caracoles, ces chaudes embrassades qui se

font fur le théatre pendant qu'on mouche les chandelles? Voilà ce qui s'appelle des fcenes d'action & de mouvement des plus comiques; place au théatre, haut les bras; demandez plutôt au parterre, je fuis fûr qu'il fera de mon avis. Mais je perds ici bien du tems, mon cher Monfieur Boniface; voyez, je vous prie, fi mon carroffe n'eft point à la porte; de moment en moment je fens que je m'exténue, je fonds, je péris, je deviens nulle.

M. BONIFACE.

Dans un moment, Madame, je viens vous rendre réponfe.

SCENE V.

M. BREDOUILLE, LA COMTESSE; LE MARQUIS.

M. BREDOUILLE *fortant de la couliffe.*

Allez toujours devant, j'y ferai auffi-tôt que vous; ayez foin feulement que nous buvions bien frais, & que le rôt foit cuit à-propos.

LE MARQUIS.

Hé! Bon jour, mon cher Monfieur Bredouille, que j'ai de joie de vous rencontrer ici! Madame, vous voyez devant vous l'homme de France qui fait la meilleure chere, & qui a cinquante bonnes mille livres de rente.

LA COMTESSE.

Je ne connois autre que Monfieur Bredouille, j'ai été vingt fois à fa maifon de campagne: c'eft lui qui a inventé les poulardes aux huîtres, les poulets aux œufs,

&

& les fercelles aux olives ; si je n'étois pas retenue, je lui proposerois de nous donner ce soir à souper, pour nous dédommager de sa mauvaise Comédie que nous venons de voir.

M. BREDOUILLE.

Qu'appellez-vous mauvaise Comédie, mauvaise Comédie ?... Je la trouve excellente, je ne me suis jamais tant diverti, & Monsieur Clistorel m'a guéri de toute la mauvaise humeur que j'y avois apportée.

LA COMTESSE.

D'où venoit ton chagrin, mon gros bredouilleux ? Quelque carteau de ta cave a-t-il échapé à ses cerceaux ? Et pleures-tu, par avance, le malheur qui nous menace de ne point avoir de glace pendant l'été ?

M. BREDOUILLE.

Mon cuisinier avoit, à dîner, manqué sa soupe ; ses entrées ne valoient pas le diable, & le coquin avoit laissé brûler un faisan qu'on m'avoit envoyé de mes terres ; je n'ai pas laissé d'y rire tout mon saoul, tout mon saoul.

LA COMTESSE.

Comment, tu as pû rire de pareilles sottises ? Si je te faisois l'anatomie de cette Piece-là, tu tomberois dans un dégoût, qui t'ôteroit l'appétit pendant tout le Carnaval.

M. BREDOUILLE.

Ne me la faites donc pas ; il n'est point ici question d'anatomie. Est-ce que le testament ne vous a pas réjouie ? Il y a là deux *item* qui valent chacun une Comédie ; & cette veuve, morbleu, cette veuve n'est-elle pas à manger ? Ce Poisson est plaisant, il me divertit, j'aime à rire, moi, cela me fait faire digestion.

LA COMTESSE.

Et c'est justement la scene de la veuve, qui m'a donné un dégoût pour la Piece ; j'ai une antipathie extrême pour cet habit ; & si mon mari mouroit aujourd'hui, je me remarirois demain, pour n'être pas obligée de me présenter sous un si lugubre équipage : je crois que je ne

ferois pas mal dès-à-présent de choisir quelqu'un pour lui succéder. Qu'en dis-tu, Marquis?

LE MARQUIS.

Ce seroit très bien fait.

LA COMTESSE.

Et que dites-vous, s'il vous plaît, de ce gentilhomme Normand, Monsieur Alexandre Choupille, de l'enfant posthume, de Cliftorel, & de la servante, qui ne veut pas être interloquée?

M. BREDOUILLE.

Hé bien, interloquée, interloquée, où est donc le grand mal? N'ai-je pas été interloqué, moi, qui vous parle, dans un procès que j'ai avec un de mes fermiers?

LA COMTESSE.

Eh! Fi donc, Monsieur, fi donc.

M. BREDOUILLE.

Pour moi, je n'y entends pas tant de façons; quand une chose me plaît, je ne vais point m'alambiquer l'esprit pour savoir pourquoi elle me plaît.

LE MARQUIS.

Monsieur parle de fort bon sens.

M. BREDOUILLE.

Madame la Comtesse, par exemple, je ne la détaille point par le menu, il suffit qu'elle me plaise en gros; je n'examine point si elle a les yeux petits, le nez rentrant, la taille renfoncée; elle me plaît, je n'en veux point davantage.

LA COMTESSE *le contrefaisant.*

Monsieur Bredouille a raison; car voyez-vous, une femme est comme une Comédie, il y a de l'intrigue, du dénoûment. Monsieur Bredouille, par exemple, je n'examine point s'il est gros ou menu, gras ou maigre; il a de bon vin, on le va voir, en faut-il davantage? N'est-il pas vrai, Marquis?

LE MARQUIS.

Oui, rien n'est plus clair que ce raisonnement-là.

M. BREDOUILLE.

Madame, je suis votre serviteur, je vais souper à la

Place Royale, où nous devons attaquer un aloyau dans les formes, & je serois au desespoir que la scene commençât sans moi.

LA COMTESSE *bredouillant.*

C'est très bien fait, Monsieur Bredouille, ne manquez pas d'en couper une douzaine de tranches à mon intention, & de boire autant de rasades à ma santé. Voilà un plaisant original. Mais que vois-je ? Il me semble que j'apperçois Monsieur Clistorel, il n'est pas encore deshabillé, il faut l'appeller pour nous en divertir. Holà, ho, Monsieur Clistorel, un petit mot.

SCENE VI.

CLISTOREL, *Apoticaire*, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

CLISTOREL, *Apoticaire.*

Les Comédiens sont bien plaisans de jouer, sur leur Théatre, un Corps aussi illustre que celui des Apoticaires, & ce petit mirmidon de Clistorel, bien impertinent de s'attaquer à un homme comme moi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire ? N'êtes-vous pas Monsieur Clistorel ? Comment donc ? Je crois qu'en voilà encore un autre, je m'imaginois qu'il fût unique en son espece. Holà, ho, Monsieur Clistorel, un petit mot.

SCENE VII.

CLISTOREL, *Comédien*, CLISTOREL, *Apoticaire*, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

CLISTOREL, *Apoticaire.*

C'EST donc vous, mon petit ami, qui empruntez mon nom & ma perſonne pour les mettre dans vos Comédies ? Savez-vous que je ſuis le Doyen des Apoticaires ?

CLISTOREL, *Comédien.*

Vous ! Doyen des Apoticaires !

CLISTOREL, *Apoticaire.*

Oui ! Moi.

CLISTOREL, *Comédien.*

Que m'importe. Ah, ah, ah ! La plaiſante figure pour un Doyen.

CLISTOREL, *Apoticaire.*

Figure ! Parbleu, figure vous-même ; je ſerois bien fâché que la mienne fût auſſi ridicule que la vôtre.

CLISTOREL, *Comédien.*

Et moi, je ſerois au déſeſpoir de vous reſſembler : ne voilà-t-il pas un petit gentilhomme bien tourné ?

CLISTOREL, *Apoticaire.*

Depuis deux cens ans nous tenons boutique d'Apoticaire, de pere en fils, dans le fauxbourg Saint Germain.

CLISTOREL, *Comédien.*

Oui, l'on dit que c'eſt vous qui récrépiſſez toutes les vieilles du quartier.

CLISTOREL, *Apoticaire.*

Je puis me vanter qu'il n'y a pas d'homme, en France, qui ait plus raccomodé de viſages que moi.

LA COMTESSE.

Vous avez raccommodé des visages ! Je croyois qu'un visage n'étoit pas de la compétence d'un Apotiquaire. Il faudra donc, Monsieur Clistorel, que vous préludiez quelque jour sur le mien. Je suis jeune encore, comme vous voyez ; mais quand j'ai bû du vin de Champagne, j'ai le lendemain le coloris obscur, les nuances brouillées, & des erreurs au tein, qui me vieillissent de dix années.

CLISTOREL, *Comédien.*

Il a remis, sur le pié, des teins aussi désesperés que le vôtre.

LA COMTESSE.

Je puis l'assurer que mon visage ne lui fera point d'affront, & qu'il en aura de l'honneur.

CLISTOREL, *Apoticaire.*

Pourquoi donc, mon petit Comédien, connoissant mon mérite, êtes-vous assez impudent pour me jouer en plein théatre ?

CLISTOREL, *Comédien.*

Nous-y jouons bien tous les jours les Médecins, qui valent bien les Apoticaires.

CLISTOREL, *Apoticaire.*

Savez-vous que personne n'approche de plus près que nous les Princes & les grands Seigneurs.

CLISTOREL, *Comédien.*

Vous ne les voyez que par derriere, mais nous leur parlons face à face.

CLISTOREL, *Apoticaire.*

Je suis Apoticaire, & Médecin quand il le faut.

CLISTOREL, *Comédien.*

Je joue, moi, dans le comique & dans le sérieux.

CLISTOREL, *Apoticaire.*

J'ai fait, à Paris, quatre cours de Chimie.

CLISTOREL, *Comédien.*

J'ai joué en campagne les Rois & les Empereurs.

LA COMTESSE.

Quoi, vous jouez dans le sérieux ! Un pigmée, un extrait d'homme comme vous représenteroit Achille, Agamemnon, Mithridate ! Marquis, que dis-tu de ce Héros-là ? Ne voilà-t-il pas un Mithridate bien fourni pour faire fuir des légions Romaines ?

LE MARQUIS.

Je vous prie, Monsieur Clistorel le sérieux, de nous dire seulement deux vers, pour voir comment vous vous y prenez.

CLISTOREL, *Comédien.*

Oui-dà.

Et vous aurez, pour vous, malgré les envieux,
Et Lisette, & Crispin, & l'Enfer, & les Dieux.

CLISTOREL, *Apoticaire.*

Il faut dire la vérité, voilà une belle taille pour faire un Empereur.

CLISTOREL, *Comédien.*

Voilà un plaisant visage pour avoir fait quatorze enfans à sa femme.

CLISTOREL, *Apoticaire.*

Cela est faux, je lui en ai fait dix-neuf.

CLISTOREL, *Comédien.*

Tant mieux, pourvu qu'ils soient tous de votre façon.

CLISTOREL, *Apoticaire.*

Qu'est-ce à dire de ma façon ? Apprenez que, sur l'honneur, Madame Clistorel n'a jamais fait de *qui pro quo.*

CLISTOREL, *Comédien.*

Elle ne vous ressemble donc pas.

CLISTOREL, *Apoticaire.*

Moi, j'ai fait des *qui pro quo !* Vous en avez menti.

CLISTOREL, *Comédien.*

J'en ai menti ?

LA COMTESSE.

Monſieur l'Apoticaire, Monſieur le Comédien, Monſieur Cliſtorel, Monſieur Mithridate.

CLISTOREL, *Apoticaire.*

Avorton de Comédien.

CLISTOREL, *Comédien.*

Embrion d'Apoticaire.

LA COMTESSE.

Doucement, Monſieur, doucement, je ne ſouffrirai point qu'il arrive de malheur, & que *deux* Cliſtorels ſe coupent la gorge en ma préſence. Vous, Monſieur, Cliſtorel l'Apoticaire, retournez dans votre boutique; & vous, Monſieur Cliſtorel le Comédien, je veux que vous me méniez au bal, & que nous danſions enſemble le rigaudon, la chaſſe, les cotillons, la jalouſie, & toutes les autres danſes nouvelles où j'excelle aſſurément, & je puis me vanter qu'il n'y a point de femme qui ſe trémouſſe dans un bal avec plus de nobleſſe, de cadence, de vivacité, de légereté, & de pétulance.

SCENE DERNIERE.

M. BONIFACE, LA COMTESSE, CLISTOREL, *Comédien*, CLISTOREL, *Apoticaire*, LE MARQUIS.

M. BONIFACE.

MADAME, votre carroſſe eſt à la porte, & vous deſcendrez quand il vous plaira.

LA COMTESSE.

Il a bien fait de venir, j'allois me jetter dans le premier venu. Allons, Monſieur Cliſtorel, donnez-moi la main.

LE MARQUIS.

Et bien, morbleu, voilà ce qui s'appelle une Comédie dans les régles; cela vaut mieux que l'autre; & je vous jure qu'on ne la jouera point que je n'y revienne; je conseille à l'assemblée d'en faire autant.

Fin de la Critique du Légataire.

LES

LES SOUHAITS.

COMÉDIE,

En Vers libres, & en un Acte.

NON REPRÉSENTÉE.

ACTEURS.

MERCURE.

UNE NOUVELLE MARIÉE.

UNE SUISSESSE.

UNE FILLE en cavalier gascon.

UN NAIN en vieillard.

L'HOMME de bonne chere.

POISSON, } Comédiens de

LA THORILLIERE, } campagne.

MARS.

VULCAIN.

VENUS,

SUITE DE CYCLOPES.

LES SOUHAITS,

COMÉDIE.

Le Théatre représente une Foire, ou une assemblée de plusieurs personnes de différentes Nations. Mercure entre, suivi de tous ceux qui viennent lui demander l'accomplissement de leurs souhaits.

MARCHE.

MERCURE *chantant.*

Venez, venez, peuples divers,
Accourez à ma voix des bouts de l'Univers;
Le Dieu, qui lance le tonnerre,
Remet aujourd'hui dans mes mains
Le bonheur de la terre,
Et le sort de tous les humains.

Ne vous plaignez donc plus des malheurs de la vie;
Mortels, je veux vous rendre heureux,
Formez, tous, des souhaits au gré de votre envie,
Je comblerai vos vœux,
Si, pour votre repos, ils sont avantageux.

SCENE PREMIERE.

UNE NOUVELLE MARIÉE, MERCURE.

LA NOUVELLE MARIÉE.

Je m'offre la premiere, étant la plus pressée:
En vous disant d'abord que je suis mariée,
Vous devinez assez que je viens vous prier
De vouloir me démarier.
Ne rendez point ma demande frivole,
Et pour le bien commun changez tous les maris;
Je vous porte ici la parole
Pour tout le corps des femmes de Paris.

MERCURE.

Je le crois aisément, mais je me persuade,
Que de leur côté les époux,
Pour obtenir même grace que vous,
Vont m'envoyer même ambassade.

LA MARIÉE.

Ils n'en ont pas tant de raison que nous.

MERCURE.

Comptez-vous bien du temps depuis que l'hymenée
Au sort de votre époux joint votre destinée?

LA MARIÉE.

Quinze jours; mais avant ce choix si malheureux,
J'étois en moins d'un mois déja veuve de deux.
Si-tôt que l'un fut mort, par grace singuliere,
Un autre à succéder aussi-tôt fut admis;
Celui-ci mort, un autre en sa place fut mis,
Croyant mieux trouver, & mieux faire.
Mais, hélas! J'ai toujours été de pis en pis;
Le premier se trouva brutal jusqu'à l'extrême;
Le second plus brutal, & très jaloux; de plus;
L'autre est jaloux, brutal, ivrogne au par-dessus.
Je veux voir si le quatrieme
Pourroit avoir quelques vertus,
Sauf à recourir au cinquieme.

MERCURE.

Mais pour vous fournir de maris,
Seulement pendant une année,
De l'humeur dont vous êtes née,
Vous épuiseriez tout Paris.

LA MARIÉE.

Je veux, pour en trouver un à ma fantaisie,
En changer, si je puis, tous les jours de ma vie.

MERCURE.

Je rebute vos vœux, & j'ai pitié de vous;
Il vous arriveroit dans votre rage extrême,
Si vous preniez un quatrieme,
Qu'il auroit à lui seul tous les défauts de tous,
Et seroit bien, cela ne soit dit qu'entre nous,
Pour vous ôter l'espoir de songer au cinquieme.

LA MARIÉE.

De mon sort, en un mot, vous plaît-il d'ordonner?

MERCURE.

Votre vœu n'est pas impétrable,
Faisant place à quelqu'un qui soit plus raisonnable;
Ecoutez le conseil que je vais vous donner.

AIR.

Le mariage eſt un hommage,
Que chacun à ſon tour
Peut rendre à l'Amour.

Mais quand un doux veuvage
Aſſure un heureux ſort,
Ce n'eſt pas être ſage,
D'affronter de nouveau l'orage,
Quand on eſt au port.

SCENE II.

UNE SUISSESSE, UN NAIN *en Vieillard*, MERCURE.

LA SUISSESSE.

Vous voyez deux amans, dont la taille differe.
La nature dans l'un prodigua ſa matiere,
Et dans l'autre elle fut avare de ſes biens;
Cependant ne pouvant mieux faire,
Nous voulons de l'hymen contracter les liens.
Mais chacun, par avance,
Rit de cette alliance;
Et je viens vous prier par un ſouhait nouveau,
De vouloir bien tous deux nous mettre de niveau.

MERCURE.

Voilà du Dieu d'Amour l'ordinaire injuſtice;
Il ſe plaît ſous un joug d'airain,
D'aſſervir bien ſouvent deux amans de ſa main,

Fort différens d'humeur, de taille & de caprice,
Puis il en rit le lendemain.

LE NAIN.

Je ne sais pas pourquoi dans mon choix on me blâme;
Un grand homme souvent épouse un avorton:
Je puis, par la même raison,
Epouser une grande femme,
Sans crainte du qu'en dira-t-on.
Je sais qu'elle n'est pas sur ma forme taillée;
Mais je ne suis pas le premier,
Qui prend pour femme, & sans s'en méfier,
Une fille dépareillée.

LA SUISSESSE.

Nous craignons fort que nos enfans
N'ayent pas la forme ordinaire,
Si la nature un jour les mesure à leur mere,
Ils pourront être des géans;
Si d'ailleurs ils tiennent du pere,
Les risques n'en sont pas moins grands;
Ce ne seront que des idées,
Ou du moins des Nains étonnans,
Et qui n'auront pas deux coudées.
Mais pour nous égaler dans un tel différend,
Faites-moi plus petite, ou le faites plus grand.

MERCURE.

La raison est choquée aux souhaits que vous faites,
Mariez-vous tels que vous êtes,
A porter des géans ses flancs sont destinés:
Et de-là je conclus, sans être philosophe,
Que sa fécondité doit vous fournir assez
Ce qui, de votre part, pourra manquer d'étoffe,
Et vos enfans seront bien proportionnés.

LE NAIN.

Mais cependant, sans vous déplaire,
Cela gâteroit-il quelque chose à l'affaire,

Si j'avois, ſur ma tête, encore un pié de plus.

MERCURE.

Sur ce point laiſſe agir ta femme,
Si j'en juge aux regards de cette bonne Dame,
Tes vœux ne ſeront point déçus;
Quand tu ſeras époux, tu deviendras peut-être
Plus grand que tu ne voudrois être;
Pour vous, écoutez bien ma chanſon là-deſſus.

AIR.

Un mari toujours embarraſſe :
Heureuſe celle qui s'en paſſe,
On n'en a pas comme on les veut :
Vous en pourrez trouver qui ſeront plus de miſe;
Mais de mauvaiſe marchandiſe,
Il ne s'en faut charger que le moins que l'on peut.

SCENE III.

UN HOMME *de bonne chere, ou un buveur*, MERCURE.

L'HOMME *de bonne chere.*

Vous voyez un garçon qui du bien fait uſage;
Aſſez bien nourri pour ſon âge,
Je n'ai pas encore vingt ans,
Et j'eſpere dans peu profiter davantage.
Cet embonpoint des plus brillans,
Qui, fidelement m'accompagne,
Eſt paîtri de mets ſucculens,
Et broyé de vin de Champagne.

MERCURE.

La teinture en eſt bonne & durera long-tems.

L'HOMME *de bonne chere.*

Cependant croiriez-vous ce que je vais vous dire ?
Avec cet embonpoint des autres ſouhaité,
Souvent je manque de ſanté.

MERCURE.

Bon ? Je crois que vous voulez rire :
Vous n'avez point d'affaire avec la Faculté.

L'HOMME *de bonne chere.*

Mon plaiſir unique eſt la table,
Je m'y plais à paſſer les nuits ;
Mais lorſque trop long-tems j'y ſuis,
Un deſir de dormir m'accable :
En vain pour le chaſſer je fais ce que je puis,
Quand j'ai ſeulement bu mes neuf ou dix bouteilles,
Certain mal de tête me prend.
Sous moi mon pié eſt chancelant,
Et j'ai des vapeurs ſans pareilles.
Il me prend un dégoût pour tout ce qu'on me ſert,
Plus de faim, plus de ſoif, plus d'appétit ouvert.
Dans cette affreuſe maladie,
Je me traîne à mon lit ſans me deshabiller.
Là, je dors ſans donner aucun ſigne de vie ;
Et je demeure en cette léthargie
Juſques au lendemain ſans pouvoir m'éveiller.

MERCURE.

S'il eſt ainſi, vous êtes bien malade.
Et ce mal vous prend-il bien ordinairement ?

L'HOMME *de bonne chere.*

Une fois par jour réglément.

MERCURE.

Oui ! Vous êtes plus mal qu'on ne ſe perſuade.

L'HOMME *de bonne chere.*

Je viens vous demander pour vivre heureuſement,

Un meilleur estomac, un ventre plus capable,
Une faim, qui s'irrite à table,
Et qui puisse porter l'effroi dans tous les plats;
Et sur tout une soif que rien ne puisse éteindre.

MERCURE.

Homme, ou tonneau, je ne t'écoute pas,
Seroit-ce t'obliger qu'avancer ton trépas?
Eh! de moi tu devrois te plaindre.
Ton souhait est impertinent;
Cherche une demande meilleure:
Tu créveras avant qu'il soit un an;
Et si j'étois à tes vœux complaisant,
Tu créverois avant qu'il fût une heure.

L'HOMME *de bonne chere.*

Quoi! je n'aurai donc point de vous d'autre raison?

MERCURE.

A ce propos, écoute ma chanson.

AIR.

Ami, je condamne l'usage
De ceux qui mettent tous leurs soins,
A voir dans un repas qui boira davantage,
Et qui vivra le moins.

Buvez tant que d'Iris vous perdiez la mémoire,
Vous gagnerez beaucoup;
Alors je vous permets de boire,
Pour célébrer votre victoire,
Encore un coup.

SCENE IV.

UNE FILLE *en cavalier gascon*, MERCURE.

LE GASCON.

Cadédis, Monfur dé Mercure,
Jé né viens point faire dé vœux,
Commé font tous ces Malheureux.
J'ai tout réçu dé la nature :
Jé fuis plus noblé qué lé Roi,
Et jé né lé céde à perfonne.
Ma nobleffe eft plus vieille & plus puré, jé croi,
Qué les fources dé la Garone.
J'ai plus d'efprit cent fois qu'il né mé faut;
Ma taille eft des plus à la mode;
Jé né vois en moi nul défaut;
Mais trop dé valur m'incommode.

MERCURE.

Oh, oh! Cet homme a le fang chaud.
En ce tems de défordre où l'on voit fur la terre,
Regner le démon de la guerre,
Vous avez de quoi batailler.

LE GASCON.

D'accord; mais les hivers on né peut chamailler.
Cé répos m'ennuie & mé gêne,
Lé fang mé bout dé veine en veine;
Jé voudrois qu'il mé fût permis,
Pour mé ténir bien en haleine,
Dé mé Battre en duel contre mes ennemis.

MERCURE.

Vous êtes-vous battu par fois?

LE GASCON.

Non; où jé ments,
Mais, certes, jé m'en murs d'envie.

MERCURE.

Ce métier à la longue ennuie,
Lasse, & ne nourrit pas son maître bien long-tems.

LE GASCON.

Lorsqué jé l'aurai fait dix ans,
Jé mé réposérai lé reste dé ma vie.

MERCURE.

Ce souhait est vraiment nouveau,
Et je ne vois rien de si beau,
D'aller à tout venant offrir la carte blanche;
Mais si vous commenciez lundi
Ce jeu digne d'un étourdi,
A peine iriez-vous au dimanche?

LE GASCON.

Bous bous raillez, jé croi: remplissez mon souhait;
Cé m'est un jeu, quand jé m'exerce
A pousser la quarte & la tierce,
Et faire une passe au colet;
Du sort d'un ennemi jé suis toujours lé maître,
Et dans un combat singulier,
Jé force à démander quartier
Quelque brave qué cé puisse être.

MERCURE.

Quelques mortels que soient vos coups,
Je connois à votre visage,
Que bien des gens voudroient posséder l'avantage
D'en venir aux mains avec vous;
Malgré l'habit, qui me cache vos charmes,
Vous ne sauriez m'imposer en ce jour;
Vous vous imaginez être fait pour les armes,
Et vous êtes fait pour l'amour.

LE GASCON.

Il faut donc qué jé mé rétranche
Aux exploits qué cé Dieu m'offrira désormais,
Et qué jé prenné ma révanche
Sur des cœurs qui n'en pourront mais.

SCENE V.

POISSON, LA THORILLIERE; *Comédiens de campagne*, MERCURE.

LA THORILLIERE.

Avec tous les respects que la divinité
Exige de l'humanité,
Nous venons rendre notre hommage;
Et profiter de l'avantage,
Qui, par vous, nous est présenté.

POISSON.

Seigneur Mercure, en vérité,
En voyant ce noble équipage,
Qui vous sert à faire voyage,
On ne vous prendra pas, à moins d'être hébêté,
Pour un Messager de village;
Mais cette noble majesté,
Qui.... je n en dis pas davantage,
De crainte de prolixité.

MERCURE.

Venons au fait, & point tant de langage.

LA THORILLIERE.

Des bords fameux du Pô, jusqu'aux rives du Rhin,
Dans les troupes toujours cherchant un beau destin

De lauriers éclatans nous avons ceint nos têtes,
Et près du sexe même étendu nos conquêtes.
Le sceptre est souvent en nos mains;
Et vous voyez en nous par le fruit de nos peines,
Ce que les Grecs & les Romains
Ont eû de plus grands Capitaines.

MERCURE.

Oui, mais s'il est ainsi, comme on n'en peut douter,
Que vous peut-il encor rester à souhaiter?

LA THORILLIERE.

Rassasiés de gloire & de ses dons frivoles,
Comme sont enfin les Héros,
Ayant, dans l'Univers, joué les premiers rôles,
Nous cherchons un peu de repos.
L'honneur par-tout nous accompagne;
Mais nous sommes d'ailleurs fort dénués de biens,
Car nous sommes Comédiens.

POISSON.

Et Comédiens de campagne.

MERCURE.

J'aime les gens de cet emploi:
Parlez, que voulez-vous de moi?

LA THORILLIERE.

Vous savez que notre espérance,
Le but de nos travaux est d'être un jour admis
Dans cette troupe de Paris,
Où l'on vit avec abondance:
On emploie à cela l'argent & les amis.

POISSON.

C'est pour nous le bâton de Maréchal de France.

LA THORILLIERE.

C'est donc où se bornent nos vœux,
Et ce qui peut nous rendre heureux.

MERCURE.

Pour m'assurer si le vœu que vous faites,
Vous est avantageux, ou non,

Il faudroit de ce que vous êtes,
Me donner quelque échantillon.
Quel rôle faites-vous?

POISSON.

Jadis, dans le Comique
Mon camarade & moi nous avions du crédit;
Mais pour faire en tout genre admirer notre esprit,
Nous chaussons maintenant le cothurne tragique,
Et je fais le Héros des mieux, à ce qu'on dit.

LA THORILLIERE.

Pour peu que vous vouliez en passer votre envie,
Nous jouerons un fragment pris d'une Tragédie,
Dont les vers faits par moi furent très bien reçus:
Elle a nom, *les Amours de Mars & de Venus*,
Et ce n'est proprement qu'un trait de Parodie
D'une scene d'Iphigénie,
Quand Achille, en fureur, insulte Agamemnon.
Pour moi, quand je travaille,
J'aime mieux imiter certains Auteurs de nom,
Qu'en produisant de moi, ne rien faire qui vaille.

MERCURE.

Vous avez fort bonne raison.

POISSON.

Ordonnez donc, seigneur Mercure,
Que les Musiciens, avec leurs violons,
Vous fredonnent une ouverture,
Et dans peu nous commencerons.

SCENE VI.

VENUS, VULCAIN, *suite des Cyclopes.*

PARODIE.

VULCAIN.

Assez & trop long-tems ma lâche complaisance,
De vos déportemens entretient la licence.
Madame, je ne puis les souffrir plus long-tems,
Et Mars fait voir, pour vous, des feux trop éclatans.

VENUS.

Ne cesserez-vous point dans votre humeur farouche,
De m'immoler sans cesse à vos transports jaloux?

VULCAIN.

Vous immolez ma tête aux malheurs d'un époux,
Et le mal d'assez près me touche.

VENUS.

Vous ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.

VULCAIN.

On ne m'abuse point par de fausses caresses;
Je sais ce que je dois croire de vos discours.

VENUS.

Que manque-t-il à vos tendresses?
Vous avez épousé la mere des Amours.

VULCAIN.

Et c'est-là ma douleur amere,
Des Amours vous êtes la mere:

Et

Et moi, Vulcain, qui ſuis par malheur votre époux,
J'en devrois être auſſi le pere, ce me ſemble;
Cependant, au dire de tous,
De tant d'enfans aucun ne me reſſemble;
Et les mortels dans leurs diſcours,
Ne m'appellent jamais le pere des Amours.

VENUS.

Il ſeroit beau vraiment, que de votre viſage
Mes enfans euſſent quelques traits;
Vous n'avez pas aſſez d'attraits,
Pour leur ſouhaiter votre image.
Que diroit tout le genre humain,
Si de notre couche féconde,
Il voyoit voler dans le monde,
Des Amours forgés par Vulcain?

VULCAIN.

C'eſt trop inſulter à ma peine.
A ſon appartement, Gardes, qu'on la remene,
Et qu'on l'empêche d'en ſortir.

Les deux Cyclopes s'emparent de Vénus.

VENUS.

Quoi, voulez-vous, par cette violence,
Forcer mon cœur à vous haïr?

VULCAIN.

Vous avez trop long tems laſſé ma patience:
Je parle, j'ai parlé; c'eſt à vous d'obéir.

Les Cyclopes emmenent Vénus.

SCENE VII.

VULCAIN *ſeul.*

FAUT-IL, cruel hymen, que tous Dieux que nous ſommes,
Nous reſſentions tes coups comme les autres hommes?

SCENE VIII.

MARS, VULCAIN.

MARS.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur, je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, & sans horreur je ne puis le redire,
Qu'exerçant sur Vénus un rigoureux empire,
Et vous-même, étouffant tout sentiment d'époux,
Vous voulez l'immoler à vos transports jaloux.
Contre ses volontés par vos soins retenue,
Vous la faites, dit-on, ici garder à vue.
On dit plus, on prétend que cette dure loi
N'est donnée en ces lieux, n'est faite que pour moi.
Qu'en dites-vous, Seigneur, que faut-il que j'en pense?
Ne ferez vous point taire un bruit qui nous offense?

VULCAIN.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins,
Ma femme ignore encor mes ordres souverains;
Et quand il sera tems qu'elle soit enfermée,
Vous en serez instruit avec la renommée.

MARS.

Et vous pourriez, cruel, la maltraiter ainsi!

VULCAIN.

De vos secrets complots je suis trop éclairci;
Vos discours me font voir ce que j'avois à craindre;
Et vos lâches amours ne sauroient se contraindre.

MARS.

Seigneur, je ne rends point compte de mes amours,
Vénus ignore encor quel en sera le cours;
Et quand il sera tems, par vous ou par un autre,
Elle apprendra son sort, & vous saurez le vôtre.

VULCAIN.

Ah ! Je sais trop le sort que vous me réservez.

MARS.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez ?

VULCAIN.

Pourquoi je le demande ! O Ciel, le puis-je croire !
Qu'on ose des ardeurs avouer la plus noire !
Vous pensez, qu'approuvant vos feux injurieux,
Je vous laisse achever ce complot à mes yeux ;
Que ma foi, mon honneur, mon amour y consente !

MARS.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?

VULCAIN.

Oubliez-vous qui j'aime, & qui vous outragez ?

MARS.

C'est pour le bien commun qu'ici mon zele brille.

VULCAIN.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille ?
Avez-vous, sur ma femme, acquis des droits d'époux ?
Et ne pourrai-je....

MARS.

Non, elle n'est pas à vou[s]
En épousant Vénus, cette belle Déesse,
Vous saviez que son cœur, sensible à la tendresse,
Ne se refusoit pas aux transports les plus doux ;
A ces conditions vous fûtes son époux.
Si depuis des amans la troupe favorite
A pris chez vous des droits dont votre cœur s'irrite ;
Accusez-en le sort & le Ciel tout entier,
Jupiter, Apollon, & vous tout le premier.

VULCAIN.

Moi !

MARS.

Vous, qui dès long-tems, mari doux & docile ;
Pour moi seul aujourd'hui devenez difficile ;
Vous vous avisez tard de devenir jaloux,
Et Mars peut, comme un autre, être reçu chez vous.

VULCAIN.

Juste Ciel ! Puis-je entendre & souffrir ce langage ?
Est-ce ainsi qu'au mépris on ajoute l'outrage ?
Moi, pour le bien commun, j'aurois pris femme exprès,
Et serois seulement époux *ad honores !*
Des plaisirs du public lâche dépositaire,
Je ferois de l'hymen un trafic mercenaire !
Je ne connois ni Dieux, ni mortels favoris ;
Ma femme est à moi seul, & n'en veux qu'à ce prix.

MARS.

Fuyez donc, retournez dans vos grottes ardentes,
Forger à Jupiter des armes foudroyantes ;
Fuyez ; mais si Vénus ne paroît aujourd'hui,
Malheur à qui verra tomber mon bras sur lui.

VULCAIN.

Je tiens à Jupiter par un nœud, qui l'engage
A me mettre à l'abri de votre vaine rage :
Mais lorsque je voudrai la cacher à vos yeux,
Je percerai le sein des antres les plus creux ;
Là, bravant vos efforts, & nageant dans la joie,
Je saurai de vos mains arracher cette proie.

MARS.

Rendez grace au seul nœud qui retient mon courroux,
De votre femme encor je respecte l'époux.
Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre,
J'ai mon amour ensemble & ma gloire à défendre ;
Pour aller jusqu'aux lieux que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin il vous faudra passer.

SCENE IX.

VULCAIN *seul.*

Et voilà ce qui doit avancer ma vengeance,
Ton insolent amour aura sa récompense,
Holà ! Gardes à moi. Mais tout beau, mon courroux;
Ne précipitons rien ; venez, suivez-moi tous.

SCENE DERNIÈRE.

MERCURE, LA THORILLIERE, POISSON.

LA THORILLIERE.

Vous voyez maintenant si c'est nous faire grace,
De nous accorder une place,
Que le mérite seul peut nous faire espérer.

MERCURE.

Messieurs, je ne sais que vous dire,
Vos talens n'ont pas sû sur moi trop opérer.
Le métier d'un Tragique est de faire pleurer,
Et chacun vous voyant s'est éclaté de rire.
Retournez en Province, & suivez mon avis ;
Là, vous serez admirés & chéris;
Vous n'auriez pas peut-être ici cet avantage.
Il vaut mieux être enfin le premier au village;
Qu'etre le dernier à Paris.

POISSON.

Après une telle injustice,
Paris, de mes talens, ne profitera pas,
Et je m'en vais tout de ce pas
Me faire Comédien Suisse.

MERCURE.

Mortels, jusqu'à-présent nul n'a demandé rien,
Que je lui puisse accorder pour son bien.
Je vois bien que chacun s'empresse
De requérir avec grand soin,
Les plaisirs, le bon vin, les honneurs, la richesse,
Mais nul n'a souhaité la vertu, la sagesse,
Et c'est dont vous avez tous le plus de besoin.
Ne formez donc plus tant de souhaits inutiles,
Les Dieux vous trahiroient, s'ils étoient trop faciles;
Sans redouter le sort, mettez tout en sa main;
Riez, chantez, dansez, livrez-vous à la joie;
Profitez chaque jour des biens qu'il vous envoie;
Laissez à Jupiter le soin du lendemain.

Les Suivans de Mercure forment une contredanse qui finit la Comédie.

****
***
**
*

LES
VENDANGES;
OU
LE BALLI D'ANIERES.
COMÉDIE
En Vers, & en un Acte.

NON REPRÉSENTÉE.

ACTEURS.

M. TRIGAUDIN, Avocat.

Mad. TRIGAUDIN.

BABET, fille de M. Trigaudin.

TOINON, ſervante de M. Trigaudin.

LEANDRE, amant de Babet.

CHAMPAGNE, valet de Léandre.

GRIFFONET, clerc de M. Trigaudin.

GUILLOT & MATHIEU, Payſans.

LA PROCUREUSE.

LA GREFFIERE.

LA SERRE, Procureur.

UN GREFFIER.

UN COMMISSAIRE.

La Scene eſt à Anieres.

LES VENDANGES, OU LE BAILLI D'ANIERES, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

M. TRIGAUDIN, Mad. TRIGAUDIN.

TRIGAUDIN.

Oui, vous dis-je, sans faute ils arrivent ce soir,
Ma femme, ordonnez tout pour les bien recevoir;
Etant Bailli du lieu, cette charge m'engage
A faire de mon mieux les honneurs du village:
Çà, pendant la vendange égayons nos esprits;
Pour cela tout exprès ils viennent de Paris,
Monsieur de Bonnemain, Procureur, & son pere,
Honnête Huissier; tous deux, pour moi, gens à tout faire,

Mais surtout le premier, à qui je veux demain,
Que ma fille s'unisse, en lui donnant la main :
Les autres sont Greffier, Commissaire & Notaire,
Savoir, Messieurs Hardi, Tiran, la Griffaudiere.

Mad. TRIGAUDIN.

Çamon, c'est bien le tems de faire des bombances,
Vous deviendrez bien riche avecque ces dépenses !
Voyez-vous, mon mari, je vous le dis tout net,
Il faut qu'un Avocat ménage mieux son fait.

TRIGAUDIN.

J'ai mes raisons, ma femme, & sais ce qu'il faut faire.

Mad. TRIGAUDIN.

Sont-ce-là les leçons de feu votre grand-pere ?
Le pauvre homme ! Il me semble encor que je le voi.
C'étoit un homme sage.

TRIGAUDIN.

Il l'étoit plus que moi,
D'accord.

Mad. TRIGAUDIN.

Tous ses discours portoient toujours sentence.
Manger son blé en vert est grande extravagance,
A-t-il dit mille fois. Quoi qu'on puisse amasser,
Il ne faut point de bourse à qui veut dépenser ;
Grandes maisons se font par petite cuisine.

TRIGAUDIN.

Oui, mon grand-pere étoit fort savant en lésine,
Et pour jetter l'argent je sais trop ce qu'il vaut ;
Gens de robe n'ont pas volontiers ce défaut :
Mais malgré tout cela, je tiens, quoi que l'on die,
Que dépense bien faite est grande œconomie ;
Enfin j'ai de l'esprit, & sais mes intérêts.

Mad. TRIGAUDIN.

Mais pourquoi rassembler la crasse du Palais ?
Des Greffiers !

TRIGAUDIN.

N'en déplaise à votre humeur bourrue,
Ce sont tous bons bourgeois ayant pignon sur rue.

Mad. TRIGAUDIN.

Ah ! Mon fils, vous avez le goût peu délicat :
Des Procureurs !

TRIGAUDIN.

Hé bien ! moi, je suis Avocat ;
Mais ma profession, malgré son excellence,
De ces sortes de gens a quelque dépendance,
Et beaucoup d'Avocats, qui font les grands Seigneurs,
Se trouvent bien d'avoir des gendres Procureurs.

Mad. TRIGAUDIN.

Mais....

TRIGAUDIN.

Mais point de discours, j'ai résolu l'affaire,
Faites-nous seulement bonne mine & grand'chere.
M'entendez-vous ?

Mad. TRIGAUDIN.

Il faut suivre vos volontés ;
Mais je fais, malgré moi, ce que vous souhaitez.

TRIGAUDIN.

Du souper sur vos soins mon esprit se repose.

Mad. TRIGAUDIN.

On y va donner ordre.

TRIGAUDIN.

Au moins sur toute chose,
N'allez pas pratiquer les leçons de tantôt,
Là.... celles du grand-pere.

Mad. TRIGAUDIN.

On fera ce qu'il faut.

SCENE II.

M. TRIGAUDIN *seul.*

Au fond elle a raison ; dans le tems des vacances,
Ne gagnant rien, on doit modérer ses dépenses :
Cependant marier ma fille, que je croi,
Quelque argent qu'il m'en coute, est fort bien fait à
moi :
De l'âge dont elle est, la garde d'une ville,
Dans un pays conquis seroit moins difficile.
Il lui faudra pourtant faire part de mon bien.
Ma charge de Bailli ne vaut presque plus rien.
En vendange autrefois, dans les lieux où nous sommes,
Peu de jours se passoient qu'il n'arrivât mort d'hommes:
Mais tout est bien changé, chacun se tient reclus,
Le tems est malheureux, on ne s'assomme plus.
Griffonet !

SCENE III.

M. TRIGAUDIN, GRIFFONET.

GRIFFONET.

Quoi ! Monsieur !

TRIGAUDIN.

Va dire en diligence ;
Au Procureur fiscal, qu'il tienne en mon absence
Les plaids pour moi.

GRIFFONET.

Fort bien.

TRIGAUDIN.

Moi, dans mon cabinet,
Je vais dresser le plan du contrat de Babet.

SCENE IV.

GRIFFONET *seul.*

Et Madame Babet, de Léandre amoureuse,
Dresse un plan pour ne pas devenir Procureuse.
On a beau la garder & l'observer de près,
Il suffit que Toinon soit dans ses intérêts,
Monsieur le Procureur ne tient rien. Ah! Ma chere,
Te voilà sans Babet.

SCENE V.

TOINON, GRIFFONET.

TOINON.

Qu'as-tu fait de son pere?

GRIFFONET.

Il est monté là-haut.

TOINON.

Çà, Maître Griffonet,
De notre enlévement tu sais tout le projet:

Mon eſtime pour toi ſera-t-elle trompée ?
Ne veux-tu point quitter la robe pour l'épée ?
Aime-tu mieux, dis-moi, toujours être un pié-plat,
Un apprenti Sergent, petit clerc d'Avocat,
Que de te voir Monſieur, par les ſoins de Léandre ?
Le moins en le ſervant que tu puiſſes prétendre,
C'eſt d'être ſubalterne en quelque régiment,
Où tu feras bien tôt fortune aſſurément.

GRIFFONET.

. . . . . N'es-tu pas ſûre de ma réponſe ?
Au métier que je fais de bon cœur je renonce :
N'aurai-je pas bon air à cheval, Toinon, dis,
Avec un grand plumet ? Tiens, je crois que j'y ſuis.
Pour moi, j'aime la guerre & je hais les affaires.
Au Palais à-préſent on n'en amaſſe gueres.
Monſieur, jamais n'y plaide, y fût-il tout le jour,
Il en a fait ſerment, que je penſe, à la Cour.
Je ne l'ai point encore oui que dans une cauſe ;
Auſſi ne parle-t-il à chacun d'autre choſe.
Il eſt de la conter tellement altéré,
Qu'on le fuit en tous lieux comme un peſtiféré,
Dès qu'il ouvre la bouche on déſerte ſur l'heure ;
Mais j'apperçois ſa fille.

SCENE VI.

BABET, TOINON, GRIFFONET.

BABET.

Ah ! Griffonet, demeure,
Je veux t'entretenir.

GRIFFONET.

J'ai tout sû de Toinon,
Madame.

BABET.

Hé bien !

GRIFFONET.

Ma foi, je n'ai pû dire non.
Pour servir vos amours je suis prêt à tout faire ;
Je vais auparavant où Monsieur votre pere
M'envoie, & je reviens ; quoi qu'il puisse arriver,
J'oserai tout pour vous jusqu'à vous enlever.

SCENE VII.

BABET, TOINON.

TOINON.

OH ! Monſieur Griffonet eſt un brave, Madame,
Un garçon haſardeux. Mais, qui trouble votre ame ?
Léandre va venir, quel eſt votre ſouci ?

BABET.

Ce n'eſt qu'avec chagrin que je le vois ici ;
Ma mere peut rentrer, mon pere peut deſcendre,
Et cette ſalle enfin eſt commode à ſurprendre ;
Je ſuis dans des frayeurs qu'on ne peut concevoir.

TOINON.

Eh ! Quoi ! Mort de ma vie, eſt-ce un crime d'avoir
Un tendre engagement avec un honnête homme ?
Si celles qui en ont alloient le dire à Rome,
La France deviendroit un pays bien déſert.

BABET.

Mais ſi ce rendez-vous, Toinon, eſt découvert ?

TOINON.

Il faut bien vous attendre à d'autres aventures.

BABET.

Mais le moindre ſoupçon peut rompre nos meſures.

TOINON.

Mais pour les prendre il faut ſe voir, & convenir
De vos faits, & ſavoir à quoi vous en tenir.

BABET.

Je crains....

TOINON.

Dans le chagrin que cette peur me donne,
Je ne ſais qui me tient que je vous abandonne ?
Comment ! trembler toujours, avoir inceſſamment
Des inégalités.... Mais voici votre amant.

SCENE VIII.

BABET, TOINON, LEANDRE.

BABET.

PRENS donc garde, Toinon, que perſonne....

LEANDRE.

Madame,
Tout ſemble conſpirer au ſuccès de ma flamme,
Et votre tante enfin, de l'aveu d'un époux,
En cette occaſion ſe déclare pour nous.
Nous trouverons chez elle une ſûre retraite;
Mais vous me paroiſſez incertaine, inquiéte.
Après m'avoir donné votre conſentement,
Avez-vous pû ſi-tôt changer de ſentiment?

BABET.

N'imputez point ce trouble à mon peu de tendreſſe,
Léandre, & n'accuſez que ma ſeule foibleſſe.

LEANDRE.

Vous raſſurez par-là mon eſprit allarmé,
Madame, & ce ſoupçon heureuſement calmé,
Fait place aux doux tranſports.

TOINON.

Oh! Finiſſons, de grace,
Dans un long entretien votre eſprit s'embarraſſe,
Il n'eſt point maintenant queſtion de cela.

LEANDRE.

Que mon bonheur eſt doux, ah! Madame!

TOINON.

Alte-là,

Vous dis-je, & bannissons tous les discours frivoles ;
Il faut des actions, & non pas des paroles.
Que tous vos gens....

LEANDRE.

Ils sont à deux cens pas d'ici.

TOINON.

La chaise ?

LEANDRE.

Dans une heure elle doit être aussi
Au coin du petit Bois.

TOINON.

Au moins qu'elle soit prête,
Lorsque nos Paysans commenceront la fête ;
C'est un bal villageois, dont la confusion
Sera très favorable à notre évasion ;
Et chacune de nous, en Nymphe déguisée,
Trouvera vers le Bois la fuite plus aisée,
Pendant que Griffonet.... Mais on vient nous troubler.

BABET.

C'est mon pere, Toinon.

LEANDRE.

Laissez-moi lui parler.

SCENE IX.

M. TRIGAUDIN, BABET, LEANDRE, TOINON.

TRIGAUDIN.

Que vois-je ? Un homme ! Il entre en ceci du myſtere.

BABET *bas à Léandre.*

Je crains.

LEANDRE *bas à Babet.*

Ne craignez rien, je prends ſur moi l'affaire,
J'ai tout prévu....

à Trigaudin.

Le bruit de votre grand ſavoir
Me fait venir, Monſieur, de Paris, pour vous voir,
Et vous communiquer un fait de conſéquence.

TRIGAUDIN.

Je le débrouillerai, mieux que perſonne en France.

LEANDRE.

Ce fait eſt important, mais il n'eſt pas nouveau.

TRIGAUDIN.

Rentrez.

Il touſſe.

LEANDRE.

Vous touſſez fort.

TRIGAUDIN.

C'eſt le fruit du Barreau :
Ayant ces derniers jours, dans toute une audience,
Entretenu la Cour ſur un cas d'importance,
Un brouillard, dont en vain je voulus me garder,
M'a mis pour quatre mois hors d'état de plaider.

Lorſque je veux parler, je ſouffre le martyre.

LEANDRE.

Ecoutez-moi, je n'ai que deux mots à vous dire.

TRIGAUDIN.

A la bonne heure, ſoit, dépêchez ſeulement ;
Quoiqu'en vacations, juſqu'au moindre moment,
Le tems m'eſt précieux ; dites-moi votre affaire.

LEANDRE.

Il s'agit en ceci d'un amoureux myſtere.

TRIGAUDIN.

Or, ſoit.

LEANDRE.

Je crois, Monſieur, que vous êtes humain.

TRIGAUDIN.

Aux gens de bien, Monſieur, je tends toujours la main.

LEANDRE.

Que vous êtes charmé de rendre un bon office !

TRIGAUDIN.

Expliquez-vous, je ſuis tout à votre ſervice.

LEANDRE.

Monſieur, un mien ami, de qui les intérêts
M'ont toujours été chers, & me touchent de près,
Eſt fortement épris d'une fille très belle,
Qui répond à ſes feux d'une ardeur mutuelle.
Un pere rigoureux veut forcer leurs deſirs ;
Ces peres ſont toujours ennemis des plaiſirs.
En cette extrêmité, n'eſt-il point d'artifice,
Pour les mettre à couvert des rigueurs de Juſtice
Contre l'enlevement qu'ils ſont prêts de tenter ?
L'ami pour qui je viens ici vous conſulter,
M'a prié, ne voulant rien faire à la légere,
De prendre, par écrit, votre avis ſur l'affaire.

TRIGAUDIN.

Lorſque la voix publique a ſû vous informer
De ce profond ſavoir, qui me fait eſtimer,
Elle a dû, ce me ſemble, auſſi-tôt vous inſtruire
De cette probité, qu'en moi chacun admire ;

Et je ne sais, Monsieur, qui vous donne sujet
De me communiquer un si hardi projet ;
En cela je vous trouve un peu bien téméraire,
Et n'ai point là-dessus de réponse à vous faire.

LEANDRE.

Je conviens, avec vous, de ma témérité,
Et mon début vous a justement irrité ;
Mais malgré mon audace, & trop grande, & trop haute;
S'il est quelque moyen de réparer ma faute,
J'oserai....

TRIGAUDIN.

Quoi ! Monsieur.

LEANDRE *lui presentant une bourse.*

Vous prier instamment.

TRIGAUDIN.

Ces prieres, Monsieur, sont un commandement.

LEANDRE.

Fort bien.

TRIGAUDIN.

Ne croyez pas que l'intérêt m'engage
A protéger le crime ou le libertinage ;
Et n'étoit, que je vois que c'est à bonne fin,
Que tout cela ne tend qu'au mariage enfin,
Vous me verriez toujours résolu de me taire.
Oui, je pese toujours mûrement une affaire,
Et l'examine bien avant que m'embarquer :
Mais je vois bien qu'ici je n'ai rien à risquer.
Cette affaire, Monsieur, est de soi criminelle,
En matiere de rapt, l'Ordonnance est formelle !
Mais dans l'occasion on peut bien quelquefois,
En faveur d'un ami, faire gauchir les loix,
C'est-là le fin, Monsieur ; ce pere inexorable,
Quel homme est-ce ?

LEANDRE.

Un fâcheux, d'une humeur peu traitable,

Qui n'a point d'autre but que ſon propre intérêt.

TRIGAUDIN.

Quelque bourru ſans doute?

LEANDRE.

Oui, voilà ce que c'eſt.

TRIGAUDIN.

Ce complot ſe fait-il de l'aveu de la Belle?

LEANDRE.

Oui, tout cela ſe fait de concert avec elle;
C'eſt ainſi qu'on m'a dit la choſe.

TRIGAUDIN.

Elle a raiſon;
Elle fera fort bien de forcer ſa priſon;
Et quand un pere uſurpe un pouvoir tyrannique,
On peut, pour s'affranchir, mettre tout en pratique.
Que votre ami, Monſieur, acheve ſon deſſein,
J'entreprends le procès ſi l'on pourſuit.

LEANDRE.

Enfin,
Vous approuvez la choſe.

TRIGAUDIN.

Oui, qu'ils partent: le pere
Se trouvera, ma foi, bien camus.

LEANDRE.

On l'eſpere;
Ayez donc la bonté de ſigner votre avis.

TRIGAUDIN.

Volontiers..

LEANDRE.

Vos conſeils ſeront en tout ſuivis.

TRIGAUDIN.

Je réponds du ſuccès. Savez-vous quelle cauſe
Je plaidai l'autre jour? Morbleu, la belle choſe!
Je vais en répeter quelques traits ſeulement.

SCENE X.

M. TRIGAUDIN, LEANDRE, TOINON.

TOINON.

On vous demande-là.

TRIGAUDIN.

Qu'on m'attende un moment.

TOINON.

Ce sont gens bien pressés, & voudroient vous instruire....

TRIGAUDIN *à Léandre, qui veut sortir.*

Non, non, vous entendrez ce que je veux vous dire,
La chose vous plaira, j'en suis très assuré :
Le sujet du procès est un âne égaré.

TOINON *à part.*

Le voilà tout trouvé, sans procès ni chicane.

TRIGAUDIN.

En la cause, je suis pour le maître de l'âne,
Qui, sur le détempteur, veut le revendiquer.

LEANDRE.

Certes, la cause est rare.

TRIGAUDIN.

Et fort à remarquer.
Voyez avec quel art ce plaidoyer commence.

LEANDRE *à part.*

Voilà pour mettre à bout toute ma patience.

TRIGAUDIN.

Quand le grand Annibal & les Carthaginois,
De deux Consuls Romains triomphans à la fois,

Porterent la terreur au ſein de l'Italie,
Et couvrirent de morts les plaines d'Apulie :
Quand ce fils d'Amilcar, du ſang des légions
Fit rougir la campagne, inonda les ſillons ;
L'Aigle prenant la fuite au fameux jour de Canne.

TOINON.

Qu'a cela de commun, Monſieur, avec votre âne,
Et qu'eſt-il beſoin-là de canne, ni d'oiſon ?

TRIGAUDIN.

Sortez, on le verra dans ma peroraiſon :
Sur ce fameux combat juſques-là je me joue ;
Mais naturellement tout cela ſe dénoue,
Et je viens à mon fait.

LEANDRE.

J'abuſe trop long-tems
Des momens deſtinés à vos ſoins importans.

TRIGAUDIN.

Par ce commencement vous jugez bien du reſte.
L'exorde m'a coûté beaucoup, je vous proteſte ;
Mais de ma peine auſſi j'ai recueilli le fruit,
Et jamais plaidoyer ne fera plus de bruit,
Aux affaires depuis je ne ſaurois ſuffire.

LEANDRE.

Vous me deſobligez de vouloir me conduire.

TRIGAUDIN.

Je prétends m'acquitter de ce que je vous dois.

LEANDRE.

Demeurez.

TRIGAUDIN.

Oh ! Monſieur.

LEANDRE.

De grace, laiſſez-moi.

TRIGAUDIN.

Qu'eſt-ce ?

SCENE XI.

M. TRIGAUDIN, TOINON.

TOINON.

Deux payſans qui vont crever, je penſe,
Voulez-vous bien, Monſieur, leur donner audience,
Ils viennent, que je crois, de faire un mauvais coup,
Ou bien, par la campagne, ils ont vu quelque loup;
Car ils haltent tous deux comme des chiens de chaſſe.

TRIGAUDIN.

Qu'ils entrent.

TOINON.

Les voici, je vais leur faire place.

SCENE XII.

M. TRIGAUDIN, GUILLOT, MATHIEU.

TRIGAUDIN.

Ces gens ſont-ils muets, que veut dire ceci?
Que voulez-vous?

GUILLOT.

Monſieu.... j'on couru.... juſqu'ici
Pour... je ſis eſſoufflé... Maquieu... conte la chore;
Et défrinche... tout ç'en que j'on vu.

TRIGAUDIN.

La pécore.

MATHIEU.

Dis tai même ſtu veux.... je ſis tout hors de moi.

TRIGAUDIN.

Ces lourdauts me feront enrager, que je croi :
Que diantre voulez-vous? Parleras-tu, maroufle?

GUILLOT.

Monſieu.... je n'en pis plus.

TRIGAUDIN.

Le coquin, comme il ſouffle!

MATHIEU.

C'eſt que tout maintenant,
Comme j'allions nous deux..aux champs en dandenant.

TRIGAUDIN.

Tu diras ce que c'eſt, ou morbleu je t'aſſomme.

GUILLOT.

Pour vous le faire court, j'on vu tuer un homme.

TRIGAUDIN.

Voici de quoi payer mon ſouper.

MATHIEU.

Ah! Monſieu.

GUILLOT.

Celi qu'en a tué, c'eſt le genre à Maquieu.

MATHIEU *eſſuyant ſes yeux.*

Oui, Monſieu.

TRIGAUDIN.

Eh! Tant mieux, bonne affaire, ou je meure.

GUILLOT.

J'on morguenne arrêté l'aſſaſſin tout ſur l'heure,
Pis l'ayant enfarmé dans la grange à Gariau,
J'on couru... vous voyez, j'on le corps tout en yau.

TRIGAUDIN.

Avez-vous des témoins?

GUILLOT.

J'en avons à revanre.

MATHIEU.

Monſieu, tout chaudement ſi vous vouliez le penre.

TRIGAUDIN.

Il faut y procéder, & j'y vais à l'instant;
Mais dites-moi d'abord quel est le délinquant?

GUILLOT.

C'est....

TRIGAUDIN.

Hé bien, parle donc?

GUILLOT.

Un garçon de village.

TRIGAUDIN.

C'est bien à des marauts de tuer. Ah! J'enrage;
Ce n'est pas-là morbleu ce que j'ai cru d'abord.
J'en rabats plus de quinze, & je me trompe fort,
Si je ne demeurois pour les frais de l'enquête.

MATHIEU.

Morgué, Monsieu, partons.

TRIGAUDIN.

Va, tu me romps la tête.

MATHIEU.

Peut-être qu'on lairra sauver le criminel.

TRIGAUDIN.

Hé bien, sauve qui peut, rien n'est si naturel;
Le jeu ne vaudroit pas aussi bien la chandelle.

GUILLOT.

Ma si....

TRIGAUDIN.

Les importuns.

SCENE XIII.

GRIFFONET, M. TRIGAUDIN, GUILLOT, MATHIEU.

GRIFFONET *venant avec précipitation.*

Monsieur, bonne nouvelle;
Un homme assassiné!

TRIGAUDIN.

J'ai tout sû de ces gens.

GRIFFONET.

Quoi ! Vous n'y courez pas ?

TRIGAUDIN.

Eh ! Nous avons du tems,
Demain il fera jour, rien encor ne se gâte.

GUILLOT.

Oui, mais....

TRIGAUDIN.

Courez devant, si vous avez si hâte.

MATHIEU.

La chore presse.

TRIGAUDIN.

A l'autre, au diantre le plat pié.

GRIFFONET.

Vous ne savez donc pas que la bête a bon pie?

TRIGAUDIN.

Comment ?

GRIFFONET.

Que l'assassin que ces gens ont fait prendre,
Conduisoit au marché des cochons pour les vendre.

TRIGAUDIN.

Des cochons ?

GRIFFONET.

Oui, vraiment.

TRIGAUDIN.

Hé bien ! Qu'en as-tu fait ?

GRIFFONET.

Belle demande.

TRIGAUDIN.

Encor.

GRIFFONET.

Serez-vous satisfait ?
J'ai tout mis en prison.

TRIGAUDIN.

Où donc ?

GRIFFONET.

Dans une étable.
Un novice auroit fait arrêter le coupable ;
Mais instruit au métier par vos douces leçons,
Laissant le délinquant, j'ai saisi les cochons.

TRIGAUDIN.

Tu feras quelque jour un Juge d'importance ;
Mais sans perdre de tems partons en diligence ;
Allons, que l'on me bride un cheval, dépêchons.

SCENE XIV.

M. TRIGAUDIN, GUILLOT, MATHIEU.

TRIGAUDIN.

Que ne me disiez-vous qu'il avoit des cochons ?

MATHIEU.

Eh ! Je ne pensions pas qu'il en fût plus coupable.

TRIGAUDIN.

Si-fait, si-fait, un homme assommé ? Comment diable,
Et des cochons ! Suffit, rien ne peut m'émouvoir,
Je prétends en bon Juge en faire mon devoir ;
Ceci mérite exemple.

GUILLOT.

Eh ! Pour le maître, passe,
Mais les cochons, Monsieu, morgué faites-leu grace.

MATHIEU *d'un ton pleurant.*

Je vous la demandons.

TRIGAUDIN.

Nous verrons tout cela,
Je vais prendre ma robe. Enfans, attendez-là.

SCENE XV.

GUILLOT, MATHIEU.

MATHIEU.

Noutre Bailli, tout franc, entend les récritures?

GUILLOT.

Morgué, son cler itou sait bian la procédure.
Ce sont deux fins matois que ces comperes-là.

MATHIEU.

Voilà, par ma figuette, un bon Juge stilà?
N'est-il pas vrai, Guillot?

GUILLOT.

Y me semble de même.

MATHIEU.

Y n'y cherche point tant de chose ni de fréme.
Aux autres pour avoir un méchant jugement,
Y leu faut palsangué plus de recoulement,
Et plus de con... fron... tra... tanquia plus de grimoire;
An n'en feroit chevir, & c'est la mar à boire;
Ma ly sans barguigner y va d'abour au fait,
Drès qu'on a des cochons, le procès est tout fait
C'est juger comme il faut.

GUILLOT.

Oui, morgué, c'est l'entendre;
Ma si tandis qu'il est dans son himeur de pendre,
A noutre collecteu je faisions.... tu m'entends.

MATHIEU.

C'est très bien avisé, vengeons-nous tout d'un tems.

GUILLOT.

Le compere a morguoi des cochons.

MATHIEU.

La pensée
En est bonne : oui, ma foi, baillons ly la poussée.

SCENE XVI.

M. TRIGAUDIN, GUILLOT, MATHIEU.

TRIGAUDIN *botté.*

UN homme assassiné ? Nous allons voir beau jeu :
Il en mourra plus d'un.

MATHIEU.

C'est bian dit ; mais, Monsieu,
Comme tout vilain cas fut toujours regniable,
S'il soutiant aux témoins.

TRIGAUDIN.

Quoi !

MATHIEU.

Qu'il n'est point coupable,
Qu'on l'a pris pour un autre.

TRIGAUDIN.

Eh ! Non, sait-on pas bien ?

MATHIEU.

S'il les recuse, enfin.

TRIGAUDIN.

Allez, ne craignez rien :
Voyez-vous, ces détours ne peuvent me surprendre,
L'homme, aux cochons, vous dis-je, est celui qu'il faut prendre.

GUILLOT.

Mais, Monsieu, si tourjou je commencions par-là,
Pour ne point parde tems.

TRIGAUDIN.

Le lourdaut que voilà !

GUILLOT.

Je verbaliserons après tout à note aise.

TRIGAUDIN.

Oui : oui, çà dépêchons.

GUILLOT.

Monsieu, ne vous déplaise ;
Je pourrions là-dessus raisonner un moment.

MATHIEU.

J'avons du tems pour tout.

TRIGAUDIN.

Partons incessamment.
La chose me requiert ; sans me rompre la tête,
Qu'on aille voir plutôt si ma monture est prête.

SCENE DERNIERE.

TOINON, *& les Acteurs de la Scene précédente.*

TRIGAUDIN.

Quoi ! Qu'est-ce encor, Toinon, ne partirons-nous pas ?

TOINON.

Votre bidet, Monsieur, est tout bridé là-bas.

AVERTISSEMENT.

On n'a point trouvé parmi les Manuscrits de Monsieur Regnard de copie entiere de cette Piece ; cependant le Libraire croit faire plaisir au Public de lui donner ce Fragment, tel qu'il a été copié sur l'original de l'Auteur.

SAPOR

SAPOR,

TRAGÉDIE

NON REPRÉSENTÉE.

ACTEURS.

AURELIEN, Empereur Romain.

ZENOBIE, Reine d'Orient, } Prisonniers d'Aurélien.

ISMENE, fille de Zénobie, } Prisonniers d'Aurélien.

SAPOR, fils du Roi de Perse, promis à Ismene, } Prisonniers d'Aurélien.

SABINUS, tribun de l'armée d'Aurélien.

FIRMIN, confident de l'Empereur.

THEONE, confidente de Zénobie.

GARDES.

La Scene est à Palmire, ville de Syrie, conquise par Aurélien.

SAPOR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZENOBIE, THEONE.

ZENOBIE.

Enfin nous la voyons cette grande journée,
Qui, de tout l'Orient, regle la destinée;
Nous la voyons, Théone, & nos bras désarmés
Rougissent sous les fers dont ils sont opprimés.
Nos honneurs sont détruits, cette grandeur suprême,
Ces armes, ces soldats, ces rois, ce diadême,
Cet éclat triomphant qui brilloit dans ma cour,
Tout s'est évanoui dans l'espace d'un jour.
Ton ame, en ce moment, d'étonnement saisie,
Reconnoît-elle encor la fiere Zénobie?

Qui vengeant un époux & deux fils, par ses mains;
Fit pâlir le Sénat, & frémir les Romains;
Et faisant de leur camp un champ de funérailles,
Les fit souvent pleurer le gain de leurs batailles.
Hélas! ce tems n'est plus, Théone; & nos malheurs
L'emportent en un jour sur toutes nos grandeurs.
Il ne me reste rien de ma gloire passée,
Que le dur souvenir d'une pompe effacée;
Et cet amer retour, ce revers que je sens,
De mes honneurs passés me fait des maux présens.

THEONE.

En quelque état, Madame, où le sort vous entraîne,
Vous portez en tous lieux l'auguste nom de reine:
On respecte toujours le mérite abbatu;
Le malheur sert en vous de lustre à la vertu.
Fille & veuve de Rois....

ZENOBIE.

Et c'est ce qui m'outrage;
A ces titres pompeux tu vois croître ma rage;
Je sens des mouvemens de haine & de fureur,
Qui me rendent mon rang & le jour en horreur.
Je pourrois, écoutant un transport légitime,
M'arracher aux horreurs dont je suis la victime.
On n'est point malheureux lorsque l'on peut mourir;
Il est mille chemins que je pourrois m'ouvrir;
Ce fer toujours caché *, le seul bien qui me reste,
En tout tems, en tout lieu, m'offre un secours funeste;
Et je puis, insultant le sort & ses revers,
Dérober aux Romains la gloire de mes fers.
Mais hélas! tu le sais, je suis mere; & ma fille,
Débris infortuné d'une triste famille,
M'attache encore au jour par des nœuds, que le sang
Et l'amour paternel ont formés dans mon flanc.
Ismene, quel que soit l'excès de sa misere,
Ismene encore peut-être a besoin de sa mere;

* *Elle montre un poignard caché sous sa robe.*

Et pour ſurvivre aux maux que l'on me voit ſouffrir,
Il faut plus de vertu cent fois que pour mourir.
Que te dirai-je enfin ; l'ardeur de la vengeance
Entretient des lueurs d'une foible eſpérance ;
Le généreux Zabas, aux Romains échappé,
Dans nos communs malheurs Sapor enveloppé,
Tout flatte les tranſports de mon ame inquiete.
La Perſe va bien-tôt, apprenant ma défaite,
Pour arracher ſon Prince à d'odieuſes mains,
De ſoldats aguerris couvrir les champs Romains.
Tu ſais bien que Sapor, digne ſang d'Artaxerſe,
Eſt ſecond fils du Roi qui regne dans la Perſe,
Que ſon pere voulut, pour cimenter la paix,
Avec les nœuds du ſang nous unir à jamais ;
Afin que plus à craindre, en raſſemblant nos haines,
Nous n'euſſions d'ennemis que les Aigles Romaines.
Il propoſa d'unir ma fille avec ſon fils,
Ma gloire le vouloit, l'Etat y conſentit * ;
Et deſtinant dès lors un héritier au trône,
Je promis à Sapor ma fille & ma couronne.
Je l'adoptai pour fils, & le Roi dès ce jour
Envoya, jeune encor, ce Prince dans ma cour.
Nourri depuis ce tems dans le métier des armes,
Il voit à tout moment croître Iſmene & ſes charmes ;
Et ce jeune guerrier, charmé de ſes appas,
A fait naître l'amour au milieu des combats.
Je vis avec plaiſir cette naiſſante flamme,
Qui, confirmant mon choix, s'emparoit de leur ame ;
Et je devois bien-tôt, par un hymen heureux,
Affermir mon empire, & couronner leurs feux :
Mais du Ciel irrité la ſuprême puiſſance,
De ces cœurs amoureux détruit l'intelligence,
Sapor voit ſans eſpoir enchaîner dans ce jour
Son bras par la victoire, & ſon cœur par l'amour.

THEONE.

Madame, eſpérez tout d'un retour favorable ;
Le deſtin, quel qu'il ſoit, ne peut être durable ;

* Conſentit *ne rime point avec* fils.

De cette même main, qui verse les malheurs,
Le Ciel, quand il lui plaît, vient essuyer les pleurs.
A vos plaintes enfin il faudra qu'il se rende,
Attendez tout de lui.

ZENOBIE.

Que veux-tu que j'attende
De ces injustes Dieux de la vertu jaloux,
Qui n'ont pû préserver mes fils ni mon époux,
Et qui, m'abandonnant en prenant leur défense,
N'ont pas justifié l'ardeur de ma vengeance?
Que veux-tu que j'attende? Hélas! Parle, dis-moi,
Ne suis-je pas plus promte à me flatter que toi?
J'irai, voilà le sort où je suis destinée,
J'irai, traînant ma honte, à ce char enchaînée,
Au milieu des faisceaux, parmi les étendarts,
De l'orgueilleux Romain rassembler les regards:
Spectacle d'infamie, esclave confondue,
Des rayons du soleil je soutiendrai la vue!
J'entends déja les cris d'un peuple injurieux,
Qui va m'anéantir de la voix & des yeux.
Est-ce-là, dira-t-il, la fiere Zénobie,
Qui devoit sous ses loix tenir Rome asservie?
Voilà par quel triomphe elle vient se venger,
Et les fers qu'aux Romains elle avoit fait forger.
Et tandis que mon cœur dans les douleurs se noie;
Je me verrai l'objet de la publique joie,
Des vainqueurs insultée, aux vaincus en horreur,
Sur moi tout l'Univers confondra sa fureur!
Ah! J'en frémis déja, ma vertu terrassée
Succombe sous le poids d'une telle pensée.
Non, je ne verrai point ces détestables jours.
Que plutôt.... Mais rompons d'inutiles discours,
Ecoutons des transports dignes de mon courage;
Mettons le fer, le feu, le poison en usage,
D'autres moyens encor. Toi, sans perdre de tems,
Va, cours à Sabinus, dis-lui que je l'attends.

SCENE II.

ZENOBIE *seule.*

Impatiens transports, enfans de ma vengeance,
Qui jettez dans mon cœur un rayon d'espérance,
Que je me plais d'entendre, au gré de ma fureur,
Murmurer votre voix dans le fond de mon cœur !
Mais vous me flattez trop, & mon ame égarée
Ne suit que la fureur dont elle est enivrée.
Malheureuse Princesse ! où vas-tu t'emporter,
De quel espoir trompeur te laisses tu flatter ?
Ce que tu n'as pû faire, & tant de Rois ensemble,
Avec tous les soldats que l'Orient assemble,
Quand ton bras s'étendoit sur cent peuples divers,
Tu veux donc l'entreprendre, & seule, & dans les fers ?
Quel secours attends-tu d'une haine impuissante ?
La couronne long-tems sur ton front fut flottante :
Tu n'as pû l'empêcher de tomber en éclats,
Tu n'as pû conserver un seul de tant d'Etats ;
Et tu veux d'un vainqueur mettre le trône en poudre ?
Ton bras sur ses lauriers veut allumer la foudre ?
Au milieu de son camp, dans le sein de sa cour
Tu veux que Sabinus.... Ah ! Fuyez sans retour,
Impuissans mouvemens de honte & de colere :
Le Ciel dans mes malheurs ne veut pas que j'espere ;
Quand je l'implorerois, ce ne seroit qu'en vain,
A mes vœux, à mes cris, il est toujours d'airain.
Mais pourquoi de ses traits voudrois-je encor me
plaindre ?
Trop contente en effet de ne pouvoir plus craindre,
Je ne t'accuse point, ô Ciel ! de tes rigueurs,
Tu m'as rendue heureuse à force de malheurs.

Quel que soit le courroux, dont tu m'as poursuivie
En me persécutant, ta fureur m'a servie:
Et pour fruit de tes coups, sans nombre confondus,
Je me trouve en état de n'en redouter plus.
Mais quoi ! Laissant en cris exhaler ma vengeance,
N'aurai-je désormais que les pleurs pour défense?
Non, non, s'il faut tomber, que le poids de mes fers
Entraîne, s'il se peut, & Rome & l'Univers;
Le dessein en est pris.

SCENE III.

ZENOBIE, THEONE.

ZENOBIE.

Ah ! Reviens donc, Théone,
Calmer l'impatience où mon cœur s'abandonne.
Que t'a dit Sabinus? Viendra t-il dans ces lieux?
Le verrai-je?

THEONE.

Bien-tôt il se montre à vos yeux;
Dans ce même palais je l'ai trouvé, Madame;
Votre ordre & votre nom ont porté dans son ame
Un plaisir dont ses yeux ont soudain éclaté.
Mais pardonnez, Madame, à ma témérité,
Si, suivant trop, peut-être, un transport de tendresse,
Je cherche à m'informer du trouble qui vous presse.
Aujourd'hui, plus sensible à vos cruels malheurs,
Le tems ne fait en vous qu'irriter les douleurs.
De vos cris plus fréquens ces voutes retentissent;
De pleurs renouvellés vos beaux yeux s'obscurcissent;

Tout me fait craindre encor quelques malheurs nouveaux.

ZENOBIE.

Tu ne rends pas justice à l'excès de mes maux,
Si tu crois que du Ciel l'injuste barbarie,
De ses traits courroucés puisse attaquer ma vie :
Et tu ne connois pas l'excès de mes malheurs,
Si tu crois l'avenir bon à sécher mes pleurs.
Sur les aîles du tems la tristesse ordinaire
S'évanouit souvent, & devient plus legere ;
Mais mes maux ne sont pas de ceux qu'il peut guérir :
Chaque jour, chaque instant ne sert qu'à les aigrir.
Crois-tu donc qu'oubliant la gloire où j'étois née,
A ces cruels destins je me tienne enchaînée ?
Et que cent fois le jour, par des chemins divers,
Je ne songe en secret qu'à m'échaper des fers ?
Que dis-je ! Est-ce le terme où mon courage aspire ?
Non, ce n'est pas assez de me rendre à l'Empire,
Trop de honte en un jour a fait rougir mon front,
Théone, il faut du sang pour laver mon affront.
Si je n'en puis tirer par la force des armes,
On m'aime, espérons tout du pouvoir de mes charmes.
Tu sais, qu'après un siege aussi long que fâcheux,
Lasse de fatiguer le Ciel de tant de vœux,
Et d'opposer ces murs pour toute ma défense,
Sans force, sans secours, même sans espérance,
Mes plus vaillans soldats par le fer immolés,
Les ramparts de Palmire aux sillons égalés,
Je fus contrainte enfin, sans bruit, presque sans suite,
Dans l'ombre de la nuit d'envelopper ma fuite,
Et d'aller, m'arrachant au bras de mon vainqueur,
Du Perse à mon secours exciter la lenteur.
Déja, tu le sais bien, ma troupe fugitive
De l'Euphrate voisin touchoit presque la rive ;
Déja je me croyois échappée aux Romains,
Quand Sabinus, conduit par de plus courts chemins,
De six mille chevaux, qui bordoient le rivage,
Au milieu de la nuit me ferma le passage.

Je ne te dirai point de quel déluge alors,
Le fleuve vit rougir & ses flots & ses bords ;
Tu sauras seulement que dans nos mains sanglantes,
Le desespoir rendit nos armes plus tranchantes.
L'astre qui nous luisoit, de tant de sang pâlit,
Et le jour eut horreur des crimes de la nuit.
Mais que peut la valeur quand le nombre est extrême,
Je cédai sans me rendre ; & Sabinus lui-même,
En m'imposant des fers, adora mes appas,
Et mes yeux en ce jour sûrent venger mon bras :
Il m'aime, & dans l'ardeur du courroux qui m'entraîne,
Son amour peut servir d'instrument à ma haine ;
Il souffre avec regret que Firmin aujourd'hui,
De bienfaits & d'honneurs soit plus comblé que lui ;
Ce favori nouveau l'aigrit & l'importune :
Unissons nos dédains, notre cause est commune,
Je me flatte, & mon cœur....

THEONE.

Madame, le voici.

ZENOBIE.

Va, laisse-nous, Théone, un moment seuls ici.

SCENE IV.

ZENOBIE, SABINUS.

SABINUS.

MADAME, près de vous par votre ordre on m'appelle :
Quel excès de bonheur, quelle heureuse nouvelle,
Si mes soins empressés pouvoient faire en un jour,
Expirer votre haine, & naître votre amour !

ZENOBIE.

A quelque emportement que m'ait poussée la haine,
Je n'ai haï dans vous qu'un fils d'une Romaine ;
Dans la commune horreur vous étiez confondu ;
J'ai toujours cependant reconnu la vertu :
Mais plus dans un Romain je la voyois paroître,
Plus je sentois ma haine en mon ame s'accroître,
Et cette vertu même étoit crime à mes yeux,
Lorsque je la trouvois dans un sang odieux.
Je la garde aux Romains, cette haine infinie ;
Voilà tout ce qui reste encor de Zénobie,
C'est un bien qu'à mon cœur on n'ôtera jamais ;
Mais sans examiner si j'aime, ou si je hais,
Vous, Prince, expliquez-vous, m'aimez-vous ?

SABINUS.

Ah ! Madame,
Que du Ciel en courroux la foudroyante flâme,
Que l'Enfer sous mes pas s'ouvrant....

ZENOBIE.

Je vous entends,
Ce n'est point en discours qu'il faut perdre le tems,
Un cœur comme le mien hait ces secours frivoles,
Je prétends qu'un amant, sans l'aide des paroles,

A travers des dangers courant se faire jour,
Au bruit de ses exploits m'apprenne son amour.

SABINUS.

C'est par mon bras aussi que je prétends, Madame,
Avec des traits de sang peindre à vos yeux ma flâme.
Déterminez. Faut-il, en vous tirant des fers,
Vous replacer au trône aux yeux de l'Univers ?
Faut-il sous vos drapeaux, aux deux bouts de la terre,
Rallumer le flambeau d'une cruelle guerre,
Semer par tout le camp la discorde & l'horreur ?
L'amour fera pour vous l'effet de la fureur ;
Et contre le Romain armant le Romain même....
Madame, à ces transports connoîtrez-vous si j'aime ?

ZENOBIE.

Depuis cinq ans & plus, l'Orient sous mes loix,
D'une cruelle guerre a soutenu le poids.
Le sort seroit douteux, ma rapide vengeance
Offre un plus prompt secours à mon impatience ;
Pour servir votre amour, & mériter mon cœur,
Il faut que votre bras immole à ma fureur....

SABINUS.

Prononcez.

ZENOBIE.

Aux transports de cet ardent courage,
Je le crois déja mort l'ennemi qui m'outrage.

SABINUS.

N'en doutez point, Madame, il mourra de mes coups.

ZENOBIE.

La victime du moins sera digne de vous ;
S'il étoit à mes yeux une plus noble tête,
On me verroit sur elle exciter la tempête ;
Mais depuis mes malheurs il ne s'offre plus rien,
Qui paroisse au-dessus du nom d'Aurélien.
C'est lui qu'il faut percer. Quoi! ce grand cœur balance ?
Vous ne répondez rien ! que m'apprend ce silence ?
Parlez.

SABINUS.

Madame, hélas ! Le crime....

ZENOBIE.

Finiſſez....

SABINUS.

L'Empereur....

ZENOBIE.

Quoi !

SABINUS.

Les Dieux.... ah ! vous me haïſſez
Plus que tous les Romains, plus que l'Empereur même.

ZENOBIE.

Et qui vous fait juger de cette horreur extrême ?
Eſt-ce donc vous haïr que de mettre en vos mains
Le ſuccès important de mes hardis deſſeins ?
Qu'importe que l'amour ou la haine m'inſpire,
N'eſt-ce pas vous ouvrir un chemin à l'Empire ?
Qu'eſpérez-vous encor ? Quand on y peut monter,
Eſt-il quelque moyen qu'on ne doive tenter ?
Vous n'aurez pas plutôt embraſſé ma vengeance,
Que l'Orient en vous reſpectant ma puiſſance,
Incertain, ſous le joug viendra de toutes parts
Se ranger en un jour près de vos étendarts.
Vous verrez près de vous les brigands de Syrie,
Ce qu'arme de ſoldats l'une & l'autre Arabie ;
La Perſe, ſous vos loix dreſſant ſes pavillons,
De ſes meilleurs ſoldats groſſir vos bataillons.
Les habitans épars des ſommets de Nyphate,
Ceux qu'arroſe le Tibre, & qui boivent l'Euphrate ;
Tous ces peuples armés ſauront deſſous vos loix,
Contre tout l'Univers juſtifier vos droits.
La fortune en ce jour au trône vous appelle,
Jamais l'occaſion ne peut être plus belle ;
La diſcorde par-tout déchire les Romains,
L'Italie eſt en proie aux fureurs des Germains ;
Titricus en Eſpagne, aidé de Victorie,
A d'un joug importun fini la barbarie,
Et Firmus, ralliant les mécontens épars,
Fait ſur le bord du Nil floter ſes étendarts.

Vous ne répondez rien ! Qu'ai-je encore à vous dire ?
Vous êtes insensible aux honneurs d'un Empire,
Aussi-bien qu'à ma voix, qui ne vous touche pas.
Si le trône du monde a pour vous peu d'appas,
Hélas! puis-je espérer que quelques foibles charmes,
Inutiles secours, vaines & foibles armes,
Seront de quelque prix exposés à vos yeux ?
Que les coups redoublés d'un sort injurieux,
Que les cruels malheurs dont je suis la victime....

SABINUS.

Ne peut-on vous venger, hélas ! que par un crime ?

ZENOBIE.

Non, ce n'est pas le crime, ingrat, qui te fait peur;
La crainte de la mort saisit ton lâche cœur.
As-tu frémi toujours à cette voix austere,
Que fait entendre au cœur une vertu sévere ?
As-tu fait autrefois de semblables efforts,
Pour dérober ton cœur aux horreurs d'un remords !
C'est donc une vertu de m'arracher au trône,
D'enlever sur ma tête une juste couronne,
De mettre dans mes mains, pour un sceptre, des fers;
Et d'un sang innocent innonder l'Univers ?
A de telles vertus ton ame est toute ouverte ;
Mais quand il faut saisir l'occasion offerte,
Pour purger l'Univers d'un Tyran odieux,
Et venger en un jour les hommes & les Dieux ;
Qu'il faut briser les fers d'une Reine innocente,
Et rendre la vertu du vice triomphante :
Voilà, voilà le crime, & les lâches forfaits,
Que ton cœur innocent ne tentera jamais.
Va, lâche, mériter les feux d'une Romaine;
Je crains plus ton amour que je ne fais ta haine;
Je rougis que mes yeux en ce jour aient blessé
Un cœur que cette main devroit avoir percé.
Va, cours à l'Empereur conter ma perfidie,
Dis-lui les attentats que conçoit Zénobie ;
Mais hâte-toi, peut-être avant la fin du jour
Le desespoir m'aura vengée de ton amour.

SCENE V.

SABINUS *seul.*

Dieux ! Qu'est-ce que j'entends, & quelle est ma disgrace ?
A quoi m'engage-t-on ? Que veut-on que je fasse ?
Moi, j'irai mériter par un lâche attentat,
Les titres d'assassin, de perfide, d'ingrat !
Quoi ! L'on verra ma main, jusqu'alors innocente,
Du sein d'un Empereur sortir toute fumante !
D'un Prince qui, pour moi, prodigue ses faveurs !
Non, je ne puis penser à de telles horreurs,
Tout mon sang en frémit. Trop cruelle Princesse,
Faut-il par des fureurs vous prouver ma tendresse ?
Si, pour se faire aimer, il n'est que ce chemin,
Laissez du moins au meurtre accoutumer ma main ;
Laissez-moi m'essayer sur de moindres victimes,
Et ne commençons point par le plus noir des crimes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AURELIEN, SABINUS.

SABINUS.

Quoi, Seigneur, quand le Ciel, ſecondant vos guerriers,
Lui-même au champ de Mars cultive vos lauriers;
Au milieu des faveurs que ſa main vous envoie,
Votre cœur abbatu ſe refuſe à la joie ?
Vous ſeul, d'un noir chagrin par-tout environné,
Plus qu'aucun des vaincus, paroiſſez conſterné.
Tout rit à vos deſirs, dans vos mains Zénobie
Vous répond du deſtin dû reſte de l'Aſie;
Et Céſar maintenant peut nous dire à ſon choix,
Combien, pour ſon triomphe, il deſtine de Rois.

AURELIEN.

Cher ami, ce grand jour éclairera ma honte,
Et parmi tant de Rois, je crains qu'on ne me compte.

SABINUS.

Seigneur, que craignez-vous? Quelle vaine terreur
Vous dérobe à vous-même, & ſaiſit votre cœur ?
Depuis que l'Orient eſt joint à votre Empire,
Eſt-il quelque conquête où votre bras aſpire ?
Le Soleil trop content d'éclairer vos états,
Ne s'y laſſe jamais, & ne s'y couche pas.

Vous

Vous commandez, Seigneur, du couchant à l'aurore,
Le Scythe vous révere, auſſi-bien que le Maure;
Le Tage avec le Rhin s'incline devant vous,
Et d'un juſte tribut honore vos genoux.
D'où naît dans votre cœur l'ennui qui vous traverſe?
De quelques mouvemens ſoupçonnez-vous la Perſe?
Et tenant dans vos fers Zénobie & Sapor,
Eſt-il quelque ennemi que vous craigniez encor?

AURELIEN.

Non, non, je ne crains plus d'ennemis que moi-même:
Cher Sabinus, enfin, te le dirai-je? J'aime.

SABINUS.

Vous aimez! vous, Seigneur, à l'amour immolé!

AURELIEN.

Jamais de plus de feux un cœur ne fut brûlé,
Et jamais Empereur, ſuivi de la victoire,
Ne ſe vit plus à plaindre au comble de la gloire.
Pour garantir mon cœur d'un funeſte poiſon,
J'appelle à mon ſecours ma fierté, ma raiſon;
J'oppoſe à mon amour mon rang & ma naiſſance,
Le Sénat, la vertu, vingt ans d'indifférence:
Hélas! tout me trahit & me quitte en un jour.

Il manque ici deux vers.

Que le Ciel par malheur rendit trop fortunée;
Où ton bras triomphant ramena dans ces lieux
Une Princeſſe, hélas! trop charmante à mes yeux;
Je ne me connois plus, ma grandeur m'importune;
Je condamne les Dieux, j'accuſe la fortune;
J'erre dans ce palais, inquiet, incertain;
Je fuis, mais vainement, j'ai le trait dans le ſein.
A tout moment l'objet, dont mon ame eſt bleſſée,
Eſt préſent à mes yeux, & flatte ma penſée;
En vain de cet objet je tâche à m'écarter;
Je veux me fuir moi-même, & ne puis m'éviter;
Que ne la laiſſois-tu, la Princeſſe orgueilleuſe,
Porter aux ennemis ſa beauté dangereuſe;

Pourquoi l'arrêtois-tu sur le point d'échaper?
Pour me servir, hélas ! n'osois-tu me tromper?
Ne présumois-tu pas en voyant tant de charmes,
Que la victoire un jour me coûteroit des larmes?
Et ton bras pouvoit-il, la mettant dans mes mains,
Jamais faire un présent plus funeste aux Romains?

SABINUS.

Dieux! Qu'est-ce que j'entends? Quelle foudre imprévue?
Mon ame à ce revers s'étoit-elle attendue?
Quoi, sur une captive attachant vos regards,
Vous pourriez démentir la fierté des Césars?

AURELIEN.

Ah, cruel! Qu'as-tu fait?

SABINUS.

Ce que je devois faire,
Ce qu'au bien de l'Etat il étoit nécessaire;
Et l'Orient, soumis à vos loix pour jamais,
Assure à tout l'Empire une éternelle paix.

AURELIEN.

Et que m'importe, hélas ! du repos de la terre?
Que me sert d'étouffer le flambeau de la guerre,
Si j'allume en mon sein des feux plus violens,
Et dérobe à mon cœur le repos que je sens?
Tout l'Orient conquis, l'Afrique avec l'Asie,
Ne me rendront jamais ma liberté ravie;
Et l'Univers entier est pour un Empereur
Trop cher, quand il le doit acheter de son cœur.
J'aime cependant, j'aime, & malgré moi mon ame
Est en proie aux fureurs de sa nouvelle flâme;
Ce feu trop retenu ne peut plus se céler,
Et je ne puis enfin, & me taire & brûler.
Rome dans ce moment & l'armée, attentives,
Attendent quel sera le destin des captives:
Ce jour le prescrira, je destine au Soleil
D'un sacrifice heureux le pompeux appareil;
J'attends tout de tes soins: va, que le camp s'apprête
A célébrer l'éclat d'une si grande fête.

Pour rendre à l'Univers ce jour encor plus beau,
L'hymen en ma faveur brûlera son flambeau.
Ismene dans ces lieux par mon ordre conduite,
Va bien-tôt de son sort par ma bouche être instruite ;
Je l'attends : mais on vient. Ma gloire & mon amour
Se reposent sur toi de l'éclat de ce jour.

SCENE II.

AURELIEN, FIRMIN.

AURELIEN.

HE bien, Firmin, hé bien ! Verrai-je la Princesse ?
Viendra-t-elle en ces lieux ?

FIRMIN.

Seigneur, elle s'empresse
A remplir vos desirs, & bien-tôt sur mes pas
Ismene à vos regards viendra s'offrir.

AURELIEN.

Hélas !

FIRMIN.

Vous soupirez ! Seigneur, & votre ame abbatue
Semble, dans ce moment, redouter cette vue.
Vous tremblez !

AURELIEN.

Je rougis du trouble où tu me vois,
Toute ma fierté cede au feu que je conçois ;
Et l'amour, me forçant à rompre le silence,
Par ce honteux aveu commence sa vengeance.
Firmin, je fais venir Ismene dans ces lieux,
Pour soumettre mon cœur au pouvoir de ses yeux ;

Lui dire qu'un hymen, à mes jours néceſſaire ;
Doit nous joindre aujourd'hui.

FIRMIN.

Seigneur ! qu'allez-vous faire ?
Vous ſavez quel Empire eſt commis à vos ſoins.

AURELIEN.

Je ſerois plus heureux ſi je le ſavois moins.

FIRMIN.

Je tremble des malheurs que le Ciel vous apprête,
A combien de fureurs offrez-vous votre tête ?
Je vois déja, Seigneur, vos chefs & vos ſoldats,
D'un prétexte apparent couvrant leurs attentats,
Et ſe nommant tout haut vengeurs de la patrie,
Obéir en ſecret à leur propre furie :
La haine des Romains, ardens à ſe venger,
Ne ſouffre point au trône aucun ſang étranger.
Cent maſſacres fameux en ont teint notre hiſtoire.
Vous aurez beau, Seigneur, oppoſer votre gloire,
Des moiſſons de lauriers, votre rang, vos vertus,
Des Rois chargés de fers, des tyrans abbatus :
En vain de ces remparts vous voudrez vous défendre,
Quand la liberté parle, on ne veut rien entendre.
Le Romain attentif à ſes premiers deſtins,
Ne verra plus en vous que le ſang des Tarquins ;
Et cet affront rendant ſes fureurs légitimes,
De toutes vos vertus il vous fera des crimes.

AURELIEN.

Ainſi que toi, Firmin, je prévois les malheurs,
Où d'un aveugle amour m'expoſent les erreurs.
Mais je verrois la foudre à partir toute prête,
S'allumer dans les Cieux & menacer ma tête,
La foudre & ſes éclats ne pourroient m'allarmer :
Le ſort en eſt jetté, j'aime, & je veux aimer.
Que le Sénat, jaloux de cet hymen, murmure,
Qu'il arme l'Univers pour venger cette injure,
Contre tout l'Univers je ſoutiendrai mes droits,
Et ſaurai me ſouſtraire au caprice des loix.

Je maintiendrai ſans lui l'honneur du diadême ;
On me l'a confié, j'en rends compte à moi-même.
Qu'on s'en rapporte à moi, la gloire des Romains
Ne peut être remiſe en de meilleures mains.
Depuis que j'ai reçu les rênes de l'Empire,
Aux loix de mon devoir j'ai pris ſoin de ſouſcrire,
Et dans ce dur chemin où j'ai ſû m'avancer,
Ce n'eſt pas s'égarer que de s'y délaſſer.

FIRMIN.

Oui, Seigneur, jamais Rome en un jour de victoire ;
De traits plus glorieux ne marqua ſon hiſtoire ;
L'éclat dont aujourd'hui le Sénat eſt frappé,
N'eſt que de votre gloire un rayon échappé.
Mais vous devez encore arracher à l'envie
Les traits dont elle peut attaquer votre vie ;
Ne pas vous en remettre à vos neveux déçus,
A peſer vos erreurs avecque vos vertus.
Du chemin de la gloire on ne ſauroit deſcendre,
Que la trace n'en ſoit difficile à reprendre.
En vain par mille exploits on a ſû s'avancer,
Pour un égarement il faut recommencer.
Il ne ſied qu'au cœur foible, aux hommes ordinaires,
A ſe laſſer bien-tôt dans ces routes auſteres,
Et ſe flatter encor, fiers & préſomptueux,
Qu'un ſeul jour de vertu peut faire un vertueux.
Ah ! qu'il eſt beau, Seigneur, au vainqueur de la terre,
Qui déchaîne à ſon gré le démon de la guerre,
Qui tient tout ſous ſes loix, de borner ſon pouvoir
Au terme généreux preſcrit par ſon devoir,
De laiſſer ſa vertu ſeule dans la balance
L'emporter ſur le poids de toute ſa puiſſance !

AURELIEN.

Tous tes conſeils, Firmin, ne ſont plus de ſaiſon,
Et mes ſens égarés ont ſéduit ma raiſon :
Une ſecrete voix, qui ne ſauroit ſe taire,
Me preſcrit mieux que toi ce que je devrois faire,
Et contre cet amour m'auroit fait révolter,
Si mon cœur, un moment, avoit pû l'écouter :

Que fais-je cependant dont ma gloire s'offenſe ?
Me voit-on de l'Empire oublier la défenſe ?
Quels tyrans ſont en paix ? Quels Romains ſont proſcrits ?
Mes arrêts au Sénat de ſang ſont-ils écrits ?
L'Univers me voit-il, couvert d'ignominie,
Traîner dans le repos une indolente vie ?
Pour fruits de mes travaux, pour prix de mes exploits,
Je ne veux qu'être un jour arbitre de mon choix.
Suis-je donc du Sénat ou le maître, ou l'eſclave ?
Attendrai-je à la fin qu'il m'inſulte & me brave ?
Qu'il décide mon ſort ? Firmin, n'en parlons plus ;
L'amour eſt mon vainqueur, tes ſoins ſont ſuperflus.
Mais on vient : que je ſens de trouble dans mon ame !

SCENE III.

AURELIEN, ISMENE, FIRMIN, THEONE.

AURELIEN.

SOUFFREZ qu'à vos regards je m'offre ici, Madame,
Non plus comme autrefois, que l'horreur & l'effroi
Marquoient par-tout mes pas, & voloient devant moi.
Je viens, plein des tranſports d'une flâme indiſcréte,
D'un cœur qui vous adore avouer la défaite,
Me mettre dans vos fers, & dire à vos genoux,
Qu'il n'eſt plus dans ces lieux d'autre vainqueur que vous.

ISMENE.

Seigneur, un tel diſcours a de quoi me ſurprendre,
J'en demeure interdite, & ne le puis comprendre.

Je n'ai pas oublié qu'un funeste revers,
Après de vains efforts, m'a mise dans vos fers.
Rebut de la fortune, esclave infortunée,
Je sais à quels malheurs le sort m'a condamnée,
Et le plus grand de tous, sans espoir, sans secours,
C'est de n'avoir encor vécu que peu de jours.
Puis-je au milieu des fers conserver quelques charmes?
Tout le feu de mes yeux s'est éteint dans mes larmes;
Et je les punirois, si leur coupable ardeur
Avoit, en vous touchant, si mal servi mon cœur.

AURELIEN.

Madame, je sais bien qu'un soupir dans ma bouche,
Allume votre haine, & vous rend plus farouche;
Que vous changez le nom d'Empereur, de vainqueur,
En celui de Tyran & de persécuteur.
Mais enfin, si jamais dans une ame hautaine,
Par un effort d'amour on peut vaincre la haine,
Malgré tous vos dédains, je suis sûr d'être heureux;
Madame, on n'a jamais ressenti tant de feux,
Et quel que soit l'excès de votre horreur extrême,
Votre cœur me hait moins, que le mien ne vous aime.
Si c'est assez pour vous que l'Empire Romain,
Je vous l'offre en ce jour, Madame, avec ma main.

ISMENE.

A moi, Seigneur, à moi! Songez....

AURELIEN.

A vous, Madame;
Quel don plus précieux vous prouveroit ma flâme?
Un Empereur, bien-tôt maître de l'Univers,
Seroit-il un captif indigne de vos fers?

ISMENE.

Je l'avouerai, Seigneur, une telle victoire
N'éblouit point mes yeux par l'éclat de sa gloire,
Et je dois renoncer sans peine à la grandeur,
Qu'il faudroit acheter aux dépens de mon cœur.
Il ne m'est plus permis d'accepter de couronne,
Si Sapor, plus heureux, à mon front ne la donne;

Et même le préſent de l'Empire Romain
M'eſt odieux, Seigneur, offert d'une autre main.

AURELIEN.

Que m'apprenez-vous donc, & que m'oſez-vous dire ?
Sapor : ſi de ſa main vous attendez l'Empire,
Vos vœux avec les ſiens, vers le Ciel adreſſés,
Ne ſeront pas encor dans ce jour exaucés.
Je crois peu que l'état où le Ciel l'abandonne,
Soit le plus court chemin pour arriver au trône :
Je pourrois me tromper ; & pour ſortir des fers,
Peut-être que Sapor a cent chemins ouverts.
Mais ſans trop pénétrer peut-on ſavoir, Madame,
Par quel heureux ſecret il a touché votre ame ?
Car enfin vous l'aimez.

ISMENE.

Seigneur, juſqu'à ce jour
Il manque ici un vers.
J'avouerai ſeulement, qu'en ma plus tendre enfance
Quand mes jours plus ſereins couloient dans l'innocence,
Une mere, avant moi, formant ces nœuds ſi doux,
Me choiſit, de ſa main, ce Prince pour époux.
Depuis ce tems, hélas ! ſource d'inquiétude,
Je me fais, de le voir, une douce habitude ;
Chaque jour, chaque inſtant, vient irriter l'ardeur,
Qui, flattant mes deſirs, s'empare de mon cœur.
Quand je le vois, Seigneur, une furtive joie
Dans mes yeux indiſcrets malgré moi ſe déploie ;
Mon cœur, en ce moment de plaiſir pénétré,
Vole au-devant de lui dans mon ſein trop ſerré.
Quand je ne le vois plus, une langueur ſecrete
Entretient les ennuis d'une flâme inquiete,
Et ſéduite ſouvent d'un ſouvenir flateur,
Je le cherche & lui parle en ſecret dans mon cœur.
Mes yeux ne s'ouvrent plus que pour voir ſes allarmes,
Que pour le regarder, ou pour verſer des larmes.
Plus ſenſible à ſes maux que je ne ſuis aux miens,
Mes fers ſont à mon bras moins peſans que les ſiens,

Je le plains plus cent fois qu'il ne se plaint lui-même.
Ah ! Si l'on aime ainsi, j'avouerai que je l'aime.

AURELIEN.

N'en doutez point, Madame ; à ces signes secrets
On reconnoît assez l'amour & ses effets ;
Par de plus doux transports il ne sauroit paroître.

ISMENE.

J'ai donc senti l'amour, Seigneur, sans le connoître ;
A ce tendre penchant mon cœur accoutumé,
De sa naissante ardeur ne s'est point allarmé.
Trouvant dans mon amour mon devoir même à suivre ;
J'ai commencé d'aimer en commençant à vivre ;
Et, le tems confirmant mes feux de jour en jour,
Sapor n'a plus tenu mon cœur que de l'amour.
Je ferois plus encor, je donnerois ma vie
Pour lui rendre un moment sa liberté ravie.
Oui, Prince, je te l'offre, & je meurs à tes yeux ;
Puisse ma mort calmer la colere des Dieux !
Trop contente en mourant de te le pouvoir dire,
Ayant vécu pour toi, c'est pour toi que j'expire.
Mais ma raison s'égare, & je me sens troubler ;
Seigneur, en ce moment, je croyois lui parler.

AURELIEN.

A ces égaremens, à ces transports, Madame,
Vous m'instruisez assez des ardeurs de votre ame ;
Mais apprenez aussi qu'un Empereur Romain
N'est point accoutumé de soupirer en vain ;
Qu'un amant, couronné de plus d'un diadême,
Prétend d'être entendu, quand il a dit qu'il aime.
Pour ne devoir qu'à vous le don de votre cœur,
J'oubliois tous les noms de maître, de vainqueur :
Et m'abandonnant trop aux transports de mon ame,
Je ne me suis paré que de ma seule flâme ;
Mais, Madame, un moment songez ce que je puis,
Qui vous êtes, quel est Sapor, & qui je suis.
Songez que de nommer un rival qui m'offense,
C'est presque de sa mort prononcer la sentence ;
Je vous laisse y penser.

SCENE IV.

ISMENE, THEONE.

ISMENE.

Théone, qu'ai-je dit ?
Quel trouble, en ce moment, vient ſaiſir mon eſprit ?
Quel aveu, quel diſcours, eſt ſorti de ma bouche !
N'as-tu pas remarqué cet air ſombre & farouche,
Ces regards incertains, où j'ai lu la fureur
Et les jaloux tranſports qui déchirent ſon cœur ?
Il mourra donc, Théone ; & parceque je l'aime,
Il faudra que ma main l'aſſaſſine elle-même.
C'étoit peu qu'en ces lieux conduit par ſon amour,
Il eût abandonné les grandeurs de ſa cour,
Que prodiguant pour moi ſon ſang avec ſa vie,
Son bras du fer honteux ſentît la barbarie,
Je n'avois pas encore aſſez rempli ſon ſort,
Et j'étois réſervée à lui donner la mort.
Hélas ! Tout me trahit. Et toi-même, cruelle ;
Voilà, voilà l'effet de ta main criminelle :
C'eſt toi, qui, ce matin, par des ſoins imprudens,
As voulu me parer de ces vains ornemens ;
C'eſt toi, qui par ces nœuds, dont l'appareil m'offenſe,
De mes cheveux épars a dompté la licence ;
C'eſt ce zele indiſcret, que je n'approuvois pas,
Qui rallume l'éclat de mes foibles appas.
Ah, que tes ſoins cruels me vont coûter de larmes ?

THEONE.

Madame, quelque-tems ſuſpendez vos allarmes ;
Le Ciel, en ce moment, touché de vos malheurs,
Se prépare à tarir la ſource de vos pleurs ;

Il vous ouvre un chemin pour monter à l'Empire,
Il ne tient plus qu'à vous.

ISMENE.

Ah, que m'oses-tu dire?
Cruelle, & jusques-là tu peux donc me haïr?
Ta bouche, avec ta main, s'emploie à me trahir.
J'irois du vain éclat d un empire éblouie,
Aux yeux de l'Univers montrer ma perfidie?
Et pour un faux brillant je vendrois en ce jour
Fierté, haine, parens, gloire, vengeance, amour.
Moi, j'irois, me couvrant d'une honte éternelle,
Justifier les noms d'ingrate, d'infidelle!
Ah! périsse en mon cœur ce dessein odieux.
Je tremble, je frémis; que plutôt à tes yeux....
Mais allons l'informer de tout ce qui se passe,
Tâchons de detourner le coup qui le menace;
A ses mortels ennuis je vais mêler mes pleurs.
Dieux! Devroit-il s'attendre encore à ces malheurs!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SAPOR, ISMENE.

SAPOR.

Est-il vrai, le croirai-je, adorable Princesse?
Quoi ! Votre cœur encor dans mon sort s'intéresse ?
Trahi de tous côtés, vaincu de toutes parts,
Je puis sans vous blesser m'offrir à vos regards.
Vous me voyez sans peine, & ces yeux pleins de charmes
Daignent, pour moi, s'ouvrir & répandre des larmes.
Pour moi vous préférez la honte de vos fers,
Aux honneurs éclatans de cent sceptres offerts.
Un mot changeoit l'état de votre destinée,
Vous remontiez au trône auquel vous étiez née ;
Et le Ciel aujourd'hui, par un juste retour,
Vengeoit les coups du sort par les coups de l'amour.
Cependant plus sensible au feu qui vous inspire,
Vous abandonnez tout, gloire, grandeur, empire,
Pour qui ? Pour un captif accablé de malheurs,
Qui ne peut désormais vous offrir que des pleurs,
D'un trône abandonné, frivole récompense ;
Et pour comble d'ennui, j'en rougis quand j'y pense,
Ce Prince aimé de vous, que vous favorisez,
Ne vous rendra jamais ce que vous refusez.

ISMENE.

Ah ! Prince, dès long-tems par le sort poursuivie,
J'ai prévu les malheurs qui menaçoient ma vie,
Et j'ai toujours bien cru qu'il falloit m'exercer
Au mépris des grandeurs où j'allois renoncer.
Je m'en suis déja fait une longue habitude :
Mais mon cœur à changer n'a point mis son étude,
Et je n'ai jamais cru devoir l'accoutumer
Au malheur imprévû de ne vous point aimer.
Peut-être à mon amour me laissai-je séduire :
Mais à quelque grandeur que m'éleve l'Empire,
Le don de votre cœur, cher Prince, est à mes yeux
Un présent mille fois encor plus précieux.

SAPOR.

Songez-vous qui je suis ? Ah ! Princesse charmante,
Mon ame en ce moment sur mes levres errante,
Pour s'échaper de moi n'attend plus qu'un soupir ;
C'est trop pour un mortel ressentir de plaisir :
Arrêtez ces torrens où mon ame se noie,
Et Sapor n'est pas fait pour expirer de joie.

ISMENE.

Hélas, que ces plaisirs vous coûteront de pleurs !
Mon amour est pour vous le dernier des malheurs ;
Craignez que l'Empereur....

SAPOR.

Hé ! Que pourrois-je craindre ?
Est-il quelques revers dont je puisse me plaindre ?
Hélas ! Quand une fois on a vû vos appas,
Il n'est plus d'autre mal que de ne vous voir pas,
Plus de bien que d'avoir un cœur tendre & capable
De vous aimer autant que vous êtes aimable.

ISMENE.

Hélas ! Pour tant d'ardeur, pour prix de tant d'amour,
Que fais-je ? Je conspire à vous ravir le jour,
D'un dangereux rival j'aigris la jalousie,
J'allume ses transports, j'excite sa furie :
Irrité d'un refus qu'il croit injurieux,
Il vengera sur vous le crime de mes yeux ;

D'une ſecréte horreur mon ame prévenue,
Ne jouit qu'en tremblant du bien de votre vue;
Je crains pour moi, pour vous; & lorſque je vous vois,
Je crois toujours vous voir pour la derniere fois.

SAPOR.

Pour la derniere fois! Trop de bonté, Madame,
Vous preſſe à partager les ennuis de mon ame.
Un Prince qui n'a pû détourner vos malheurs,
Mérite-t-il encor de cauſer vos frayeurs?
L'Univers me verra, victime toujours prête,
Attendre les couteaux ſuſpendus ſur ma tête;
Un mot de votre bouche, un regard de vos yeux,
Répare pour toujours un ſort injurieux,
Et l'on oublie aſſez ſon injuſtice extrême,
Lorſque l'on ſe ſouvient ſeulement qu'on vous aime.

ISMENE.

Pour détourner les maux prêts à vous opprimer,
Souvenez-vous, hélas! de ne me plus aimer.

SAPOR.

Moi! Ne vous plus aimer! Ma tendreſſe offenſée
Ne ſoutient point l'horreur d'une telle penſée:
Moi! Ne vous plus aimer! Et quel affreux démon
Verſeroit dans mon cœur ce funeſte poiſon!
Pourrois-je imaginer un revers plus funeſte?
Je vous aime, & c'eſt-là le ſeul bien qui me reſte.
Hélas! J'ai tout perdu; prêt à perdre le jour,
Permettez-moi du moins de garder mon amour.
Mon cœur en vous faiſant un ardent ſacrifice,
Du deſtin courroucé peut braver la malice;
Pénétré de vos feux, c'eſt vous qui m'animez,
Et je ne vis enfin qu'autant que vous m'aimez.
Heureux, s'il m'eſt permis en dépit de l'envie,
De finir à vos piés ma déplorable vie.

ISMENE.

Hélas! Qu'avez-vous fait? J'apperçois l'Empereur:
Ciel! Détourne les maux que préſage mon cœur.

SCENE II.

AURELIEN, SAPOR, ISMENE, FIRMIN, THEONE.

AURELIEN.

Je vois avec chagrin qu'en ces lieux ma préſence
De vos ardens tranſports calme la violence ;
Si j'avois cru troubler des entretiens ſi doux,
Je me ſero s gardé de m'offrir devant vous.
Si j'en crois mes regards, dans l'excès de ce zele,
Vous lui juriez, Madame, une amour éternelle ;
Et plein du même feu, je crois qu'à votre tour,
Prince, vous lui juriez une éternelle amour.

SAPOR.

Vos yeux, en ce moment, n'ont point ſû vous féduire ;
Tout ce que ſa bonté me permet de lui dire,
Ce que penſe un amant de ſes feux pénétré,
Ma bouche lui diſoit, quand vous êtes entré.

AURELIEN.

Mais, vous ne deviez pas, Prince, ſi-tôt ſuſpendre
Le cours impétueux d'un entretien ſi tendre,
J'aurois été témoin de vos ardens diſcours.

SAPOR.

Si j'en crois votre bouche, elle uſe de détours.

AURELIEN.

Je n'en ai pas beſoin, je ſais ce que peut dire
L'amour le plus puiſſant, quand le malheur l'inſpire.

Mais, Prince, je ne ſais ſi vous êtes inſtruit,
Quel dangereux rival vous traverſe & vous nuit.
Vous a-t-on fait ſavoir qu'il falloit dans votre ame
Etouffer les ardeurs d'une indiſcréte flâme,
Que l'empire d'un cœur, que le ſort m'a donné,
Eſt un bien qu'en ſecret je me ſuis deſtiné,
Qu'aucun autre que moi ne doit plus y prétendre ?

SAPOR.

Oui, Prince, je le ſais, on vient de me l'apprendre :
Mais j'ignorois encor que le ſort des combats
Pût diſpoſer d'un cœur ainſi qu'il fait d'un bras,
Et que les mêmes fers dont on charge une tête,
Duſſent toujours d'une ame aſſurer la conquête.
Il eſt vrai qu'en tout tems un puiſſant Empereur,
A travers cent rivaux ſe fait jour dans un cœur :
Tout fléchit devant lui, tout cede, tout fait place ;
C'eſt pour une mortelle encore trop de grace
De recueillir l'honneur d'un ſévere regard,
Que ſa bonté ſur elle a jetté par haſard ;
Mais il eſt certains cœurs, ſi j'oſe ici le dire,
Qu'on n'ébloüiroit pas de l'offre d'un Empire,
Et qui dès leur naiſſance au trône accoutumés,
Même à des Empereurs pourroient être fermés.

AURELIEN.

S'il s'en trouvoit quelqu'un, une juſte puiſſance
M'aſſureroit toujours de ſon obéïſſance ;
Un pouvoir redoutable entraîne à ſoi l'amour.

SAPOR.

C'eſt ainſi qu'on emporte un cœur en cette cour.

AURELIEN.

D'une eſclave orgueilleuſe on ſait tirer vengeance,
Et l'on y ſait de plus réprimer l'inſolence.

SAPOR.

Inſultez, triomphez, peut-être en d'autres tems
Vous m'euſſiez épargné ces diſcours inſultans,

Avant qu'aux champs fumans d'Emesse & de Larisse,
Le Ciel de mes malheurs se fût rendu complice,
Lorsque vos bataillons étonnés n'osoient pas
Soutenir les éclairs du fer de mes soldats,
Incertain du succès que nous devions attendre,
Ces mots dans votre bouche auroient pû se suspendre;
Ce tems dont vous pourriez encor vous souvenir,
Peut-être malgré vous pourroit-il revenir?

AURELIEN.

En tout tems, en tous lieux en me voyant paroître,
Prince, vous avez dû respecter votre maître;
Et d'un mot je vous puis empêcher de revoir
Ce tems qui vainement flatte encor votre espoir.

SAPOR.

Le coup devroit avoir prévenu la menace.

AURELIEN.

Le coup devroit avoir humilié l'audace
D'un esclave orgueilleux.

SAPOR.

Dites mieux, d'un Rival.

AURELIEN.

L'un & l'autre en ce jour mérite un sort égal,
Et tous deux à mes yeux ne sont que trop coupables.

SAPOR.

Peut-être d'autres yeux me sont plus favorables.

AURELIEN.

Redoutez leur faveur.

SAPOR.

Je crains plus leur courroux.

AURELIEN.

Je vous trouve bien vain.

SAPOR.

Mais du moins peu jaloux.

AURELIEN.

Prince, si vous l'étiez, vous seriez moins à plaindre.

SAPOR.

D'un rival tel que vous je sais ce qu'on doit craindre,
Et je demanderois, pour être satisfait,
D'être aimé seulement autant que l'on vous hait.

ISMENE.

Prince, que dites-vous?

SCENE III.

AURELIEN, ISMENE, FIRMIN, THEONE.

AURELIEN.

Ah! C'est trop de licence,
C'est trop, par des raisons, fatiguer ma constance,
Laissons de mon courroux ralentir les éclats.
Autant que l'on me hait....

ISMENE.

Ah! ne le croyez pas.

AURELIEN.

Je ne le crois que trop; mais si l'on me dédaigne,
Par de plus sûrs moyens j'obtiendrai qu'on me craigne.
Redoutez les transports d'un aveugle courroux,
Tremblez pour lui, Madame, & peut-être pour vous.
L'un & l'autre à mes yeux est déja trop coupable,
Lui de vous trop aimer, vous d'être trop aimable.
Je ne vois, en Sapor, qu'un Criminel d'état,
Tout demande sa mort, l'armée & le Sénat,

Ce n'eſt plus un Rival que mon courroux opprime,
Je dois à l'Univers cette grande victime,
Et je rends grace au Ciel de pouvoir en un jour
Satisfaire ma gloire, & venger mon amour.

ISMENE.

Non, le Ciel ne veut point une telle injuſtice.
S'il vous demande encor un nouveau ſacrifice,
Qui retient votre bras? Frappez, qu'attendez-vous?
Voilà le cœur qui doit expirer de vos coups.

AURELIEN.

Déja Sapor devroit être réduit en poudre;
Mais je veux quelque-tems ſuſpendre encor la foudre.
Je fais plus, je vous fais arbitre de ſon ſort,
Vous tenez dans vos mains, & ſa vie, & ſa mort.
Allez le voir, Madame, & lui faites entendre,
Qu'aux droits de votre cœur il ne doit plus prétendre,
Que vos feux à jamais pour lui ſont conſumés,
Et qu'enfin aujourd'hui c'eſt moi que vous aimez.

ISMENE.

Il mourra donc, grands Dieux! Quoi, ma bouche perfide
Pourra lui proférer ce diſcours parricide!
Et quand je le pourrois, ah! ne ſeroit-ce pas,
Loin de ſauver ſes jours, avancer ſon trépas?
Puiſque vous & les Dieux voulez cette victime,
Vous l'avez commencé, finiſſez votre crime;
Si la mort eſt l'objet de vos lâches deſſeins,
Qu'il meure par vos coups, & non pas par les miens.

AURELIEN.

Enfin par la pitié ma haine retenue,
Peut avoir deſormais toute ſon étendue.
Vous le voulez, Madame, & je vous ferois tort,
Si je m'intéreſſois plus que vous dans ſon ſort.
Je puis donner l'eſſor à ma juſte vengeance,
Armons-nous, puniſſons un Rival qui m'offenſe,

Qu'il meure. En le voyant sans vie à vos genoux,
Madame, en ce moment n'en accusez que vous.

Il s'en va, & Ismene l'arrête.

ISMENE.

Ah! Seigneur, arrêtez, je suis prête à tout faire.
J'immolerai l'amour & l'amant, pour vous plaire,
Je vais lui prononcer l'arrêt de son trépas.
J'y cours, je lui dirai que je ne l'aime pas.
Que je ne l'aime pas! Eh, le pourra-t-il croire?
Peut-être dans mes yeux il lira le contraire;
Mais n'importe, ma bouche arrêtant leurs effets,
Lui dira, s'il le faut encor, que je le hais:
Que ne ferois-je point pour lui sauver la vie?

AURELIEN.

Ne vous figurez pas que mon ame éblouie,
Parmi ces sentimens n'aille se faire jour;
A travers cette haine on verra votre amour.
C'est pour moi, je l'avoue, une foible victoire,
Je sais d'un tel discours ce que je devrai croire;
Dans cet aveu contraint, source de votre ennui,
Votre bouche est pour moi, votre cœur est pour lui.
Mais enfin je vaincrai l'orgueil d'un téméraire;
Et puisque vous m'ôtez tout espoir de vous plaire,
Je le dirai, cruelle, il m'est presque aussi doux
D'être haï de lui, que d'être aimé de vous.

SCENE IV.

ZENOBIE, AURELIEN, ISMENE, FIRMIN, THEONE.

ZENOBIE.

IL se répand un bruit, que je ne crois qu'à peine,
On dit que dans ce jour vous épousez Ismene;
Ce bruit de bouche en bouche est jusqu'à moi venu,
Et dans tout ce palais se trouve répandu.
D'un doute qui m'outrage éclaircissez mon ame,
Epousez-vous Ismene?

AURELIEN.

Oui, dès ce jour, Madame.

ZENOBIE.

Et ma fille pourroit jusques-là s'oublier?

AURELIEN.

Elle veut bien plutôt noblement s'allier.

ZENOBIE.

Elle y consentiroit! Non, je ne le puis croire;
Ma fille n'ira point, insensible à sa gloire,
Immoler sa vengeance, & vous donnant la main,
Vendre le sang d'un pere à son lâche assassin.
Monteroit-elle au trône, où le corps de son pere
Fait le premier degré? Que prétend-elle faire?
Depuis quand, en quel lieu, comment, & par quels droits,
Est-elle devenue arbitre de son choix?

Sapor y consent-il ? M'avez-vous consultée ?
La voix de mon époux l'avez-vous écoutée ?
Cette plaintive voix qui suit par-tout mes pas,
Et vous reproche un sang que vous ne vengez pas.

ISMENE.

Et vous aussi, Madame, hélas ! c'est trop de peines.

ZENOBIE.

Non, ce n'est point mon sang qui coule dans tes veines,
Je ne t'ai point portée, ingrate, dans ce sein,
Et tu n'as en naissant sucé qu'un lait Romain :
Sont-ce-là ces transports de haine & de vengeance,
Dont j'ai toujours pris soin de nourrir ton enfance ?
Est-ce moi qui t'appris à trahir en un jour,
Les intérêts du sang, & les droits de l'amour ?
Réponds-moi, parle.

ISMENE.

Hélas !

ZENOBIE.

Insensible, inhumaine,
Tu soupires ! Voilà les transports de ta haine ;
Fille indigne d'un nom que tu ne peux porter.

AURELIEN.

Madame, jusqu'à quand voulez-vous m'insulter ?
N'avez-vous pas assez lassé ma patience ?
Dois-je encor porter loin l'excès de ma constance ?
Mais parmi ces discours, dont je dois être las,
Vous m'instruisez, Madame ; & je ne savois pas,
Qu'en répandant sur vous un rayon de ma gloire,
Je misse à votre front une tache si noire ;
Et qu'un sceptre Romain, par ma main présenté,
Fût un crime pour vous à la postérité.
S'il faut même le dire, avec un œil févere,
Ma fierté dès long-tems avoit vu le contraire ;
Et soigneux de mon nom, j'ai craint jusqu'à ce jour
D'intéresser ma gloire en ce fatal amour.

Mais, Madame, aujourd'hui plus ſenſible à ma flâme,
L'amour de ſon côté vient entraîner mon ame;
Je n'examine point ici qui de nous deux
Haſarde plus ſa gloire un jour chez nos neveux.
Quoi qu'il en ſoit enfin, quoi qu'on en puiſſe dire,
Je le veux, je l'ordonne, & cela doit ſuffire.
Duſſai-je me couvrir d'un affront éternel,
Je conduis dans ce jour votre fille à l'autel.
Vous, Madame, arrêtez l'effet de ma puiſſance,
Mon amour eſt encor plus fort que ma vengeance;
Tenez votre promeſſe, ici tout m'obéit,
Ces murs me rediront ce que vous aurez dit.

SCENE V.

ZENOBIE, ISMENE, THEONE.

ZENOBIE.

Enfin voilà l'abîme où j'étois attendue!
Dieux cruels! Voyez-moi, ſuis-je aſſez confondue?
Je verrai donc ma fille amenée aux Autels,
Avouer ſa foibleſſe aux piés des Immortels!
Mes yeux ſeront témoins....

ISMENE.

Ah! De grace, Madame,
De reproches affreux n'accablez point mon ame.
Victime infortunée, un deſtin malheureux,
M'entraînant à l'Autel, triomphe de mes vœux;
Plaignez plutôt mon ſort. Pour ſauver ce que j'aime,
J'immole mon amour, je m'immole moi-même;

Sans ce dur ſacrifice & cet hymen, hélas !
Ce jour eſt pour Sapor celui de ſon trépas.

ZENOBIE.

Le jour de ſon trépas ! Dieux ! Quelle tyrannie !

ISMENE.

Aux dépens de l'amour il faut ſauver ſa vie.

ZENOBIE.

Le barbare !

ISMENE.

Ah ! Madame, arrêtons ſon courroux.

ZENOBIE.

Ah ! Périſſons, ma fille, & Sapor avec nous.
D'un indigne attentat ſauvons notre mémoire,
Nous ne vivons déja que trop pour notre gloire;
Tout eſt ici ſoumis à la loi du trépas :
Nous vivons pour mourir, mais nous ne naiſſons pas
Avec un cœur exempt, & de tache, & d'offenſe,
Pour en trahir jamais la ſévere innocence.
C'eſt pour tous les mortels un dépôt précieux,
Qu'ils doivent rendre tels qu'ils l'ont reçu des Dieux.

ISMENE.

Quels combats.

SCENE

SCENE VI.

ZENOBIE, SABINUS, ISMENE, THEONE.

SABINUS.

Je vous cherche, & ma flâme outragée
Vous promet tout, Madame ; oui, vous ferez vengée ;
Un mouvement fecret dans le fond de mon cœur,
Accufe ma foibleffe & blâme ma lenteur.
Je venge mes délais par mon impatience,
Vos beaux yeux dans mon cœur excitent la vengeance ;
Ce cœur d'aucun remords ne fe fent combattu ;
Et vous fervir, Madame, eft fervir la vertu.

ZENOBIE.

Quel changement foudain, qui caufe dans votre ame
Ce retour dans mon cœur....

SABINUS.

L'ignorez-vous, Madame ?
On vous aime, on me tue aujourd'hui dans ces lieux,
J'en frémis, l'Empereur vous époufe à mes yeux ;
Lui-même il m'a chargé de l'éclat de la fête.
Détournons les éclats de ce coup fur fa tête,
Prévenons fes deffeins, détruifons fes projets ;
Changeons par un feul coup fes lauriers en cyprès.
Que les flambeaux ardens de cet hymen célebre,
Eclaire les momens de fa pompe funebre ;
Qu'il périffe à vos yeux.

ZENOBIE.

Prince, je vous entends ;
Ce foin de me venger, ces nobles fentimens,

Ces transports, ces fureurs, dont votre ame est saisie;
Je les dois à l'amour moins qu'à la jalousie.

SABINUS.

Et qu'importe, Madame, à qui vous les deviez,
Pourvu que le tyran tombe mort à vos piés.
Ce généreux courroux confondu dans mon ame,
Avec l'emportement de l'ardeur qui m'enflâme,
Ne vous marque que trop l'amour que j'ai pour vous,
Mon cœur est amoureux autant qu'il est jaloux.

ZENOBIE.

Il faut vous détromper, l'éclat de cette fête,
L'hymen, que dans ces lieux, par votre ordre on apprête;
Ces flambeaux dont votre ame a conçu tant d'effroi,
Tout ce que vous voyez, ne se fait pas pour moi.

SABINUS.

Ne se fait pas pour vous; & pour qui donc, Madame?
Quel autre objet ici peut exciter sa flâme?

ZENOBIE.

Voilà l'objet fatal, & les coupables yeux,
Où l'Empereur a pris cet amour odieux,
Amour, plus que mes fers, dangereux à ma gloire.

SABINUS.

Vous voulez m'abuser, non, je ne puis vous croire,
Je vous écoute moins que mes transports jaloux,
Et qui vous voit enfin, ne peut aimer que vous.
Quoi qu'il en soit, Madame, il faut vous satisfaire,
Le dessein en est pris, rien ne m'en peut distraire.
Déja par tout le camp mes fideles Soldats,
Sont au premier signal prêts à suivre mes pas.
Le bruit de cet hymen, qui vient de se répandre,
Me fait trouver des cœurs prompts à tout entreprendre.
Sévere, Albin, Plautus, pleins d'une noble ardeur,
Des momens retardés accusent la lenteur.
Allons, Madame, allons, volons à la vengeance,
Déja plein des transports de mon impatience,

J'ai couru chez Sapor en venant dans ces lieux ;
Le succès du complot est écrit dans ses yeux ;
Je vais tout préparer pour ce grand sacrifice,
Et contraindre le Ciel à nous être propice.

ZENOBIE.

Ah ! Suivez les transports dont vous êtes épris,
Et songez que mon cœur en doit être le prix.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, THEONE.

ISMENE.

Ou vais-je? Où suis-je? Hélas! Où courons-nous Théone?
Ma raison me trahit, ma vertu m'abandonne;
Mon cœur est dévoré des plus cruels ennuis;
Je cours dans ce palais sans savoir où je suis;
Je crains d'y rencontrer un malheureux que j'aime;
Je me dérobe au jour, je me cache à moi-même,
Je me fuis, mais en vain, & tout ce que je voi,
Me reproche mon crime & s'arme contre moi.
De quel front, de Sapor soutiendrai-je la vue,
Si de ma trahison déja trop confondue,
Je n'ose regarder ce palais odieux,
Où le sang de mon pere est fumant à mes yeux?
Dieux! Que deviendra-t-il, quand ma bouche cruelle
Lui marquera l'état de mon cœur infidele?
Quand il m'entendra dire, interdit & confus,
Prince, je vous aimois, je ne vous aime plus:
Je ne suis plus à vous, à l'Autel entraînée,
Avec votre Rival j'unis ma destinée;
Cet hymen se célebre à vos yeux dans ce jour,
Et je vais vous trahir par un effort d'amour.
Ah! plutôt que lui faire un aveu si terrible,
Fuyons, fuyons, Théone, au sein d'un antre horrible,

Cachons-nous dans l'horreur des plus ſauvages lieux,
Renonçons pour jamais à la clarté des Cieux.
Viens, Théone, ſuis-moi; mais quelle horreur m'emporte?
Ne me ſouvient-il plus de ces fers que je porte?
Où puis-je aller, grands Dieux! Quels chemins ſont ouverts?
Hélas! Je ne puis plus me cacher qu'aux Enfers.

THEONE.

Madame, à quelques maux que le deſtin me livre,
Ordonnez de mon ſort, je ſuis prête à vous ſuivre.
Prompte à briſer mes fers je marche ſur vos pas,
Sous un climat brûlant, ou ſous de froids climats;
Soit qu'en ce jour fatal votre ombre fugitive
Deſcende pour jamais ſur la funeſte rive,
J'irai....

ISMENE.

Non, demeurons, en quel affreux ſéjour
Ne porterois-je pas ma honte & mon amour,
Après avoir conçu le deſſein téméraire
D'épouſer en ce jour l'aſſaſſin de mon pere?
Il ſuffit que mon crime étonne l'Univers,
Sans en aller ſi-tôt infecter les Enfers.

THEONE.

Madame, juſqu'ici votre innocente vie
D'aucune tache encor ne ſe trouve ternie,
Et fruſtrant l'Empereur du don de votre main,
Qui peut vous reprocher....

ISMENE.

Quel horrible deſſein?
Voilà de tes conſeils l'ordinaire injuſtice,
Et que t'a fait Sapor pour vouloir qu'il périſſe?
Que t'ai-je fait? grands Dieux! par quel affreux courroux;
Veux-tu que contre lui je tourne encor mes coups?
C'eſt donc peu contre lui que la rage & l'envie,
L'amour pour l'opprimer ſe met de la partie;
Mais, Dieux! je l'apperçois, il tourne ici ſes pas,
Dans le trouble où je ſuis ne m'abandonne pas.

SCENE II.

SAPOR, ISMENE, THEONE.

SAPOR.

Enfin le Ciel, Madame, à mes vœux moins contraire,
Luit d'un rayon plus pur, il permet que j'eſpere :
Il va m'ouvrir bien-tôt, en ſignalant mes coups,
Le moyen de mourir ou de vivre pour vous;
Sabinus, dans l'armée, excitant ſa puiſſance,
Des Romains courroucés irrite la vengeance,
Tout le camp mutiné s'arme en nôtre faveur,
Et mon cœur tout entier ſe livre à la fureur.
Mais que vois-je, grands Dieux ! & quel ſombre nuage
Vient obſcurcir l'éclat de votre beau viſage ?
Quel changement ! Pourquoi détournez-vous vos yeux?
Depuis quel tems vous ſuis-je un objet odieux ?
C'eſt Sapor qui vous parle. Ah ! ma chere Princeſſe,
Jettez les yeux ſur moi. Quel ſombre ennui vous preſſe ?
Vous ne me dites rien, Ciel ! Que je ſens d'effroi !
Serois-je donc trahi ? Par qui? Comment ? Pourquoi ?
L'aurois-je pû penſer ? Quel amour ! Quelle glace !
Eſt-ce ainſi que vos yeux enflâment mon audace ?
Ces yeux, où je venois prendre toute l'ardeur,
Qui venoit animer & mon bras & mon cœur ?
Je vais vous arracher....

ISMENE.

Hélas ! Qu'allez-vous faire ?

SAPOR.

Pour vous, dans les haſards, je cours en téméraire,

Je me livre au destin, quel que soit le danger,
Sur les pas de la mort je vole vous venger.
Mon courage inquiet depuis long-tems murmure
De n'avoir, du destin, pû réparer l'injure,
Et je suis criminel aux yeux de l'Univers,
De vous avoir laissée un moment dans les fers.
Cet Univers saura que ce tems, ce silence,
Servoient à méditer une illustre vengeance,
Et que tout malheureux & tout abandonné,
J'étois digne du cœur que vous m'avez donné.

ISMENE.

Hélas!

SAPOR.

Vous soupirez, je vois couler vos larmes,
Et pourquoi verse-t-on du sang avec ces armes?
Cédons à la fureur.

ISMENE.

Tournez vos premiers coups
Contre ce cœur ingrat, qui ne peut être à vous.

SAPOR.

Qui ne peut être à moi! Ciel! Que viens-je d'entendre?
Quelle secrete horreur dans moi va se répandre?
L'ai-je bien entendu, grands Dieux! J'en doute encor?
Est-ce Ismene qui parle, ou bien suis-je Sapor?
Qui ne peut être à moi! c'en est donc fait, Madame,
L'amour, ce tendre amour, est banni de votre ame;
Vos sens d'une autre ardeur sont enfin prévenus,
Vous m'aimiez autrefois, & vous ne m'aimez plus.
Ne craignez point ici que ma bouche rebelle
Vous accable des noms d'ingrate, d'infidelle,
Vous fasse souvenir des sermens & des pleurs,
Dont il vous plût jadis irriter mes ardeurs.
Non, pour vous reprocher votre injustice extrême,
Je ne veux exciter, contre vous, que vous-même;
Au lieu de condamner votre esprit inconstant,
Je vous pardonne tout si j'en puis faire autant.
Vous me quittez, Madame, & je vous rends justice,
De mes cruels malheurs je suis le seul complice;

Indigne de vous plaire & de vous posséder,
Méritois-je ce cœur, que je n'ai pû garder ?
Devois-je me flater, puisqu'il faut vous le dire,
Que toujours insensible aux charmes d'un Empire,
Votre amour s'irritant au milieu des malheurs,
Vous oubliriez pour moi le trône & ses grandeurs ?
Espérois-je en effet que malgré mille obstacles,
Le Ciel, en ma faveur, prodiguât des miracles ?
Croyois-je que toujours.... Ah ! trop long-tems déçu ;
Malheureux que je suis, je ne l'ai que trop cru.
Je me suis trop flaté d'une fausse promesse,
Et du charme imposteur d'une feinte tendresse,
Ma raison prévenue, & mon cœur enchanté....
Non, je n'étois point fait pour tant de cruauté.

ISMENE.

Etois-je faite aussi pour être si cruelle ?

SAPOR.

Vous étiez faite, hélas ! pour n'être pas fidelle,
Vous m'avez abusé d'un espoir trop flatteur,
Je me croyois aimé, j'adorois mon erreur,
Ne pouviez-vous encor quelque-tems vous contraindre ?

ISMENE.

Hélas ! connoissez mieux en quel tems je veux feindre.

SAPOR.

Je ne veux rien connoître, assuré de mon sort,
Mes vœux les plus ardens m'entraînent à la mort.
J'y vais avec plaisir : il faut du sang, Madame,
Pour achever d'éteindre une importune flâme.
J'y cours....

ISMENE.

Que dîtes-vous ? Ah ! Quelle aveugle erreur
Vous fait chercher la mort avec tant de fureur ?
Vivez : si vous mourez, il faut que je vous suive.

SAPOR.

Hé ! Pourquoi voulez-vous maintenant que je vive,
Abandonné, trahi, desespéré, vaincu ?
Madame, en cet état, j'ai déja trop vécu.

ISMENE.

Quel trouble me saisit, je tremble, je frissonne,
Ah, Théone, fuyons; la force m'abandonne;
Fuyons....

SAPOR.

Vous me fuyez, dans ce moment fatal,
Vous courez vous jetter dans les bras d'un Rival;
Est-ce ainsi qu'autrefois, sensible à mes allarmes,
Vous me voyiez courir dans le péril des armes?
Lorsque nous séparant par de tendres adieux,
Vous me suiviez long-tems, & du cœur, & des yeux?
Me fuyiez-vous ainsi, quand ma main fortunée
Tenoit à mes drapeaux la victoire enchaînée?
Quand revenant vainqueur j'étalois à vos piés
Le débris de l'orgueil des Rois humiliés,
Des javelots brisés, des aigles menaçantes
Du sang des Ennemis encore dégoutantes,
Des faisceaux attachés, mille & mille étendarts,
Digne fruit d'un héros, cueillis au champ de Mars!
Tout couvert de lauriers, & tout brillant de gloire,
Je ne me réservois, pour prix de la victoire,
Que le plaisir charmant de vous la raconter,
Et vous, Madame, & vous, celui de l'écouter.
Pour qui donc ai-je mis tant de villes en cendre?
Pour qui couloit le sang que l'on m'a vu répandre!
Vous ne l'ignorez pas, j'allois, de vos parens,
Appaiser, par mon sang, les mânes murmurans.
Ce n'étoit pas assez qu'aux plaines de Larisse,
Mon bras leur eût offert un sanglant sacrifice,
Et que vous eussiez vu leurs sillons désolés
Blanchir des ossemens dont ils étoient comblés;
C'étoit peu, que traînant les horreurs de la guerre,
De vastes flots de sang j'eusse inondé la terre,
Il me falloit encor, par de plus grands travaux,
Changer l'ordre du Ciel, faire rougir les eaux,
Leur apprendre à couler par des routes nouvelles!
Vous le savez, vos yeux sont des témoins fideles;

L'Oronte a vu deux fois ses flots précipités,
De cadavres Romains, dans leur cours arrêtés,
Remonter vers leur source, & cherchant un passage,
S'égarer dans les champs voisins de son rivage.
Quel fruit de mes travaux! Grands Dieux! N'en parlons plus,
Mes regrets aussi bien seroient-ils superflus.
O Ciel! Tu me devois un destin moins barbare;
Mais calmons la fureur, qui de mon cœur s'empare.
Oui, Madame, trahi, percé de mille traits,
Je sens que je vous aime encor plus que jamais.

ISMENE.

Vous m'aimeriez encor! Non, je suis trop coupable.

SAPOR.

Pour ne me plus aimer, êtes-vous moins aimable?

ISMENE.

Vengez-vous par la haine, armez votre courroux.

SAPOR.

Pour me venger, hélas! quel chemin m'ouvrez-vous?

ISMENE.

Je le dirai pourtant: du destin poursuivie,
Je devrois être plainte, & non être haïe.
Vous le saurez un jour.

SAPOR.

Ah! Dans mon désespoir
Votre bouche déja m'en a trop fait savoir;
Ne m'apprenez plus rien, je n'ai rien à vous dire,
Je ne vous retiens plus, allez chercher l'Empire;
Tandis que d'autre part, en proie à ma fureur,
Je vais, pour me venger, chercher un Empereur.
Qu'il me tarde de voir mon bras, de sang avide,
Se perdre dans le sein du traître, du perfide.
Lorsque dans les combats je signalois mes coups,
Je n'étois qu'amoureux, je n'étois point jaloux;
Par les coups de l'amour j'ai commencé ma vie,
Faisons sentir ici ceux de la jalousie;
Le champ nous est ouvert, il faut se signaler:
Cruel, tu périras, & ton sang va couler.

ISMENE.

Ah ! Dieux ! Que dites-vous ?

SAPOR.

En vain votre tendresse,
Tremblante pour ses jours, dans son sort s'intéresse ;
Il mourra de mes coups, j'irai chercher son cœur.
Mais, hélas ! pardonnez à ma juste fureur,
Si pressé du transport d'une jalouse rage,
Je ne respecte point votre divine image ;
Si je perce ce cœur pour effacer des traits,
Ailleurs que dans le mien, infidels, imparfaits,
Et si, l'amour rendant ma fureur légitime,
J'immole, en me frappant, une double victime.

ISMENE.

Sortons d'ici, Théone, je me sens accabler,
Je tremble, je chancelle, & je ne puis parler.

SCENE III.

SAPOR *seul.*

Enfin dépouillons-nous d'une feinte apparence,
Déchirons maintenant ce voile de constance,
Où ma foiblesse a sû si long-tems se cacher ;
Il n'est plus de témoins pour nous la reprocher :
Ouvrons enfin la scene, exposons à la vue
Les sentimens secrets d'une ame toute nue.
Eclatez, mes regrets trop long-tems retenus,
Je vais mourir bien-tôt, je ne me plaindrai plus.
Voilà pour quel usage on me laissoit la vie :
Ciel ! Tu me réservois à cette perfidie.
Hé bien ! Es-tu content ? La fortune & l'amour
M'ont-ils assez joué l'une & l'autre à leur tour ?
O trop flateur espoir, détruit dans sa naissance,
A quel point se réduit toute mon espérance ?

Je vais mourir, & pour comble d'horreur, hélas!
Ismene est infidelle, & ne me plaindra pas.
Je ne vous verrai plus, ingrate encore aimable,
Je ne vous verrai plus, quel mot épouvantable!
Je tremble, je frémis, je sens couler mes pleurs,
Ah! Qui peut exciter ces indignes terreurs?
Est-ce la mort, grands Dieux! qui cause mes allarmes?
Est-ce l'amour trahi qui m'arrache des larmes?
Je ne sais: mais, hélas! renonce-t-on au jour,
Quand on ne peut encor renoncer à l'amour?
Qui pourra vous aimer autant que je vous aime?
Quand de vos cruautés m'étant puni moi-même,
Je serai descendu dans l'infernale horreur.
Mais quel transport jaloux s'éleve dans mon cœur?
Quoi! l'on vous aimera; j'en frémis, quand j'y pense,
Et je ne vivrai plus pour venger cette offense?
Eh! De quels soins cruels viens-je ici m'affliger?
Ismene encor vivra, c'est trop pour me venger.
Elle a pû me trahir, l'ingrate sera-t-elle
Pour un nouvel amant plus que pour moi fidelle?
Non, je serai vengé dans le sein du trépas.
Mais tandis que je vis, vengeons-nous par mon bras.
Quel autre mieux que moi puniroit cet outrage?
Que l'amour dans mon cœur se convertisse en rage,
D'un orgueilleux Rival allons percer le flanc,
Et noyons son amour dans les flots de son sang.
Courons, qu'attendons-nous, qu'il périsse....

****
***
**
*

SCENE IV.

SAPOR, ZENOBIE.

SAPOR.

Ah ! Madame ;
Venez voir le désordre & l'horreur de mon ame ;
Venez, considérez l'état où l'on m'a mis ;
Vous ne direz jamais quels sont mes Ennemis.
Le jour m'est à-présent une peine cruelle ;
Je suis trahi, Madame, Ismene est infidelle,
Ismene, votre fille. Et dans quel tems, grands Dieux !
Lorsque je vais verser tout mon sang à ses yeux,
Et que mon bras armé pour se rendre justice,
Des destins ennemis va dompter la malice.
Ah ! Que ne suivoit-elle encor quelques momens,
Le cours toujours trompeur de ses déguisemens ?
Par pitié, pour le moins, que ne me laissoit-elle
Dans l'erreur où j'étois de la croire fidelle ?
Que ne se faisoit-elle encor un peu d'effort ?
Les Dieux n'alloient-ils pas ordonner de ma mort ?
J'aurois abandonné ma languissante vie
Avecque plus d'amour & moins d'ignominie.

ZENOBIE.

Prince, calmez l'excès de vos ressentimens,
Le tems attend de vous d'autres emportemens ;
D'un tyrannique amour déplorable victime,
Ma fille est malheureuse, & voilà tout son crime ;
Son infidélité, dans ce jour malheureux,
Bien plus que sa constance, a fait briller ses feux.
D'amour & de terreur son ame combattue,
A de tendres frayeurs s'est à la fin rendue ;
Une loi trop cruelle arrachoit un discours,
Qu'elle ne prononçoit que pour sauver nos jours.

Non que je veuille ici, trop pleine de tendresse,
Faire grace à l amour, & cacher sa foiblesse ;
Si de meilleurs conseils avoient été suivis,
Ma fille, vous & moi, nous serions tous péris
Plutôt qu'un lâche aveu fût sorti de sa bouche,
Mais enfin plus sensible à l'ardeur qui la touche ;
Ismene a consenti dans ce funeste jour,
Pour sauver son amant, d'immoler son amour.

SAPOR.

Ah ! Que me dites-vous ! Est-il bien vrai, Madame ?
A ce flateur espoir puis-je livrer mon ame ?
Quoi, malgré ses froideurs, Ismene, dans son cœur,
Auroit désavoué ce discours imposteur ?
Ces sentimens trompeurs arrachés par la feinte,
N'etoient que des effets d'amour & de contrainte ?
Ah ! Pardonnez, Ismene, à mon aveuglement,
Pardonnez aux transports d'un trop crédule amant ;
Je vous crois criminelle, & je suis seul coupable.
Vous ne serez jamais à mes yeux plus aimable,
Maintenant que je sais le prix de vos combats,
Que quand vous me direz que vous ne m'aimez pas.
Mais peut-être, Madame, une pitié secréte,
Plus que la vérité, dans mon malheur vous jette !
Car enfin deux amans en cette extrêmité,
De la feinte aisément percent l'obscurité.
Hélas ! D'un seul soupir, elle eût calmé l'orage,
Dissipé mes frayeurs, rassuré mon courage ;
Et contrainte à tenir un discours odieux,
Son cœur ne pouvoit-il s'exprimer par ses yeux ?

ZENOBIE.

Tout mentoit dans Ismene, & ses regards timides
Criagnoient d'en trop apprendre à des témoins perfides ;
On l'observoit.

SAPOR.

Madame, ah ! Que m'apprenez-vous ?
On l'observoit, grands Dieux ! Ah ! courons, hâtons-nous ;

Nos projets sont détruits ; tout est perdu, Madame,
Hélas ! Dans les transports, qui déchiroient mon ame,
Je n'aurai pû me taire, on saura.... j aurai dit....
Je sens que dans mon cœur l'espoir s'évanouit.
Tout est perdu, Madame, & je vous ai trahie ;
Quel malheur ! Quel revers ! Dieux ! Quelle est donc ma vie ?
Tous mes momens ne sont qu'un éternel retour
De la crainte au dépit, de la rage à l'amour.
Allons, courons finir mes jours & ma misere ;
Ciel ! je ne serai plus l'objet de ta colere :
Il ne te reste plus, contre moi, qu'un seul trait,
Je l'attends, tonne, frappe, & je suis satisfait.

ZENOBIE.

Il n'est plus tems ici de se répandre en plaintes,
Défendez votre cœur contre ces vaines craintes ;
Que ce nouveau malheur, & peut-être incertain,
Ne serve qu'à hâter les coups de votre main.
Dans mon appartement, Sabinus va se rendre,
De ses soins empressés nous devons tout attendre ;
Nous avons des amis touchés de nos malheurs ;
Et la pitié n'est pas éteinte en tous les cœurs ;
Enflammé par l'amour, animé par la gloire,
Prince, je crois vous voir voler à la victoire.

SAPOR.

Allons, Madame, allons, le succès est certain,
Si je puis seulement avoir le fer en main.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ZENOBIE, ISMENE, THEONE.

ZENOBIE.

Non, non, vous n'irez point, qu'il vienne ici, s'il l'ose,
Achever cet hymen que son cœur se propose,
Vous arracher des bras d'une mere en fureur.
Il est plus d'un chemin pour aller à son cœur,
Mon bras mieux que vos yeux....

ISMENE.

L'ardeur de la vengeance
Est un foible secours contre tant de puissance,
Que pourront nos efforts ?

ZENOBIE.

Hé bien ! cours à l'Autel,
Vas verser sur ton front un opprobre éternel ;
Mais avant de partir, vois ces voûtes sanglantes,
Du meurtre de ton pere encor toutes fumantes ;
Vois ce palais rempli du nom de tes ayeux,
Tout reproche ton crime à tes perfides yeux.
Si de ces monumens exposés à ta vue,
Ton ame, en ce moment, n'est assez confondue,

S'il te faut des objets empruntés chez les Morts,
Pour aller dans ton cœur exciter des remords,
Ombre de mon époux * - - - - - - - - -
- - - - - - - - - - - - - - - - - - -

** On a cherché vainement dans les Ouvrages manuſcrits de M. Regnard, ce qui eſt défectueux en cet endroit, & ne l'ayant pû recouvrer, on a été obligé de laiſſer la Scene telle qu'elle eſt.*

SCENE II.

ZENOBIE, ISMENE, SAPOR, THEONE.

SAPOR.

JE céde enfin, Madame, à mon impatience,
Les momens ſont trop lents, je cours à la vengeance :
Sabinus ne vient point, il faut l'aller chercher,
C'eſt trop long-tems ici l'attendre & ſe cacher,
Il eſt tems maintenant que le Ciel ſe déclare.
Quel que ſoit le trépas que le ſort me prépare,
Je mourrai ſatisfait, ſi d'un coupable cœur,
En verſant tout mon ſang, je puis laver l'erreur,
Dans le tems que, pour moi, votre tendreſſe éclate,
Je vous crois infidelle, & je vous nomme ingrate,
Dans ce moment pourtant, vos yeux en ſont témoins,
J'étois plus malheureux, je n'en aimois pas moins;
Et n'accuſant que moi d'une fauſſe inconſtance,
Je vous gardois toujours un reſte d'innocence.
Non que par ces raiſons je veuille m'excuſer;
Peut-être qu'un moment j'ai pû vous accuſer;

Et ce cruel moment, dont le retour m'accable ;
A vos yeux pour toujours doit me rendre coupable.
Ah ! périsse un soupçon né de mon désespoir,
Et le crédule cœur qui le peut concevoir.
Je vole l'en punir ; vous m'aimez, je vous aime,
Rien ne peut mieux venger l amour que l'amour même,
Je m'arrache à vos yeux, vous ne me reverrez
Que triomphant, ou mort.

ISMENE.

Ah ! Prince, demeurez ;
Je tremble pour vos jours. Aux coups de la tempête
Laissez-moi présenter une moins chere tête.
Si je vous exposois aux horreurs du danger,
Ce seroit me punir bien plus que me venger ;
Et quoique vos périls m'apportassent des charmes,
Je serois mal payée encor de mes allarmes ;
D'autres me vengeront.

SAPOR.

Madame, à cet emploi,
Que vous me refusez, qui destinez-vous ?

ISMENE.

Moi,
Dans les nobles transports du courroux qui m'anime,
Si je vais à l'Autel, ce n est plus en victime,
J'y cours pour immoler un tyran odieux ;
Et mon bras va venger le crime de mes yeux.

SAPOR.

Je renonce, à ce prix, Madame, à la vengeance,
Vous allez à l'Autel flatter son espérance.
Ah ! quand il y devroit expirer de vos coups,
Mon cœur, de son bonheur, seroit encor jaloux.
Non, laissez-moi, Madame, achever mon ouvrage,
Moi seul j'espere tout du feu de mon courage ;
Et si je ne remets l'Orient sous vos loix,
Je dispense les Dieux d appuyer mes exploits.

SCENE III.

AURELIEN, ZENOBIE, ISMENE, SAPOR, THEONE, FIRMIN, GARDES.

ZENOBIE.

Quel coup de foudre affreux ! Dieux, quel revers funeste !

ISMENE.

Ciel ! conservez Sapor, j'abandonne le reste.

AURELIEN.

Non, Prince, il n'est pas tems encore de partir,
Sabinus doit ici vous venir avertir.
Je viens vous en porter les dernieres nouvelles;
Son supplice déja sert d'exemple aux Rebelles,
Et le vôtre bien-tôt instruira l'Univers,
Qu'il n'est que ce chemin pour sortir de mes fers :
Et vous, Madame, & vous, l'objet de ma foiblesse,
Voilà donc de quel prix vous payez ma tendresse?
A cet illustre emploi vous destiniez ses jours,
Quand vos larmes tantôt m'en demandoient le cours.
Ah ! c'est trop sous l'amour faire gémir la gloire.

SAPOR.

Par quel aveuglement aurois-tu donc pû croire,
Que Sapor pût jamais former d'autre dessein,
Que de briser ses fers & te percer le sein;
Je te le dis encor, pour assurer ta vie,
Il faut qu'auparavant la mienne soit ravie.
Quels que soient mes destins, libre ou chargé de fers,
Je prétends te haïr même au fond des Enfers.

Que tardes-tu, barbare, à m'y faire descendre?
Tes bourreaux sont ils prêts? Tu risques trop d'attendre.
Crains, tant que je respire, un coup mal arrêté.

AURELIEN.

Ainsi bien-tôt mes jours seront en sûreté.

SAPOR.

Le plus affreux trépas n'a rien dont je pâlisse.

ISMENE.

Et vous pouvez, Seigneur, commander qu'il périsse?
Il n'est point criminel, c'est moi qui dois périr.

SAPOR.

Pourquoi m'enviez-vous la gloire de mourir!
Accordez à mes vœux cette grace, Madame,
C'est tout ce que j'attends pour le prix de ma flâme:
Et mourant en ce jour à vos yeux & pour vous,
Quel autre sort ailleurs pourroit m'être plus doux?
Je triomphe; un Rival, à mon sort, porte envie.
Tout le regret que j'ai d'abandonner la vie,
Vient de t'y voir encor: c'est un crime pour moi
D'en sortir sans punir un tyran tel que toi.

AURELIEN.

C'est trop d'un orgueilleux suspendre le supplice,
Tes jours sont à leur fin: Gardes, qu'on le saisisse.
Firmin, obéissez.

ISMENE.

Ah! s'il meurt aujourd'hui,
Seigneur, ordonnez donc que je meure avec lui.
Sapor. Mais il me quitte, hélas!

SAPOR.

Vous soupirez,
Vous m'aimez, & je meurs; je meurs, & vous pleurez:
Trop heureux en mourant de causer vos allarmes,
Et mon sang est cent fois trop payé de vos larmes.
Adieu, belle Princesse, adieu.

SCENE IV.

AURELIEN, ZENOBIE, ISMENE, THEONE, SUITE.

ISMENE.

Quelle injustice
Sapor, vous me quittez pour courir au supplice.
Arrête, cher Amant, je vole sur tes pas
M'unir à toi du moins dans le sein du trépas.
Tu ne mourras pas seul. Retirez-vous, perfides,
Laissez-moi l'arracher à des mains parricides,
Et vous offrir un cœur que vous puissiez percer,
Traîtres, éloignez-vous. Mais je ne puis passer.
Ce n'est donc que pour moi qu'on devient pitoyable!
On punit l'innocent, on pardonne au coupable.
Ah! Seigneur, suspendez un arrêt plein d'horreur,
Ordonnez de ma main, disposez de mon cœur.
Par ces sacrés genoux, que je tiens, que j'embrasse,
Détournez sur moi seule un coup qui le menace;
Au nom de ce qui fut le plus cher à vos yeux,
Au nom de notre hymen, Seigneur, au nom des Dieux.

ZENOBIE.

Finissez un discours dont ma fierté murmure,
Ma fille, une faveur est pour nous une injure,
Lorsque notre ennemi la dispense à nos soins;
Nous pourrions, vous & moi, l'en haïr un peu moins,
Et les jours de Sapor, quelque amour qui nous presse,
Seroient trop achetés d'une telle foiblesse.

ISMENE.

Madame, en ce moment, peut-être ce Héros
Rend les derniers soupirs sous le fer des bourreaux.
Ah ! cruels, de quel sang arrosez-vous la terre ?
Barbares, redoutez les éclats du tonnerre,
Suspendez vos couteaux, désarmez vos fureurs.
Ah, Seigneur ! Mais je vois vos secrétes horreurs.
Non, vous ne voulez point que ce Héros périsse,
Votre cœur désavoue une telle injustice.
Je le sais, je le vois : ah ! partez, courez tous,
Allez vous opposer à ces indignes coups.
L'Empereur vous l'ordonne, allez, j'y cours moi-même,
Seigneur ; mais, Dieux ! Firmin, mon horreur est extrême.
Ah, barbare ! c'est vous dont les secours trop lents...
C'est vous... Sapor est mort. Ciel ! il n'en est plus tems.
Hélas !

SCENE V.

AURELIEN, ZENOBIE, ISMENE, THEONE, FIRMIN.

AURELIEN.

Quelle raison près de moi te rappelle ;
Le camp a-t-il déja vu le sang d'un Rebelle ?
Sapor vit-il encor ? Quelqu'un m'a-t-il trahi ?
Explique-toi.

FIRMIN.

Seigneur, vous êtes obéi ;

Et sa mort, dans ces lieux, est déja répandue.
Sapor s'étoit soustrait à peine à votre vue,
Que brûlant d'arriver au lieu de son trépas,
Son ardeur devant nous précipitoit ses pas.
Quand bientôt parvenu sous ces pompeux portiques,
Où des Rois, ses ayeux, sont les bustes antiques,
» Arrêtons-nous ici, dit-il, c'est dans ces lieux,
» Qu'à ces bustes chéris j'expose mes adieux.
» Vous, Héros, qui, couverts d'une éternelle gloire,
» M'avez vu, comme vous, suivi de la victoire;
» Offert à vos regards, il doit m'être bien doux
» De répandre le sang que j'ai reçu de vous,
» Ne l'ayant pu verser dans le sein de la guerre.
Aussi-tôt d'un effort plus prompt que le tonnerre,
Nous le voyons saisi du fer d'un des Soldats:
» Lâches, retirez-vous, qu'on ne m'approche pas,
» Dit-il, je veux, ici, vous épargner un crime,
» Et porter seul des coups dignes de la victime.
A ces mots, se taisant, d'une intrépide main,
Il enfonce le fer promptement dans son sein,
Il se perce, son sang par deux canaux bouillonne.
Ce spectacle sanglant n'offre rien qui l'étonne;
Il sent glisser, en lui, la mort sans se troubler,
Et lui seul, sans effroi, voit tout son sang couler;
Mais bien-tôt d'un visage où la mort étoit peinte,
Le regard languissant, & la voix presque éteinte:
Je meurs enfin, dit-il, & les Dieux l'ont permis;
Aurélien peut vivre, il n'a plus d'Ennemis.
Vous, Ismene,... A ce mot, qu'à peine il a pû dire,
Ce Prince s'affoiblit, chancelle, tombe, expire.
Je l'ai laissé, Seigneur, sans forces étendu,
Parmi les flots de sang qu'il avoit répandu;
Il ne vit plus enfin.

AURELIEN.

Le trépas d'un seul homme
Affermit pour jamais la puissance de Rome.
Je n'ai plus rien à craindre enfin & dans ce jour;
J'assure d'un seul coup mon trône & mon amour.

ISMENE.

Il eſt mort, & je vis, & je reſpire encore !
Et je te vois, cruel ! Tu m'aimes, je t'abhorre,
Ce n'eſt qu'avec le fer que tu touches un cœur,
Monſtre que les enfers ont produit en fureur.
Eloigne-toi, barbare, évite ma préſence,
Crains que Sapor ne vive encor en ma vengeance ;
J'aurois déja puni tes lâches attentats,
Si de ton ſang impur j'oſois ſouiller mon bras.
Dans les frémiſſemens de mon horreur extrême,
Je n'oſe t'approcher pour te percer moi-même,
Je réſerve ma main pour un plus noble emploi,
Lâche, voilà le coup que je gardois pour toi.

Elle ſe tue.

ZENOBIE.

Que vois-je, juſte Ciel !

AURELIEN.

Quel ſpectacle effroyable !

ZENOBIE.

L'aurois-je dû penſer ! Quel coup épouvantable !

AURELIEN.

Iſméne, hélas, Iſméne....

ISMENE.

Ah ! Ne m'approche pas,
J'irai, ſans ton ſecours, dans la nuit du trépas,
Je te laiſſe, en mourant, un noble exemple à ſuivre ;
J'aimois, j'aimois Sapor, je n'ai pû lui ſurvivre.
Si tu m'aimes, ſuis-moi dans le ſéjour affreux,
Viens m'y voir dans les bras de ton Rival heureux.
Mais que dis-je ? Grands Dieux ! égarée, éperdue,
Ah ! n'y ſuis point mes pas, n'y ſouille point ma vue,
Si tu t'y préſentois, je voudrois les quitter ;
Barbare, je ne meurs qu'afin de t'éviter.

ZENOBIE.

Ma fille, vous mourez. Ce coup eſt mon ouvrage ;
O mort infortunée ! Etoit-ce à cet uſage,

Que

Que ce fer malheureux dans vos mains étoit mis?

ISMENE.

Madame, je fais plus que je n'avois promis,
Je meurs.

AURELIEN.

O coup fatal!

ZENOBIE.

Oh! ma fille.

THEONE.

Elle expire.

SCENE VI.

AURELIEN, ZENOBIE, FIRMIN.

ZENOBIE.

OUI, barbare, à tes yeux, je veux bien te le dire,
C'eſt moi, c'eſt ma fureur qui lui mit dans la main
Ce poignard tout ſanglant pour t'en percer le ſein!
Elle eſt morte, & ſon bras a trahi ſon courage;
Mais je vis; & le mien achevera l'ouvrage.
Tu m'as ravi, perfide, empire, enfans, époux:
Mais il me reſte un bien, & plus cher & plus doux,
Que ne furent jamais époux, enfans, empire,
C'eſt une horreur de toi que je ne ſaurois dire;
J'aime mieux voir ma fille, avançant ſon trépas,
Dans le ſein de la Mort, cruel, que dans tes bras.

SCENE DERNIERE.

AURELIEN, FIRMIN.

AURELIEN.

Je saurai prévenir les effets de sa haine,
Je crains peu son courroux. Firmin, suivez la Reine;
Qu'on la garde; je perds le fruit de mes exploits,
Si Rome ne la voit avec les autres Rois:
C'est le seul prix qui reste à marquer sa victoire.
Un amour outragé rend l'éclat à ma gloire;
Et l'honneur d'un triomphe offert à mon retour,
Me récompense assez des pertes de l'amour.

FIN.

LE CARNAVAL DE VENISE,

BALLET.

En trois Actes, & un Prologue.

Repreſenté par l'Académie Royale de Muſique, le.... Mai 1699.

ACTEURS DU PROLOGUE.

UN ORDONNATEUR.

MINERVE.

Un Suivant de la Danſe.

Un Suivant de la Muſique.

Chœur d'Ouvriers.

Troupe de Génies, qui préſident aux Arts.

PROLOGUE.

Le Théatre repréſente une Salle où l'on doit donner un Spectacle : tout y eſt encore en déſordre : le lieu eſt plein de morceaux de bois & de décorations imparfaites, & l'on y voit quantité d'Ouvriers qui travaillent pour mettre tout en état.

SCENE PREMIERE.

UN ORDONNATEUR; CHŒUR D'OUVRIERS.

L'ORDONNATEUR.

Hatez-vous, préparez ces lieux,
Ne perdez pas des momens précieux.

LE CHŒUR.

Hâtons-nous, préparons ces lieux,
Ne perdons pas des momens précieux.

L'ORDONNATEUR.

Redoublez vos efforts, dépêchez, le tems preſſe;
Tout accuſe votre lenteur;
On ne peut travailler avec aſſez d'ardeur,
Quand au plaiſir on s'intéreſſe.

Hâtez-vous, préparez ces lieux,
Ne perdez pas des momens précieux.

LE CHŒUR.

Hâtons-nous, préparons ces lieux,
Ne perdons pas des momens précieux.

L'ORDONNATEUR.

Quelle Divinité s'empresse
A descendre des Cieux,
Minerve paroît à nos yeux.

SCENE II.

MINERVE, L'ORDONNATEUR, CHŒUR D'OUVRIERS.

MINERVE.

Je quitte sans regret la demeure immortelle,
Pour venir en ce jour,
Dans une aimable Cour,
Partager les plaisirs d'une fête nouvelle.

Mais quel désordre affreux regne de toutes parts!
Quelle main téméraire
Ote à ces lieux leur éclat ordinaire?
Est-ce ainsi qu'on prétend mériter mes regards?

L'ORDONNATEUR.

Par nos soins empressés, par notre diligence,
Nous allons satisfaire à votre impatience.
Hâtez-vous, préparez ces lieux,
Ne perdez pas des momens précieux.

LE CHŒUR.

Hâtons-nous, préparons ces lieux,
Ne perdons pas des momens précieux.

MINERVE.

Pour attirer les yeux d'un grand Prince que j'aime,
Vos soins me paroissent trop lents,
Retirez-vous, Ministres négligens,
Je prétends m'employer moi-même.

Accourez, Dieux des Arts, embellissez ces lieux :
Qu à ma voix votre ardeur réponde,
Servez le fils du plus grand Roi du monde,
C'est un emploi digne des Dieux.

SCENE III.

Les Divinités qui président aux Arts ; la Musique, la Danse, la Peinture, l'Architecture, &c. viennent à la voix de Minerve, avec leurs Suivans, & élévent un Théatre magnifique.

LE CHŒUR.

SERVONS le fils du plus grand Roi du monde,
C'est un emploi digne des Dieux.

Entrée de Génies qui président aux Arts.

Un SUIVANT de la Musique.

Qu'Amour dans nos fêtes
Fasse des conquêtes ;
Où ce Dieu n'est pas,
Trouve-t-on des appas?

Venez, cœurs sensibles,
Dans ces lieux paisibles,
Il garde pour vous
Les plaisirs les plus doux.

Qu'Amour, &c.

Il cause des larmes,
Des soins, des allarmes,
Mais ses biens parfaits
Nous vengent de ses traits.

Qu'Amour, &c.

L'ORDONNATEUR.

Les Dieux seuls en ce jour auront-ils l'avantage
De divertir le Maître de ces lieux?
Entre les Mortels & les Dieux,
Il faut que ce bien se partage.

L'ORDONNATEUR, *un Suivant de la Musique, & un Suivant de la Danse, ensemble.*

Joignons nos voix, nos jeux & nos desirs,
Que l'on donne aux Mortels le soin de ses plaisirs,
Et dans le Temple de Mémoire
Les Dieux prendront soin de sa gloire.

Les Génies des Arts recommencent leur Danse.

MINERVE.

Jeunes cœurs échapés à la fureur de Mars,
Venez, venez de toutes parts,
Faire au champ de l'Amour les moissons les plus belles;
Venez vous délasser de vos travaux guerriers,
Faites ici des conquêtes nouvelles,
Les myrthes quelquefois valent bien les lauriers.

Célébrez un Roi plein de gloire;
Ses travaux vous ont fait un repos précieux.
Mille exploits éclatans consacrent sa mémoire,
Il fait à ses Drapeaux enchaîner la victoire.
La Paix descend pour lui des Cieux.

LE CHŒUR.

Célébrons un Roi plein de gloire,
Ses travaux nous ont fait un repos précieux.
Mille exploits éclatans consacrent sa mémoire;
Il sait à ses drapeaux enchaîner la victoire.
La paix descend pour lui des Cieux.

MINERVE.

Vous qui suivez mes pas, remplissez mon attente;
Montrez, par les attraits d'un spectacle pompeux,
Tout ce que Venise a de jeux
Dans la saison la plus charmante.

FIN DU PROLOGUE.

ACTEURS DE LA PIECE.

LEANDRE, Cavalier François, Amoureux d'Iſabelle.

ISABELLE, Vénitienne, Amante de Léandre.

LEONORE, Vénitienne, Amante de Léandre.

RODOLPHE, Noble Vénitien, Amoureux d'Iſabelle.

Troupe de Bohémiennes, d'Arméniens & d'Eſpagnols.

LA FORTUNE.

Troupe de Joueurs de différentes Nations; Suivans de la Fortune.

Troupe de Caſtellans & de Barquerolles.

LE CARNAVAL.

Troupe de Maſques.

LE CARNAVAL DE VENISE, *BALLET.*

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente la Place S. Marc de Venise.

SCENE PREMIERE.

LEONORE *seule.*

J'AI fait l'aveu de l'ardeur qui m'enflâme,
L'Amour a vaincu la fierté;
Cet aveu qui m'a tant coûté,
D'un nouveau trouble agite encor mon ame.

Amour, toi qui peux tout charmer
Pourquoi faut-il, sous ton empire,
Qu'on ait tant de plaisir d'aimer,
Et qu'on souffre tant à le dire?

Je cherche en vain de toutes parts ;
Léandre ne vient point s'offrir à mes regards.

Depuis qu'il connoît ma foiblesse,
Je ne vois plus le même empressement ;
Hélas ! ce qui devroit animer un Amant,
Fait bien souvent expirer sa tendresse.

Amour, toi qui peux tout charmer,
Pourquoi faut-il, sous ton empire,
Qu'on ait tant de plaisir d'aimer,
Et qu'on risque tant à le dire ?

Isabelle paroît, un soudain mouvement
Augmente ma crainte fatale ;
Ciel ! n'est-ce point une rivale !
Ah ! qu'un cœur amoureux est jaloux aisément.

SCENE II.

ISABELLE, LEONORE.

ISABELLE.

Dans ces beaux lieux où tout enchante,
Je viens donner quelques momens
Aux jeux, aux spectacles charmans,
Qu'ici la Saison nous présente.

LEONORE.

Dans ces spectacles, dans les jeux,
Ce n'est point cet éclat pompeux
Qui toujours nous attire ;
Sous ce prétexte, dans ces lieux
L'Amour prend soin de nous conduire,
Pour y voir quelque objet qui nous plaît encor mieux.

ISABELLE.

Je ne veux point faire un myſtere
De l'amour qui peut m'engager ;
J'aime un jeune Etranger,
Et je cherche en ces lieux l'objet qui m'a ſu plaire.

LEONORE.

A vous faire un pareil aveu
Cette confidence m'engage,
Et pour un Etranger j'ai ſenti naître un feu,
Que ſon cœur avec moi partage.

De ſes tendres regards je me ſens enchanter.

ISABELLE.

A ſes diſcours flatteurs je n'ai pu réſiſter.

LEONORE.

Il m'aime d'une ardeur extrême,
Il m'a juré de m'aimer conſtamment.

ISABELLE.

Le tendre Amant que j'aime,
M'a fait cent fois même ſerment.

LEONORE.

Apprenez-moi le nom de cet Amant fidele.

ISABELLE.

Nommez-moi cet objet de votre amour nouvelle.

Enſemble.

C'eſt Léandre. Qu entens-je ? ô Dieux !

LEONORE.

Le perfide !

ISABELLE.

L'ingrat !

LEONORE.

Il faut briſer nos nœuds ;
Que mon dépit faſſe éclater le vôtre ;
Il nous abuſe l'une ou l'autre.

ISABELLE.

Peut-être que l'ingrat nous trompe toutes deux.

LEONORE.

Il vient; pénétrons dans son ame
Le secret de sa flâme.

SCENE III.

LEANDRE, ISABELLE, LEONORE.

ISABELLE.

Puis-je croire que votre cœur
Pour une autre que moi soupire?

LEONORE.

Ingrat, ne m'as-tu pas mille fois osé dire,
Que tu brulois pour moi d'une sincere ardeur?

LEANDRE.

Quand je vous vois ensemble,
L'Amour, qui dans vos yeux tous ses charmes rassemble,
Est également triomphant;
Entre deux beaux objets, qui tous deux savent plaire,
Le choix est difficile à faire,
Et l'un de l'autre me défend.

LEONORE.

Explique-toi sans artifice.

ISABELLE.

Il est tems enfin de parler.

LEONORE.

Il ne faut plus dissimuler.

LEANDRE.

Quelle contrainte! quel supplice!

De vos tendres regards j'ai senti les attraits,
Je vous aimai, charmante Leonore;
Mais des yeux plus puissans encore
Ont soumis mon cœur à leurs traits;
C'est Isabelle que j'adore,
Pour ne changer jamais.

LEONORE.

Ciel! que viens-je d'entendre, & que ma peine est rude?
Oses-tu déclarer ton infidélité?

ISABELLE.

En amour bien souvent un peu d'incertitude
Flatte plus que la vérité.

LEONORE.

Joüis de ta victoire, orgueilleuse rivale,
Insulte encore à mon malheur;
Et toi, perfide Amant, crois-tu voir dans mon cœur
Dissiper en regrets ma tendresse fatale?
Non, ingrat! Je prétends que mon courroux égale
Et surpasse encor mon ardeur.
Je veux qu'à ma vengeance offert en sacrifice,
L'un ou l'autre périsse;
J'en atteste le Ciel, en ce funeste jour
La haine vengera l'amour.

LEANDRE.

Que ces vains projets de vengeance
Ne servent qu'à serrer nos nœuds.

De divers Etrangers une troupe s'avance,
Ecoutons leurs concerts, prenons part à leurs jeux.

SCENE IV.

Une Troupe de Bohémiennes, d'Arméniens & d'Esclavons, avec des guittares, vient dans la Place Saint Marc prendre part aux plaisirs du Carnaval.

UNE BOHÉMIENNE.

Amor, amor, te'l giuro a se,
Tuo crudo stral non fa più per me.

LE CHŒUR répéte ces deux Vers, & les reprend à chaque couplet.

UN ESCLAVON.

Lungi da me, vagha beltà,
Non mi giova la crudeltà,
Chi vuol sospirar,
Può s'inamorar,
Amor, non la voglio con te,
Lascia mio core in libertà.

Le Chœur, *Amor*, &c.

L'ESCLAVON.

Grata merce di costante fè,
Indarno vien a consolar me.
Col foco non voglio più scherzar;
Amor per me gioco non è,
Voglio ridere, non avampar.

Le Chœur, *Amor*, &c.

TRADUCTION

DES VERS ITALIENS.

Amour, je t'en donne ma foi,
Tes traits ne sont plus faits pour moi.

Le Chœur, Amour, &c.

Loin de moi, sévere Beauté,
Je renonce à la cruauté :
Qui voudra soupirer, s'enflâme ;
Plus de commerce, Amour, fuis, laisse dans mon ame
Et le calme & la liberté.

Le Chœur, Amour, &c.

En vain, pour me flatter un peu,
La constance me montre un prix que je desire.
L'on ne badine point en vain avec le feu,
L'Amour pour moi n'est pas un jeu ;
Je ne veux point brûler si je puis, je veux rire.

Le Chœur, Amour, &c.

La Troupe continue les jeux & danse la Villanele.

UNE MUSICIENNE *de la Troupe.*

Formons, s'il est possible,
Les plus doux concerts;
Ce séjour est paisible
Dans le sein des Mers.

LE CHŒUR *répete les quatre Vers précédens à chaque Couplet.*

LA MUSICIENNE.

Neptune, plus tranquille,
Pour flatter nos vœux,
Sert, dans ce doux asyle,
De théatre aux jeux.

Le Chœur, Formons, s'il est possible, &c.

LA MUSICIENNE.

Nous ressentons dans l'onde
Le flambeau d'amour,
Il est plus cher au monde,
Que celui du jour.

Le Chœur, Formons, s'il est possible, &c.

On recommence la danse.

UNE BOHÉMIENNE.

Tout plaît, tout rit dans ce beau séjour,
Venus y tient sa brillante Cour.

LE CHŒUR *répete ces deux Vers à chaque Couplet.*

UN ARMENIEN.

Dans ces beaux lieux remplis d'attraits,
L'Amour n'a que d'aimables traits,
Tout vient, jeunes cœurs, flatter vos desirs;
Si l'Hiver chasse les Zéphirs,
Il vous ramene les doux plaisirs.

Le Chœur répete, Tout plaît, tout rit, &c.

L'ARMENIEN.

Malgré la glace & les noirs frimats,
Nous ressentons des feux pleins d'appas,
Et les jeux suivent par-tout nos pas.
Quel Printems fait de plus beaux jours?
Au lieu de fleurs, il naît des Amours.

Le Chœur répete, Tout plaît, tout rit, &c.

SCENE V.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

Vous brillez à mes yeux d'une grace nouvelle,
Et je brûle pour vous d'une nouvelle ardeur:
La Mere des Amours ne fut jamais si belle,
Tout le feu de vos yeux a passé dans mon cœur.

ISABELLE.

Je crains une Rivale, & mon ardeur fidelle
Me fait sentir de mortelles terreurs.

LEANDRE.

Ne craignez rien de ses fureurs.

ISABELLE.

Je crains plus de votre inconſtance.

LEANDRE.

Ah ! que cette crainte m'offenſe.

ISABELLE.

Pourquoi vous offenſer de la juſte frayeur
Dont je ſens les atteintes ;
Les troubles & les craintes
Sont les premiers effets d'une naiſſante ardeur.

LEANDRE.

De ce tendre diſcours que mon ame eſt ravie !

ISABELLE.

D'un jaloux odieux je crains la barbarie ;
Si notre amour éclatoit à ſes yeux,
Rien ne pourroit calmer ſes tranſports furieux.

LEANDRE.

L'Amour, armé de la conſtance,
Ne craint ni rivaux, ni jaloux ;
Si nos cœurs ſont d'intelligence,
Rien n'eſt à redouter pour nous.
D'un jaloux importun tromper la vigilance,
C'eſt goûter par avance
Ce que l'Amour a de plus doux.

ISABELLE.

Brûlerez-vous pour moi d'une flamme ſincere ?

LEANDRE.

Pouvez-vous vous connoître, & me le demander ?

ISABELLE.

La conquête d'un cœur eſt plus aiſée à faire,
Qu'elle n'eſt facile à garder.

LEANDRE.

Banniſſez ces allarmes,
Rendez le calme à votre cœur ;
Vos beaux yeux & vos charmes
Vous répondront de mon ardeur,

Ensemble.

Goutons, ſans nous contraindre,
Les plaiſirs les plus doux.
Ah ! que pouvons-nous craindre,
Si l'Amour eſt pour nous ?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théatre représente la Salle des Réduits de Venise, qui est un lieu destiné pour le Jeu pendant le Carnaval.

SCENE PREMIERE.

RODOLPHE *seul.*

Vous qui ne souffrez point les peines,
Qui déchirent les cœurs jaloux,
Quel que soit le poids de vos chaînes,
Amans, que votre sort est doux?

Deux tyrans dans mon cœur exercent leur furie;
L'Amour, le tendre Amour,
Y fait naître la jalousie,
Et mes jaloux transports, par un cruel retour,
Y font mourir l'amour qui leur donna la vie.

Vous qui ne souffrez point les peines,
Qui déchirent les cœurs jaloux,
Quel que soit le poids de vos chaînes,
Amans, que votre sort est doux!

SCENE II.

LEONORE, RODOLPHE.

LEONORE.

MALGRÉ toute l'ardeur qui regne dans votre ame,
On vous féduit, on trahit votre flâme.

RODOLPHE.

Ah! je m'en doutois bien, & mes foupçons jaloux
M'en avoient inftruit avant vous.

LEONORE.

Un autre Amant fans réfiftance,
Remporte le prix le plus doux,
Que méritoit votre conftance.

RODOLPHE.

Nommez-moi feulement le Rival qui m'offenfe,
Et laiffez agir mon courroux.

LEONORE.

L'affront eft égal entre nous,
Je veux partager la vengeance.

Un ingrat me juroit de vivre fous mes loix,
Je me flattois de ce bonheur extrême;
On fe laiffe aifément tromper par ce qu'on aime,
Lorfque l'on eft trompé pour la premiere fois.

A ce perfide Amant, Ifabelle a fû plaire,
Et Léandre à fes yeux....

RODOLPHE.

O Ciel! que dites-vous?

Ensemble.

Que l'amour dans nos cœurs se transforme en colere :
Vengeons-nous ? hâtons nos coups ;
La vengeance qu'on differe,
Perd ce qu elle a de plus doux.

L E O N O R E.

Et toi, sors de mon cœur, indigne & foible reste
D'une impuissante ardeur,
Ne me parle plus en faveur
D'un perfide que je déreste.

R O D O L P H E.

J'étoufferai la voix d'une pitié funeste,
Qui crie en vain dans le fond de mon cœur.

Ensemble.

Que l'amour dans nos cœurs se transforme en colere ;
Vengeons-nous, hâtons nos coups ;
La vengeance qu'on differe,
Perd ce qu'elle a de plus doux.

R O D O L P H E.

Rien ne peut s'oppoſer à mon impatience,
Allons, courons à la vengeance.

SCENE III.

La Fortune paroît suivie d'une Troupe de Joueurs de toutes Nations.

CHŒUR *de Suivans de la Fortune.*

Suivons tous d'une ardeur fidelle,
C'eſt la Fortune ici qui nous appelle ;
Son pouvoir peût combler nos vœux.
Tous les biens volent autour d'elle,
C'eſt elle qui nous rend heureux.

LA FORTUNE.

Je ſuis fille du ſort, inconſtante & legere,
Tout fléchit ſous ma loi.
De tous les Dieux que le monde révere,
Quel autre a plus d'encens que moi ?

Je traîne à mon char la victoire,
Je briſe, quand je veux, des trônes éclatans ;
Et je puis à tous les inſtans,
Par quelque évenement éterniſer ma gloire.

Venez implorer mon ſecours,
Amans, qu'un triſte ſort accable ;
Je fais naître à mon gré le moment favorable,
Que, ſans moi, l'on attend toujours.

Entrée de Suivans de la Fortune.

UN MASQUE.

De tes rigueurs,
Ni de tes faveurs,
Fortune inconſtante,
Je ne crains rien, rien ne me tente ;

Tout ton pouvoir
Ne fait ni ma crainte, ni mon espoir.

Le bien qui peut enchanter mon ame,
Est de brûler d'une constante flâme,
Et d'allumer de semblables feux.
Deux yeux
Touchans,
Charmans,
Elévent mon sort aux Cieux ;
Sans cesse je les implore,
Je les adore,
Ce sont mes rois, ma fortune, & mes Dieux.

SCENE IV.

Le Théatre change, & représente une vue de plusieurs Palais ou Balcons. Le reste de l'Acte se passe pendant la nuit.

RODOLPHE *seul.*

De ses voiles épais la nuit couvre les Cieux.
Je sais que mon Rival, dans l'ardeur qui le presse,
Doit ici, par ses chants, exprimer sa tendresse ;
Pour l'observer cachons-nous en ces lieux.

Rodolphe se retire dans un coin du Théatre.

SCENE V.

Léandre conduiſant une Troupe de Muſiciens, pour donner une Sérénade à Iſabelle.

LEANDRE.

Doux charme des ennuis & des peines preſſantes,
Favorable Divinité,
Sommeil! qui, dans la fauſſeté,
De tes illuſions charmantes,
Nous fait goûter la vérité
De cent douceurs les plus touchantes;
Viens verſer ſur cette beauté
De tes pavots les vapeurs les plus lentes,
Et fais que ſon cœur enchanté
Jouiſſe du repos que ſes yeux m'ont ôté.

Les Muſiciens ſe joignent à Léandre, & chantent le Trio Italien, qui ſuit.

TRIO ITALIEN.

Luci bell'e dormite,
Deh! per pietà un momento cessate,
Con i dardi
Di vostri sguardi,
Di rinovar al cor le mie ferite.

LEANDRE *appercevant quelqu'un au Balcon d'Isabelle.*

L'Amour me favorise, & je vois dans ces lieux
Une clarté nouvelle,
N'en doutez point, mes yeux,
C'est l'Aurore, ou c'est Isabelle.

SCENE VI.

ISABELLE sur un Balcon.

Mi dice la speranzà,
Ch'il tormento,
In contento
Si cangerà.
Tra le spine nascosa
Si trova la rosa,
Fra le pene amor trionferà.

TRADUCTION

DU TRIO ITALIEN.

Dormez, beaux yeux, dormez sans craintes;
Et cessez un moment avec vos traits vainqueurs,
De renouveller les atteintes
Dont vous percez les cœurs.

TRADUCTION

DE L'AIR ITALIEN.

L'ESPERANCE me dit que nos peines mortelles
Se changeront en des plaisirs charmans.
Parmi les épines cruelles
On voit les roses les plus belles;
L'Amour doit triompher au milieu des tourmens.

LEANDRE.

Quelle félicité peut égaler la mienne !

Il faut quitter ce lieu charmant,
Un jaloux s'endort avec peine,
Mais il se réveille aisément.

SCENE VII.

RODOLPHE *sortant du lieu où il étoit caché.*

JE me suis fait trop long-tems violence,
Je ne puis plus cacher mes transports furieux ;
Où donc est cet audacieux ?
Mais il fuit en vain ma présence :
Avant que le Soleil paroisse dans ces lieux,
Les ministres de ma vengeance
Eteindront, dans son sang, ces feux injurieux.

SCENE VIII.

ISABELLE, RODOLPHE.

ISABELLE *croyant parler à Léandre.*

Je céde à mon impatience,
Et tandis que la nuit triomphe encor du jour,
Cher Léandre, je viens, conduite par l'Amour,
Vous dire de mes feux toute la violence.

Quel plaisir de tromper & les soins & les yeux,
D'un jaloux importun, qui m'obséde en tous lieux!

Que je le hais! Que son amour me gêne!
Rien n'est comparable à la haine,
Que je ressens pour ce jaloux,
Que l'amour violent dont je brûle pour vous.

RODOLPHE.

Ingrate.

ISABELLE.

Ah, Ciel!

RODOLPHE.

Ma voix t'étonne.
Je sais les trahisons où ton cœur s'abandonne.

ISABELLE.

Si le sort trahit votre espoir,
C'est à vous qu'il faut vous en prendre;
Pourquoi cherchez-vous à savoir
Ce qu'on ne veut pas vous apprendre?

RODOLPHE.

O Dieux!

ISABELLE.

Ne m'aimez plus, rompez, rompez des nœuds;
Qui ne sauroient vous rendre heureux.

RODOLPHE.

Puis-je briser la chaîne qui m'accable?
Mon cœur, par vos attraits, s'est trop laissé charmer;
Si vous ne voulez pas m'aimer,
Souffrez du moins que je vous trouve aimable.

Je veux vous adorer malgré moi, malgré vous;
J'espere que le tems rendra mon sort plus doux.

ISABELLE.

Dans mes yeux vous avez pû lire
Le sort que vous gardoit mon cœur:
Jamais d'aucun regard flatteur
Ai-je entrepris de vous séduire?
Ah! quand on ressent quelque ardeur,
Les yeux sont-ils si long-tems à le dire?

RODOLPHE.

Pour rendre le calme à mes sens,
Et pour payer l'amour dont mon ame est atteinte,
Dites que vous m'aimez, trompez-moi, j'y consens;
Cette fausse pitié, cette cruelle feinte,
Peut-être calmeront les tourmens que je sens.

ISABELLE.

C'est une peine quand on aime,
D'avouer un penchant qu'on trouve plein d'appas;
Ce seroit un supplice extrême,
De déclarer des feux que l'on ne ressent pas.

RODOLPHE.

Mon tendre amour, de votre haine
Ne sera-t-il jamais victorieux?
Vous gardez le silence, insensible, inhumaine.

ISABELLE.

L'aurore va paroître, il faut quitter ces lieux.

SCENE IX.

RODOLPHE *seul.*

Pour trouver un Amant qu'en vain ton cœur adore;
La nuit n'a point d'horreur pour toi,
Et tu crains avec moi
Le retour de l'aurore :
Va, cours chercher ce rival odieux,
Qui de ton cœur s'est rendu maître,
Tes mépris trop injurieux
Etouffent tout l'amour que j'ai pris dans tes yeux.
Mais mon juste dépit te fera bien connoître,
Que si je sais aimer, je hais encore mieux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le Théatre repréſente une Place de Veniſe, environnée de Palais magnifiques, où ſe rendent quantité de Canaux couverts de Gondoles.

SCENE PREMIERE.

LEONORE *ſeule.*

TRANSPORTS de vengeance & de haine,
Succédez à l'amour qui régnoit dans mon cœur :
Mon ingrat va périr, & ſa mort eſt certaine ;
Peut-être en ce moment une main inhumaine....
Je tremble.... je frémis d'horreur ;
Barbares.... arrêtez... votre fureur eſt vaine ;
L'ingrat que vous percez, cauſe encor ma langueur.
Tranſports de vengeance & de haine,
Ne chaſſez point l'amour qui flatte encor mon cœur.

Mais il vit pour une autre ! Une pitié ſoudaine
Doit-elle s'oppoſer à mon dépit vengeur !
Miniſtres, qui ſervez le courroux qui m'entraîne,
Frappez... & qu'en mourant, cet infidele apprenne
Que je l'immole à ma fureur.

Tranſports de vengeance & de haine,
Succédez à l'amour qui régnoit dans mon cœur.

SCENE II.

RODOLPHE, LEONORE.

RODOLPHE.

A la fin vous êtes vengée :
J'ai servi le juste transport
De notre tendresse outragée ;
Votre ingrat ne vit plus, & mon rival est mort.

LEONORE.

Il est mort, justes Dieux ! ma bouche impitoyable
A prononcé l'arrêt de son trépas
Qu'ai-je fait, malheureuse, hélas !

RODOLPHE.

Il ne vit plus, & le Ciel redoutable,
S'il respiroit encor, ne le sauveroit pas.

LEONORE.

Tu l'as souffert, ô Ciel ! & ta main équitable
Ne punit point cet attentat !
Que fais-tu ? qui retient ton bras ?
Lance ta foudre épouvantable
Sur ce traître ou sur moi, fais voler ses éclats,
Tu ne saurois manquer de frapper un coupable.

Ensemble.

LEONORE.... C'est toi qui lui perces le cœur.
RODOLPHE... C'est vous qui lui percez le cœur.

LEONORE.

Cruel, dis-moi quel eſt ſon crime ?

RODOLPHE.

Vous demandiez une victime.

Enſemble.

LEONORE.....Devois-tu croire mon ardeur ?
RODOLPHE...Deviez-vous armer ma fureur ?
LEONORE.....C'eſt toi qui lui perces le cœur.
RODOLPHE...C'eſt vous qui lui percez le cœur.

RODOLPHE.

Calmez les déplaiſirs dont votre ame eſt ſaiſie ;
Pour oublier leur perfidie,
Aimons-nous, uniſſons nos cœurs,
Et qu'un amour formé de nos communs malheurs,
Soit le fruit de la jalouſie.

LEONORE.

Que je m'uniſſe à toi,
Monſtre ſorti de l'infernal Empire !
Va... fuis... je frémis d'effroi,
Que le jour que je voi,
Que l'air que je reſpire,
Me ſoient communs avec toi.

SCENE III.

RODOLPHE *seul.*

LAISSONS de ses regrets calmer la violence.

On entend un bruit de réjouissance.

Mais le parti victorieux,
Du combat que le peuple a donné dans ces lieux ;
Vient montrer sa réjouissance.

Allons faire savoir à l'objet qui m'offense,
Un trépas dont son cœur sera saisi d'effroi ;
Je perds le prix de ma vengance,
Si l'Ingrate l'apprend d'un autre que de moi.

SCENE IV.

DIVERTISSEMENT DE CASTELLANS & de Barqueroles, avec le fifre & le tambourin.

Les Castellans & les Nicolotes sont deux Partis opposés dans Venise, qui donnent pendant le Carnaval, pour divertir le Peuple, un combat à coups de poings pour se rendre maîtres d'un Pont. Le Parti victorieux se promene dans toute la Ville, avec des cris de joie & des acclamations publiques.

UN CHEF DE CASTELLANS.

Nous triomphons sur les eaux, sur la terre,
Nous mêlons dans nos jeux l'image de la guerre.
Mêlons aussi dans ce beau jour,
Qui nous comble de gloire,
Des chansons d'amour
Aux chants de victoire,
Des chansons d'amour
Au son du tambour.

LE CHŒUR.

Nous triomphons sur les eaux, sur la terre,
Nous mêlons dans nos jeux l'image de la guerre.
Mêlons aussi dans ce beau jour,
Qui nous comble de gloire,
Des chansons d'amour
Aux chants de victoire,
Des chansons d'amour
Au son du tambour.

Des Castellans & des Castellanes témoignent, par leur danse, la joie qu'ils ont de leur victoire,

UNE CASTELLANE.

Entre la crainte & l'espérance,
Sur le sein de Neptune on est à tout moment ;
L'Empire de l'Amour n'a pas plus de constance,
Et l'on y voit floter sans cesse les Amans
Entre la crainte & l'espérance.

Le Parti victorieux recommence sa danse.

UN BARQUEROLE.

Embarquez-vous,
Amans, sans faire résistance,
Embarquez-vous,
L'Empire de l'Amour est doux.

C'est une mer toujours sujette à l'inconstance,
Que quelque orage à tout moment vient agiter ;
Malgré ces maux, le calme de l'indifférence
Est encor plus cent fois à redouter.

Entrée de Gondoliers & de Gondolieres.

LE CHŒUR.

Tout rit à nos desirs,
Ne songeons qu'aux plaisirs.
Que le vent gronde,
Que la mer soulève les flots,
Que le Ciel en feu leur réponde,
Nous goûtons ici le repos.

SCENE V.

ISABELLE *seule.*

MES yeux, fermez-vous à jamais,
Ou ne vous ouvrez plus que pour verser des larmes.

Le jour est pour moi désormais
Un sujet de peine & d'allarmes.

Mes yeux, fermez-vous à jamais,
Ou ne vous ouvrez plus que pour verser des larmes.

Je suis coupable de vos charmes,
J'ai trop fait briller vos attraits,
Et je veux, par les mêmes armes,
Me punir des maux que j'ai faits.

Mes yeux, fermez-vous à jamais,
Ou ne vous ouvrez plus que pour verser des larmes.

Mais que servent, hélas ! ces regrets superflus !
Cher Léandre, tu ne vis plus.
Quand tu descends pour moi dans la nuit éternelle,
Doit-il m'être permis de voir encor le jour ?
Non, non ! pour me rejoindre à cet Amant fidele,
La plus affreuse mort me paroîtra trop belle,
Et ce fer doit ouvrir un chemin à l'amour.

Elle tire son stilet pour s'en frapper.

SCENE VI.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE *lui arrêtant le bras.*

Ciel! que voulez-vous entreprendre ?
ISABELLE.
Dois-je en croire mes yeux ? est-ce vous, cher Léandre ?
LEANDRE.
Quelle aveugle fureur vous arrache le jour ?
ISABELLE.
Le bruit de votre mort causoit seul mes allarmes.
Mon sang versé, mieux que mes larmes,
Vous alloit prouver mon amour.
LEANDRE.
Quoi, vous mourriez pour moi ! Dieux ! quelle barbarie
De votre sort hâtoit le cours :
Hélas ! toute ma vie
Ne vaut pas un seul de vos jours.

Un Jaloux, que la rage anime,
Vient de faire éclater son barbare courroux;
Il a porté les mains sur une autre victime,
Et la nuit & l'amour m'ont sauvé de ses coups.
ISABELLE
Je revois enfin ce que j'aime,
L'excès de mon bonheur peut-il se concevoir ?
Je crains que le plaisir extrême
Que je sens à vous voir,
Ne fasse sur mes jours l'effet du désespoir.
LEANDRE.
Vivons pour nous aimer, vivons malgré l'envie,
Nous triomphons des jaloux & du sort;

Que notre crainte ſoit ſuivie
Du plus tendre tranſport.
Aimez-moi, tout vous y convie :
Si vous vouliez donner votre ſang à ma mort,
Hélas ! que pourriez-vous refuſer à ma vie ?

Enſemble.

Suivons nos doux emportemens,
Aimons-nous d'une ardeur nouvelle ;
Quand l'amour au jour nous rappelle,
Nous lui devons tous nos momens.

LEANDRE.

Fuyons un lieu funeſte à de tendres Amans.

IABELLE.

Je fais mon bonheur de vous ſuivre,
Je vous allois chercher dans le ſein du trépas ;
Lorſque pour moi l'amour vous fait revivre,
Qui pourroit m'empêcher de voler ſur vos pas ?

LEANDRE.

On doit donner au peuple, en ce jour favorable,
Un ſpectacle, où d'Orphée on retrace la Fable ;
Un bal pompeux doit ſuivre ces plaiſirs ;
Le tumulte & la nuit ſerviront nos deſirs.
Je vais en ce lieu vous attendre ;
Un vaiſſeau par mes ſoins dans le port va ſe rendre,
Pour nous porter en des climats plus doux,
Où nous pourrons braver la fureur des jaloux,
Et goûter les douceurs de l'hymen le plus tendre.

Pendant que les Violons jouent l'entr'acte, on voit deſcendre un Théâtre fermé d'une toile, qui occupe toute l'étendue du premier. Ce qui reſte d'eſpace juſqu'à l'Orqueſtre, contient pluſieurs rangs de Loges pleines de différentes perſonnes placées pour voir un Opera.

FIN DU TROISIEME ACTE.

# ORFEO	# *ORPHE'E*
nell' inferi.	*aux Enfers.*
OPERA.	OPERA.
Perſonaggi.	*Acteurs.*
PLUTONE.	PLUTON.
ORFEO.	ORPHÉE.
EURIDICE.	EURIDICE.
Una Ombra.	Une Ombre.
Coro di Numi infernali.	Troupe de Divinités infernales.
Coro di foletti.	Troupe d'Eſprits folets.

ORFEO

NELL' INFERI,

OPERA.

Il Theatro rapresenta la Regia di Plutone.

SCENA PRIMA.

PLUTONE fra Numi infernali.

TARTAREI Numi, all' armi, all' armi.

CORO.

All' armi, all' armi.

ORPHÉE AUX ENFERS, *OPERA.*

Le Théatre représente le Palais de Pluton.

SCENE PREMIERE.

PLUTON *au milieu d'une Troupe de Divinités infernales.*

DIEUX des Enfers, aux armes.

LE CHŒUR.

Aux armes, aux armes.

PLUTONE.

Un Mortal insolente,
Al dispetto della sorte,
Passa vivo nel regno della morte,
Per turbar mi :
All' armi.

Freme il Tartaro,
Geme l'Erebo,
Stride Cerbero.
Tartarei Numi,
All' armi.

CORO.

All' armi, all' armi.

Si sente Zinfonia pianissima.

PLUTONE.

Ma qual nuova armonia ?
Qual soave zinfonia ?
D'al cor di Plutone,
L'ira depone ?

PLUTON.

Un Mortel insolent, malgré la loi du sort,
Dans les Royaumes de la Mort,
Descend encor vivant, & cause mes allarmes.
Aux armes, aux armes.

Le Tartare frémit,
L'Erébe gémit,
Cerbére mugit,
Dieux des Enfers, aux armes.

LE CHŒUR.

Aux armes, aux armes.

On entend une Symphonie très douce.

PLUTON.

Mais quels Chants remplis de douceur?
Quelle douce Harmonie,
Chasse la barbarie,
D'un cœur comme le mien ouvert à la fureur?

SCENA II.

ORFEO, PLUTONE.

ORFEO.

DOMINATOR dell' ombre,
Al tuo soglio Amor m'invita:
Euridice è morta,
Ahi! dure pene!
O toglie mi la vita,
O rende mi al mio ben.

PLUTONE.

Troppo da te si prega;
Ma se amor lo vuol, Pluto nol nega,
Parti: ma con tal patto,
Che non miri Euridice,
Sin ch' al regno del giorno,
Il varco ti sia fatto.

SCENE II.

ORPHÉE, PLUTON.

ORPHÉE.

PUISSANT Maître des Ombres,
A ton trône enflâmé l'Amour conduit mes pas ;
La charmante Euridice, hélas !
A passé les rivages sombres ;
Rends-moi cet objet plein d'appas,
Ou par pitié donne-moi le trépas.

PLUTON.

Plus loin que ton espoir tu portes ta demande ;
Mais Pluton y consent si l'Amour le commande ;
Pars, sors du ténébreux séjour.
Mais je prétends qu'une loi s'accomplisse ;
Ne regarde point Euridice,
Que tu ne sois rendu dans l'empire du jour.

SCENA III.

ORFEO.

VITTORIA, mio cuore;
Hà vinto amore.

Il riso, il canto,
Al duol succede;
Al dolce incanto,
D'un vagho ciglio l Inferno cede.

Seque il Ballo de' Numi infernali & Spirti follecti.

SCENA IV.

UNA OMBRA fortunata.

AL' lampo
D'un bel volto resista chi può;
Penetra il Ciel un vagho sembiante,
E dell' inferno stesso s'apre le porte.

Si ricommincia il Ballo.

SCENE III.

ORPHÉE.

MON cœur, chantez votre victoire,
L'Amour est couronné de gloire.

Les ris & les chants
A la douleur succedent,
Les Enfers cédent
Aux charmes de deux yeux touchans.

Entrée de Divinités infernales & d'Esprits folets.

SCENE IV.

UNE OMBRE *heureuse.*

SOUTIENNE, qui pourra, les traits & les éclairs,
Qu'on voit partir d'un beau visage ;
La beauté dans les Cieux trouve un aisé passage,
Et se fait même ouvrir les portes des Enfers.

On recommence la Danse.

SCENA V.

EURIDICE.

Per piacer al mio ben
Amori volatemi in ſen,
Fugite, martiri,
Fugite, ſoſpiri,
Non piu turbar dell' alma il bel ſeren.

Da capo.

SCENA VI.

ORFEO, EURIDICE.

Orfeo paſſa ſenza mirar Euridice.

EURIDICE.

Deh! per pietà mira Orfeo chi t'adora.

ORFEO guardando Euridice.

Euridice, mio ben, ti vedo ancora!

**
*

SCENE V.

EURIDICE.

POUR plaire à l'objet qui m'enflâme,
Amours, volez tous dans mon ame;
Fuyez, peines, soupirs, ne revenez jamais
De mon cœur amoureux interrompre la paix.

On recomm nce.

SCENE VI.

ORPHÉE, EURIDICE.

Orphée passe sans regarder Euridice.

EURIDICE.

JETTE, Orphée, un regard sur celle qui t'adore.

ORPHÉE *regardant Euridice.*

Chere Euridice, enfin, je vous revois encore!

SCENA VII.

PLUTONE, ORFEO, EURIDICE.

PLUTONE.

Fugi, temerario,
Gia che del decreto mio
Violasti la fé;
Qui rimanga Euridice.

ORFEO.

O Dio!

PLUTONE.

Sù ch'un diligente stuol,
Porti que' perfido,
A rive per il suol;
Così Pluto lo vuol.

ORFEO.

O rigor! ô crudeltà!

EURIDICE.

Crime d'amore merta pietà?

Demoni portano Orfeo.

SCENE VII.

PLUTON, ORPHÉE, EURIDICE.

PLUTON.

VA, fui loin de mes yeux,
Mortel trop téméraire,
Puifque des Dieux
Tu violes l'arrêt févere;
Qu'Euridice refte en ces lieux.

ORPHÉE.

O Dieux!

PLUTON.

Qu'une troupe rapide
De Démons empreffés
Dans l'empire des airs reporte ce perfide;
Pluton commande, obéiffez.

ORPHÉE.

Quelle rigueur impitoyable!

EURIDICE.

Un crime de l'amour n'eft-il point pardonnable?

Des Démons enlévent Orphée.

SCENA VIII.

PLUTONE.

Voi, per fugar sua noia,
Spirti d'Averno mostrate la gioia.
Si canti, si goda,
Si balli, si rida,
Non si parli di dolor,
Dove splende la face d'amor.

CORO.

Si canti, si goda,
Si balli, si rida,
Non si parli di dolor,
Dove splende la face d'amor.

SCENE

SCENE VIII.

PLUTON.

Esprits infernaux, en ce jour,
Pour chaſſer le chagrin qui la preſſe,
Riez, chantez, danſez, montrez votre allégreſſe;
Qu'on ne parle plus de triſteſſe,
Où brille le flambeau d'Amour.

LE CHŒUR.

Rions, chantons, danſons, montrons notre allégreſſe;
Qu'on ne parle plus de triſteſſe
Où brille le flambeau d'Amour.

SCENE IX.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

Il est tems de partir, l'occasion est belle ;
Tout conspire pour nous, & la mer & les vents ;
Profitons bien de ces heureux momens,
Allons où l'Amour nous appelle.

LE BAL.

DERNIER DIVERTISSEMENT.

Le Théatre représente une Salle magnifique, préparée pour donner le Bal.

Le Carnaval paroît conduisant avec lui une Troupe de Masques de différentes Nations.

LE CARNAVAL.

L'hiver a beau s'armer d'Aquilons furieux,
Et fixer des torrens la course vagabonde ;

En vain ses noirs frimats, pour attrister le monde,
Dérobent le flambeau qui brille dans les Cieux:
Si-tôt que je parois je bannis la tristesse;
J'ouvre la porte aux jeux, aux festins, à l'amour;
A mon départ le plaisir cesse,
Et pour mieux s'y livrer on attend mon retour.

Vous qui m'accompagnez, montrez votre allégresse,
Par vos jeux, par vos chants, célébrez ce beau jour.

Les Masques commencent un Bal sérieux.

LE CARNAVAL.

Je veux joindre à ces jeux une nouvelle Danse;
Venez, aimables enjoûmens,
Redoublez en ces lieux notre réjouissance
Par de nouveaux déguisemens.
En ce tems de plaisir le plus sage s'oublie,
Et permet un peu de folie.

On tire un rideau, & l'on voit arriver du fond du Théatre un char magnifique traîné par des Masques comiques, & rempli de figures de même caractere, qui se mêlent en dansant avec les Masques sérieux.

LE CARNAVAL.

Chantez, dansez, profitez des beaux jours;
L'heureux tems des plaisirs ne dure pas toujours.

LE CHŒUR.

Chantons, dansons, profitons des beaux jours;
L'heureux tems des plaisirs ne dure pas toujours.

LE CARNAVAL.

La raiſon vainement voudroit vous interdire
Des paſſetems ſi doux,
Les momens que l'on paſſe à rire,
Sont les mieux employés de tous.

LE CHŒUR.

Les momens que l'on paſſe à rire,
Sont les mieux employés de tous.

FIN.

POËSIES
DIVERSES.

EPITRE

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE....

ARISTE, en vains discours tu t'échaufes la bile,
Réserve tes conseils pour un cœur plus docile;
Tes avis sont fort bons, on en doit faire cas:
Mais pour t'en parler net, je ne les suivrai pas.
Tel qu'un Marchand avide, arraché du naufrage,
Des périls échapés je perds toute l'image,
Un fier Démon m'agite & m'oblige à souffrir.
Ce Démon, quel est il? C'est l'ardeur de courir.
Trop gras d'un plein repos, je pars pour l'Italie.
Je suis fou, diras-tu! Qui n'a pas sa folie?
La nature en naissant, jalouse de son droit,
Marque l'homme à son coin par quelque foible endroit.
Souvent notre bon sens malgré nous s'évapore,
Et nous aurions besoin tous d'un peu d'ellébore.
Pour surcroît de malheur, prévenus follement,
Nous nous applaudissons dans notre égarement.
Moi, vous dira **, que d'une main profane,
Pour trois fois mille écus je vende mon Albane?

J'aurois perdu l'esprit, non je n'en ferai rien.
Mais, Monsieur... Non, vous dis-je. Il est beau, j'en conviens,
Jamais l'art triomphant, avec tant de noblesse,
N'insulta la nature, & montra sa foiblesse;
Mais s'il vous en souvient, depuis un lustre entier,
En cuillieres d'étain, en fourchettes d'acier,
Vous mangez le Dimanche une fort maigre soupe,
Un pot cassé vous sert de bouteille & de coupe,
Et vous & votre sœur, sans habits & sans bois,
Ne vous chauffez l'hiver qu'en souflant dans vos doigts.
Voilà d'un fou parfait la parlante peinture,
Dit aussi-tôt André, qui, Docteur en usure,
Compte déja combien neuf mille francs par mois,
Placés modestement, rendent au denier trois;
Il est fou. Qui le nie? Etes-vous donc plus sage,
O vous, qui, possédant tous les trésors du Tage,
Vous laissez consumer & de soif & de faim,
Plutôt que d'y porter une coupable main?
Oronte pâle, étique, & presque diaphane
Par les jeûnes cruels auxquels il se condamne,
Tombe malade enfin; deja de toutes parts
Le joyeux héritier promene ses regards,
D'un ample coffre-fort contemple la figure,
En perce de ses yeux les ais & la serrure.
Un nouvel Esculape en cette extrêmité,
Au malade aux abois assure la santé,
S'il veut prendre un syrop que dans sa main il porte.
Que coûte-t-il, lui dit l'agonisant? Qu'importe?
Qu'importe, dites-vous? Je veux savoir combien.
Peu d'argent, lui dit-il. Mais encor? Presque rien;
Quinze sols. Juste Ciel! quel brigandage extrême!
On me tue, on me vole; & n'est-ce pas le même,
De mourir par la fiévre, ou par la pauvreté?
Non, je n'achéte point à ce prix la santé.
Damon est agité d'une fureur contraire,
Et, dissipant tout l'or qui fit damner son pere,

Il fait, en moins d'un an, passer par un cornet,
Cinquante mille écus d'un bien & quitte & net.
Qui des deux est plus fou, le prodigue ou l'avare ?
Tous deux de leurs erreurs sont le jouet bisarre.
Que sert donc aux mortels cette droite raison,
Que le Ciel leur donna comme un sûr cavesson,
Si rien ne peut brider leur fougue & leur audace ?
Toujours dans les excès nous donnons tête basse ;
Le mal est qu'habillant nos vices en vertus,
Notre erreur est toujours ce qui nous plaît le plus.
En dépit d'Apollon D.... veut écrire.
Son frere en vain l'exhorte à quitter la satyre,
Il ne veut point changer de style ni de ton ;
Il sait que, bien payé de vingt coups de bâton,
Il gagne plus cent fois en dépit de l'envie,
Qu'il n'a fait tout l'hiver avec sa Comédie.
Laissons donc cet Auteur, qui met tout à profit,
Aux dépens de son corps égayer son esprit.
Gillot depuis vingt ans à plaider se tourmente ;
De trente-neuf procès il en perdroit quarante,
Tout maigre & gueux qu'il est, il veut encor plaider ;
L'exemple de Dandin ne sauroit le brider.
Voici le fait. Dandin, pour partager sa vie,
Avoit pris femme laide & servante jolie.
Conduite par l'esprit du Démon du Palais,
Chacune un beau matin lui suscite un Procès.
La femme demandoit que pour fait d'impuissance,
De permuter d'Époux on lui donnât licence ;
La servante vouloit que Dandin fût tenu
D'alimenter l'enfant qu'elle avoit de son crû.
Dandin prenoit en paix la bisare aventure,
Et se flattoit du moins dans cette procédure,
Malgré tous les détours d'un Maurice importun,
Que de ses deux Procès il en gagneroit un :
Il les perdit tous deux ; & dans la même affaire,
Par un arrêt nouveau fut impuissant & pere.
Il n'est point de cerveau qui n'ait quelque travers ;
Saint Jean ne sait pas lire, & veut faire des vers.

Sur un patin de liége élevant sa chaussure ;
Lise veut être grande en dépit de nature.
Damis avoit pour vivre huit mille écus par an,
Hors la main du Ministre ; il se fait partisan.
Enfin, chaque homme est fou, tout m'oblige à le dire,
Et si ce n'est assez, je veux encor l'écrire.
Tout beau, me diras-tu, prédicateur en vers,
Pour trois ou quatre esprits mal timbrés, de travers,
N'allez pas, emporté d'une critique veine,
Faire ici le Procès à la nature humaine.
Je sais bien, cher Marquis, que tu n'as aucun trait
De ces fous dont ma plume a tracé le portrait.
Mais toi, qui fais ici le Sage de la Gréce,
Ton cœur n'a-t-il jamais ressenti de foiblesse ?
Ce fier tyran de l'ame, l'Amour, ce doux poison !
Dis-moi, n'a-t-il jamais attaqué ta raison ?
Si l'on me voit encore aux piés de la cruelle,
Dit un Amant piqué des rigueurs d'une belle,
Que l'Enfer..doucement..Que la foudre..Eh ! de grace,
Suspendez vos sermens. Le premier jour se passe,
L'Amant, comme un reclus, s'enferme en son logis.
Il sort le jour suivant malgré tous ses dépits.
Il va, revient, s'approche, observe la fenêtre,
Où sa maîtresse exprès affecte de paroître.
Qu'arrive-t-il enfin ? Deux mots dans un billet,
Rengagent de nouveau l'oiseau dans le filet.
Plein de nouveaux transports de son amour sincere,
En cent mille façons il s'efforce de plaire ;
Malgré son aigre voix, qui fait grincer les dents,
Il apprend de Lambert les airs les plus touchans.
Quoique d'un âge mûr, tourné vers les cinquante,
Pécourt tous les matins lui montre la courante.
Il use chaque jour de parfums sur son corps,
Autant qu'il en faudroit pour embaumer deux morts.
Martyr des nouveautés, pour plaire à sa maîtresse,
Des Marchands du Palais il épuise l'adresse.
Changeant à ses genoux de geste & de maintien,
Cent fois plus que Baron, il est Comédien.

Si Céliméne rit : à rire il s'évertue ;
Est-elle triste ? il pleure : a-t-elle chaud ? il sue ;
Se plaint-elle du froid dans le cœur du mois d'Août ?
Ce Protée aussi-tôt s'affuble d'un sur-tout.
Ce procédé, Marquis, te paroît-il bien sage ?
De l'homme cependant voilà la vive image.
Mais je te veux prouver que l'homme est mille fois
Plus dépourvû de sens que les hôtes des bois.
Est-il rien, réponds-moi, de plus cher que la vie ?
Dans chaque être ici-bas cette ardeur réunie,
Nous apprend qu'il n'est point de bien plus précieux.
Cependant l'homme seul, bravant ce don des Cieux,
A ses jours tant chéris fait sans cesse la guerre ;
Il cherche à se détruire, & craignant que sur terre
Il ne manquât de place à creuser des tombeaux,
Il va, bravant Neptune, en chercher sur les eaux.
Ce débauché, fumant de vin & de crapule,
Met lui-même en son sein le poison qui le brûle.
Ceux que la gloire enchaîne à son char éclatant,
Séduits du faux appas d'un espoir décevant,
Les guerriers si hardis, vrais enfans d'Alexandre,
Qu'un point d'honneur expose & ne sauroit défendre,
Combien de fois le jour, pleins d'un noble transport,
Pour vivre en l'avenir courent-ils à la mort ?
Tant qu'à la fin d'un plomb la blessure soudaine
D'une confession leur épargne la peine,
Et paie un Créancier par un trépas d'éclat,
Aussi-bien que.... par des lettres d'Etat.
O siecles fortunés ! où la forge innocente,
Ne brûlant que pour rendre une moisson moins lente,
Enfantoit seulement des socs & des rateaux :
Elle ne creusoit point ces terribles métaux,
Dont on voit les Mortels, insultant à la foudre,
Faire voler la Mort avec trois grains de poudre.
On ne faisoit amas que de blés & de vins,
Mars n'avoit point encor bâti ses magasins ;
Ces affreux arsénaux, réservoirs de la guerre,
D'où l'Enfer entretient commerce avec la terre.

Voilà l'homme pourtant ; & ces folles erreurs
Sont les égaremens dignes des plus grands cœurs.
Et tu veux, cher Marquis, que je sois le seul sage,
Que je me sauve seul dans un commun naufrage ?
Non, non, conviens plutôt que par mille raisons
Tous les fous ne sont pas aux Petites-Maisons.
Je m'appliquerois mieux au soin de la sagesse,
S'il se trouvoit encore un seul sage en la Grece.
Mais enfin puisqu'ici tous les hommes sont fous,
Ce n'est pas un grand mal, hurlons avec les loups.

A MONSIEUR L'ABBÉ DE BENTIVOGLIO.

EPITRE.

FAVORI d'Apollon, toi qui, ſur le Parnaſſe,
D'un vol rapide & fier, ſuis de ſi près le Taſſe;
Toi, dont les Vers galans & libres dans leurs cours,
Semblent être en tout tems dictés par les Amours;
A qui, dans mes tranſports, je fais gloire de plaire,
Cher Abbé, j'ai beſoin d'un conſeil ſalutaire.
Je ſais que je ne puis mieux m'adreſſer qu'à toi.
Voici quel eſt le fait; de grace, écoute-moi.
Un Démon, ennemi du repos de ma vie,
De rimer, en naiſſant, m'inſpira la folie,
Et je n'eus pas encore aſſemblé douze hyvers,
Qu'errant ſur l'Hélicon, je compoſai des vers.
Depuis ce tems fatal, ma vie infortunée,
Aux fureurs d'Apollon fut toujours condamnée.
Le fantaſque qu'il eſt, m'agite à tout propos,
Et ſe fait un plaiſir de troubler mon repos.
Quand, retiré chez moi, que d'un ſommeil tranquille,
Je devrois, à mon aiſe, ainſi que Génonville,
Entre deux draps bien blancs, juſqu'à midi ronflant,
Attendre le retour d'un dîner ſucculent;
Bientôt ce Dieu fougueux, me tirant par l'oreille,
S'empare de mes ſens, me travaille, m'éveille,

M'arrache de mon lit, & fait tant qu'il m'aſſied ;
Ainſi qu'un Criminel, ſur le ſacré trépied.
Avec l'aide d'un fer le caillou étincelle,
Le feu prend, j'entrevois, j'allume ma chandelle ;
Je prens la plume en main ; j'écris, & quelquefois,
Pour faire quatre vers, je me mange trois doigts.
Je monte, je deſcends ; ſur le bruit que je mene,
On croit dans la maiſon que c'eſt une ame en peine.
La Servante, en frayeur, ſe jette à bas du lit,
Et pour le lendemain me promet un obit,
Avec des oraiſons de cent ans d'indulgence :
Mais déja pour un tems ma pauvre ame en ſilence,
Cherche, travaille, ſue, efface, ajoute, écrit,
A la torture met ſon corps & ſon eſprit.
Encor ſi quelquefois mon indulgente veine,
De mes premiers efforts ſe contentant ſans peine,
A quelque foible endroit vouloit faire quartier,
Je pourrois aiſément, comme l'Abbé Gontier,
Seul content des tranſports de ma veine facile,
Fatiguer de mes vers & la Cour & la Ville.
Mais, hélas ! par malheur, Abbé, le croiras-tu ?
Je ne te dirai point ſi c'eſt vice ou vertu,
Il me ſemble toujours, lorſque je viens d'écrire,
Que tout ce que j'ai dit, on le pourroit mieux dire ;
Qu'un tel vers à mon ſens eſt languiſſant & froid,
Que ce mot n'eſt pas bien placé dans ſon endroit ;
Là, que le bon ſens ſouffre, & qu'ici la penſée
De ténebres encor ſe trouve embarraſſée.
Ainſi toujours chagrin, agité de remords,
Si j'en croyois la voix de mes juſtes tranſports,
Je cacherois bientôt, ſous de ſages ratures,
De mes vers mal polis les honteuſes meſures :
Ou bien, écoutant mieux la voix de la raiſon,
Le feu me vengeroit des froideurs d'Apollon.
Mais malgré tous les maux où ma verve m'engage,
Abbé, vois, je te prie, à quel point va ma rage ;
Comme ſi de ce Dieu tous les tréſors divers,
Ne s'ouvroient que pour moi, je veux faire des vers.

J'ai beau dans mon bon ſens, blâmant mon imprudence
De mes Aſtres malins accuſer l'influence ;
Si-tôt que mon démon vient m'offrir ſon ſecours,
Il faut, comme un torrent, que ma veine ait ſon cours.
Je me rejette en mer ſans crainte de l'orage ;
Et tout humide encor de mon dernier naufrage,
J'aime mieux mille fois m'abandonner aux flots,
Qu'aux charmes indolens d'un ennuyeux repos.
Je ſerois trop heureux, ſi d'une autre manie
Le Ciel ne prenoit ſoin de traverſer ma vie.
Je ne me trouverois à plaindre qu'à demi,
Si je n'avois, Abbé, que ce ſeul ennemi.
De quelque adroit poiſon dont il vînt me ſurprendre,
Je crois que je pourrois quelquefois m'en défendre.
Mais un Dieu, plein de haine, eſt venu dans un jour
Souffler dedans mon cœur tous les feux de l'amour.
Depuis le triſte inſtant qui vit finir ma joie,
Mon cœur de deux bourreaux eſt devenu la proie.
Et l'un n'a pas plutôt ſuſpendu ſa fureur,
Que l'autre arme ſa rage & déchire mon cœur :
Car ſi-tôt qu'Apollon ſouffre que je reſpire,
L'Amour vient ſur ſes pas exercer ſon empire,
Et m'offrir un objet qui fut fait par les Dieux
Pour le tourment des cœurs & le plaiſir des yeux.
Que ce plaiſir fatal m'a fait verſer de larmes !
Qu'il en coûte à mon cœur d'avoir vu tant de charmes !
Et qu'il s'en faut, grands Dieux ! dans cet engagement,
Que le plaiſir, hélas ! égale le tourment !
Je veux à chaque inſtant m'échapper de ma chaîne,
J'appelle à mon ſecours le dépit & la haine,
La raiſon, ſes froideurs, les maux que j'ai ſoufferts ;
Mais toujours malgré moi retenu dans mes fers,
Plus je forme d'efforts, plus ma rebelle flâme,
S'irritant par mes ſoins, s'allume dans mon ame.
Trop heureux Q. . . qui peut en un ſeul jour
Changer trois fois d'habit, de chèval & d'amour,
Qui peut facilement, d'une flâme légere,
Paſſer du blond au brun, de la fille à la mere.

Pour le premier objet ton cœur eſt toujours prêt,
Tes plaiſirs, il eſt vrai, ſont ſans goût, ſans attraits,
Mais tu fais cependant, quoi qu'on en veuille rire,
L'amour ſans rien ſouffrir, & même ſans le dire.
Que je ſerois heureux! ſi le Ciel, en naiſſant,
M'eût donné, comme à toi, ce merveilleux talent!
Ou, comme à Robineau, qu'il eût mis dans ma bouche
Ces accens doucereux, ce langage qui touche,
Cet air tendre & flatteur, & ce diſcours concis,
Qui fait qu'avec deux mots un cœur ſe trouve pris!
Mais, hélas! je n'ai rien de ce qu'il faut pour plaire;
Je ne puis bien parler, & ne ſaurois me taire.
Je me conſolerois, ſi, comme au ſiecle d'or,
Les Amans d'aujourd'hui faiſoient l'amour encor.
La bouche étoit du cœur la fidelle interprête;
On n'appréhendoit point alors qu'une Coquette
Apprît à ſes ſoupirs quand ils devoient ſortir,
Et que même les fleurs ſerviſſent à mentir:
Qu'une fauſſe bonté, ſuccédant à la haine,
Vînt arrêter un cœur prêt à rompre ſa chaîne.
On ignoroit encor l'art de diſſimuler;
Qui plus avoit d'amour, mieux en ſavoit parler:
Dès que l'on aimoit bien, on étoit ſûr de plaire:
Auſſi par un retour, & juſte & néceſſaire,
Il arrivoit toujours que le plus amoureux,
Malgré tous ſes rivaux, étoit le plus heureux.
Ce beau tems eſt paſſé; tout a changé de face,
Et l'amour aujourd'hui ne ſe fait qu'en grimace.
Il faut être bourru, chagrin, fâcheux, jaloux,
Et plus prompt que Rodrigue à ſe mettre en courroux.
Moi-même le premier je ſens cette foibleſſe.
Qu'une mouche bourdonne autour de ma Maîtreſſe,
Et vienne impudemment ſur ſes lévres s'aſſeoir,
Ou qu'un Zéphir fripon lui leve ſon mouchoir,
Soudain j'entre en fureur, je pâlis, je friſſonne,
Et je crois avoir vu mon rival en perſonne.
Je languis, je me plains, quand je vois ſes appas,
Je ne ſouffre pas moins quand je ne les vois pas.

Ainſi

Ainsi toujours fâcheux, odieux à moi-même,
Je passe tous mes jours dans une horreur extrême.
Je m'ennuie étant seul, le monde me déplaît,
Et ne puis dire enfin si mon cœur aime ou hait.
Voilà depuis cinq ans la vie que je mene;
Mais enfin il est tems que je sorte de peine,
Et je viens dans ces vers, Abbé, te consulter.
De deux rudes métiers lequel dois-je quitter?
Cesserai-je d'aimer, ou bien d'être Poëte?
Tu vas me conseiller, en personne discrete,
De laisser l'un & l'autre, & les vers & l'amour.
Il est vrai, mais c'est trop entreprendre en un jour,
Et tu seras encore un Saint d'un grand mérite,
Si tu peux, par conseils, par art, par eau-bénite,
Exorciser en moi l'un de ces deux démons:
Abbé, je t'en conjure; & si, par tes sermons,
Apollon & l'Amour peuvent quitter la place,
S'il en rentre en mon cœur jamais la moindre trace,
Je consens que mon bras, chargé de nouveaux fers,
De l'Ottoman encor fasse écumer les mers,
De n'aller qu'en béquille, ou sur une civiere,
De ne faire concert qu'avecque Goupilliere;
Et pour comble à la fin d'ennuis & de tourment,
De ne voir de trois mois la belle Lallemant.

EPITRE

A MONSIEUR

QUINAULT,

Auditeur en la Chambre des Comptes, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres.

FAVORI des neuf Sœurs, toi, que l'Amour fit naître
Pour être, en l'art d'aimer, & le guide & le maître,
Et dont les vers galans, tendres & pleins d'attraits,
Fournissent à ce Dieu les plus sûrs de ses traits,
Toi, qui connois si bien le cœur & la tendresse,
QUINAULT, souffre aujourd'hui qu'à toi seul je m'adresse,
Pour châtier des vers, enfans d'un noble feu,
Qui n'avoit d'Apollon peut être aucun aveu.
Juge juste & sévere, ajoute, change, efface,
Viens des vers trop pompeux humilier l'audace:
Fais à de languissans prendre un plus noble essor;
Sous tes critiques mains tout va devenir or.
Si mon foible travail s'attire quelque gloire,
Je te la devrai plus qu'aux Filles de Mémoire;
Et pour Eleve enfin si tu veux m'avouer,
C'est par cet endroit seul qu'il faudra me louer.
Car enfin de tes traits admirateur fidele,
Où trouverai-je ailleurs un plus parfait modele?
Soit que ma Muse un jour donne à Lulli des vers,

Soupire d'un cœur tendre & digne de ses airs :
Soit que je veuille encor, d'une plus forte haleine,
Pour le cothurne altier faire couler ma veine ;
Ou qu'un plus noble feu m'emportant vers les cieux,
Je chante d'un héros les exploits glorieux.
En effet, qui sait mieux dans les plus froides ames
Allumer les brasiers des amoureuses flâmes ?
On diroit que l'Amour t'a remis son carquois,
Qu'il frappe par tes coups, & touche par ta voix.
Si tu chantes LOUIS, que l'Univers révere,
Tu cesses d'être Ovide, & prends le ton d'Homere.
Quelle gloire pour toi, que tes illustres vers
Aient donné matiere à ces nobles concerts
Qui vont porter ton nom du Midi jusqu à l'Ourse,
Et du Couchant aux lieux où le jour prend sa source !
A l'ombre de ce nom, cher QUINAULT, ne crains pas
D'être soumis aux loix d'un injuste trépas.
A l'injure des ans ta gloire est arrachée,
Puisqu'elle est pour jamais à LOUIS attachée.
Heureux ! si, comme toi, plein de divins transports,
Je lui pouvois un jour consacrer mes efforts.
Mais foible & vain desir ! Quelle Muse assez fiere
Osera maintenant entrer dans la carriere !
Campistron m'apprend trop, dans de pareils combats,
Les dangers que l'on court en marchant sur ses pas.
Je repousse bien loin de flatteuses amorces,
Et sais mieux mesurer mes desseins à mes forces.
Que d'autres, plus hardis dans ces nobles travaux,
S'efforcent d'imiter Racine & Despréaux :
Mais moi, je n'irai point, trop altéré de gloire,
Honorer le triomphe acquis à leur victoire.
Content de t'admirer dans un vol glorieux,
Je te suivrai, QUINAULT, & du cœur & des yeux.

EPITRE

A MONSIEUR

DU VAULX.

Toi, que, pour un faux pas, un ſort trop inhumain
Attache ſur un lit, avec des clous d'airain,
Quel que ſoit le chagrin dont ton ame eſt ſaiſie,
Du Vaulx, le croirois-tu ? ton ſort me fait envie.
Non que j'ignore à quoi doivent aller tes maux;
De longs frémiſſemens troubleront ton repos,
Une maligne humeur ſur ta jambe épandue,
Par cent élancemens cherchera ſon iſſue.
Je ſais que trente fois, dans ſon char radieux,
Le Soleil fournira la carriere des Cieux,
Avant que, pleinement remis de ta diſgrace,
Ton pied dans tes vergers laiſſe après toi la trace;
Ou que, voulant tromper les hyvers & les vents,
Tes chevaux à Paris te menent à pas lents.
Si cet éloignement, à ton humeur trop rude,
Des maux que tu reſſens aigrit l'inquiétude,
Que dans nos ſentimens nous différons tous deux!
Car c'eſt par cet endroit que je te trouve heureux.
Tu vis tranquille aux champs, tandis qu'en cette ville
Rien ne s'offre à mes yeux qui n'échauffe ma bile.
Pendant un mois au moins les tiens ne verront pas
Mille objets de chagrin qu'on trouve à chaque pas.
Un ... embraſſant l'une & l'autre portiere
Du char dont autrefois il ornoit le derriere,

Traîné par des courſiers qui, d'un pas menaçant,
Font trembler les pavés, & gronder le paſſant.
Tu n'es point obligé, tout dégoutant de boue,
De ſerrer les maiſons de peur qu'on ne te roue;
Et demeurant long-tems contre le mur collé,
De voir encor paſſer le train de Champmêlé.
Tu ne crains point, DU VAULX, qu'au détour d'une rue,
Dainville vienne à toi malgré ſa courte vûe;
Et vomiſſant des vers fades & mal tournés,
N'infecte ton eſprit encor plus que ton nez.
Tu ne vois point d'un fat l'ennuyeuſe figure,
Bouffi du vain orgueil de ſa Magiſtrature,
Inſulter au bon ſens, & n'offrir pour vertus,
Que trois Laquais en jaune, & cent fois mille écus.
Pour moi qui céde au cours d'une humeur incertaine,
Et qui vais jour & nuit où le plaiſir m'entraîne,
Quelque ſoin que je prenne à détourner mes yeux,
Les ſots ou les fripons me cherchent en tous lieux.
Je rencontre Alibor, dont la haute impudence
Croit duper juſqu'à Dieu par ſa ſainte apparence,
Et qui, ſous un dehors charitable & pieux,
Cache un franc uſurier. Bernard, Portail, Brieux,
Ont gémi ſous le poids des intérêts qu'il tire,
Et c'eſt le. . . enfin, puiſqu'il faut te le dire.
Le . . me diras-tu, parlez mieux, s'il vous plaît;
Le. . . eſt honnête homme: il eſt vrai qu'il connoît
Combien ſur un billet par mois on doit rabbattre,
Et ce que cent écus rendent au denier quatre.
Mais du pauvre en revanche il fournit aux beſoins,
Et l'on voit l'Hôtel-Dieu proſpérer par ſes ſoins.
Je me tais: car enfin je vois, plus j'examine,
Qu'être honnête homme ici, c'eſt en avoir la mine.
Damon, midi ſonnant, vêtu d'un habit noir,
Un Dimanche, dans l'œuvre, au Sermon vient s'aſſeoir,
D'un gros livre à l'inſtant, que ſon bras porte à peine,
Il parcourt les feuillets & les lit d'une haleine.
Tu croirois à le voir, que le Ciel, en courroux,
Suſpende, en ſa faveur, tous ſes carreaux ſur nous.

Mais prends garde à ce fourbe, & par trop d'imprudence,
Ne va pas d'un dépôt charger sa conscience;
Tu le verrois bientôt, avec un front d'airain,
Nier d'avoir reçu ce qu'il prit de ta main;
Et par mille sermens, au mépris du tonnerre,
Attester hautement & le Ciel & la terre.
Mais je t'entends déja, d'un ton de défenseur,
Blâmer les traits aigus de mon esprit censeur;
Et, lâche adulateur, t'élever, & me dire,
Que ces emportemens sont bons pour la satyre,
Qu'on peut trouver encor quelque honnête homme ici,
Et que tous ne sont pas faits comme. . .
Ariste, diras-tu, n'est-il pas un modele
D'un homme plein d'honneur & d'un ami fidele?
N'est-il pas doux, sincere, obligeant, généreux?
D'accord: mais, entre nous, il n'est pas malheureux
D'avoir pu se purger, quoi que dans lui l'on vante,
De maints fâcheux griefs sûs dans la Chambre ardente.
Tout Mortel porte un fond corrompu, vicieux;
Le plus saint est celui qui le cache le mieux:
Et la vertu qu'on voit, si l'on en voit quelqu'une,
N'est qu'un effet de l'art, ou bien de la fortune.
D'un intrépide cœur Crispin, plus de vingt fois,
A frustré, dans Paris, le gibet de ses droits;
Cependant aujourd'hui le premier à l'Eglise,
Le Ciel ne fait de bien que par son entremise.
Il est dévot, pieux, & pour n'en dire rien,
C'est qu'il a pris assez pour être homme de bien,
Que de mille orphelins il a fait des victimes,
Et ses vertus ne sont que le fruit de ses crimes.
Sans les coups imprévus d'un outrageant cornet,
Ou les revers affreux d'un maudit lansquenet,
Verroit-on d'O . . plein d'une ardeur nouvelle,
Servir les Hôpitaux, prier Dieu d'un grand zele?
Non, autour d'une table, assis en quelque lieu,
De toute autre maniere il parleroit à Dieu.
Mais je m'emporte trop, & ma mordante veine

Des esprits mal tournés va m'attirer la haine.
Et que veux-je de plus ? Si tu m'aimes, DU VAULX,
Je suis assez vengé de la haine des sots.
Démocrite, après tout, l'estima-t-on moins sage,
Lorsque d'un ris moqueur il châtioit son âge ?
Et que, las des Lombards qu'il trouvoit en tous lieux,
Pour n'en plus voir enfin, il se creva les yeux.
Cependant de son tems voyoit-on, dans Abdere,
Un Pécourt de ses airs insulter le Parterre ?
Voyoit-on la. . . sous un dais de velours,
La. . . d'un Duc devenir les amours ;
Après que chacun sait qu'autrefois de chez elle,
On ne faisoit qu'un saut chez Bessiere ou Morelle.
Il ne rencontroit point alors en son chemin
Une Mule à pas lents traînant un Médecin,
Et n'auroit jamais cru qu'en ce tems où nous sommes,
On eût mis à profit l'art de tuer les hommes.
Que diroit-il, grands Dieux ! si, sur les fleurs-de-lis,
Il voyoit au Palais un Magistrat assis,
Qui, malgré les clameurs de Maurice en furie,
Se dédommage à fond d'une longue insomnie ;
Et n'ayant pas du fait entendu quatre mots,
Pour donner un arrêt, se réveille en sursaut.
S'il voyoit des repas, dont la folle dépense
Des eaux & des forêts épuise l'abondance.
S'il voyoit un Sénat de Cuisiniers fameux,
Pour quelque nouveau mets tenir conseil entr'eux,
Donner des loix au goût, & pour le satisfaire,
Y décider en chef des points de bonne chere.
Mais voilà bien prêcher, me dira Daigremont,
Qui, comme moi, souvent bâille & dort au Sermon.
A quoi bon ces chagrins ? quel démon vous agite ?
En vain contre les mœurs la raison vous irrite,
Par quatre méchans vers, peut être déja dits,
Croyez-vous changer l'homme & redresser Paris ?
Non, je sais que vouloir réformer cette ville,
C'est tracer sur le sable un sillon inutile.
Que Bourdaloue & moi, nous prêcherions mille ans,

Avant que la Duſſé ſe paſſât de Galans.
Je fais que Saint O. . . quoi qu'on faſſe & qu'on die,
Sera fripon au jeu tout le tems de ſa vie ;
Mais du moins je fais voir que, marchant loin des
Sots,
Je ſépare ſouvent le vrai d'avec le faux.
Je diſtingue. . . d'avec un homme ſage,
Et ne ſuis point enfin la dupe de mon âge.

EPITRE.

Quoi ! toujours prévenu des ſentimens vulgaires,
Ne ſortiras-tu point des routes ordinaires ?
Et veux-tu, te laiſſant entraîner au torrent,
Toujours dans tes erreurs ſuivre un peuple ignorant ?
Ne pourrai-je à la fin te mettre dans la tête,
Que ces opinions, où le peuple s'arrête,
Sont ces faux loups-garoux, ces maſques effrayans,
Ces ſpectres dont ici l'on fait peur aux enfans ?
Ne ſais-tu point encor, par ton expérience,
Que tout ce qu'ici-bas on appelle ſcience,
N'eſt qu'un abîme obſcur, où nous trouvons enfin,
Qu'il n'eſt rien de ſi ſûr que tout eſt incertain;
Qu'une femme en ſait plus que....
Tu ris ! Qu'a donc, dis-moi, ce diſcours qui t'étonne ?
Je ne veux que deux mots pour te pouſſer à bout.
Qu'eſt-ce que le ſavoir ? L'art de douter de tout.
Ignorer ou douter, étant la même choſe,
Un ſimple eſprit, certain de ce qu'on lui propoſe,
N'eſt il pas, réponds-moi, mille fois plus ſavant
Dans ſes égaremens, que ce docte ignorant,
Lequel interrogé ſi le Soleil éclaire,
Répond; Je n'en ſais rien, j'en doute, il ſe peut faire.
Mais il faut s'égayer; & ſur le même ton,
Après t'avoir prouvé par plus d'une raiſon,
Que l'homme ne ſait rien qu'à force d ignorance,
Sceptique dangereux, je dis plus, & j'avance,
Que le bien & le mal n'eſt qu'en opinion;
Que faire l'un ou l'autre eſt faire une action
Que la Loi ſeulement défend, ou rend licite,
Et qui ne porte en ſoi ni crime, ni mérite;

Que l'un dans l'autre enfin eſt ſi fort confondu,
Que le bien eſt un mal, le crime une vertu.
Ma doctrine n'eſt pas tout-à-fait orthodoxe ;
J'en conviens, & je ſais qu'un pareil paradoxe
Du Portique incertain a toujours pris l'eſſor ;
Mais il faut le prouver comme l'autre, d'accord.
Le bien dont nous parlons, n'eſt-il pas d'une eſſence,
Qui ne prend que de ſoi toute ſon excellence,
Qui recherché de tous, & toujours précieux,
N'emprunte ſa valeur ni du tems ni des lieux ?
Le mal eſt d'autre part, ce qu'une voix tacite
Nous dit être mauvais, & que chacun évite.
Or, dis-moi, quelle choſe eſt d'un goût général
Ici-bas reconnue, ou pour bien ou pour mal ?
Chaque peuple à ſon gré, conduit par ſes caprices,
N'a-t-il pas ordonné des vertus & des vices ?
Et ſans de la raiſon écouter trop la voix,
Ce qui fut mal en ſoi, fut fait bien par les Loix.
Chacun dans ſes erreurs, ou fâcheux, ou commode,
S'établit une Loi purement à ſa mode.
Ainſi l'on vit du Nil les brûlés habitans
Peindre les Anges noirs, comme les Démons blancs.
Le porc eſt chez l'Hébreu le morceau déteſtable,
Le porc chez les Chrétiens eſt l'honneur de la table ;
Et ſur le même mets nous voyons attaché,
Pour les uns du plaiſir, pour d'autres du péché.
L'Ottoman ne ſauroit boire du vin ſans crime,
Le Germain, s'il n'en boit, ne peut être en eſtime ;
Et c'eſt une vertu ſur les rives du Rhin,
De perdre la raiſon pour faire honneur au vin.
On a, dans mille lieux, vingt femmes de réſerve,
Deux ſuffiſent ici pour aller droit en Gréve :
Même les plus ſenſés, craignant le nom de ſot,
Ont jugé ſainement qu'une étoit encore trop.
Un Mari redoutant les coups de la tempête,
Dont le muſqué blondin vient menacer ſa tête,
Croit qu'il n'eſt point au monde un plus ſenſible affront,
Que celui qui, ſans bruit, le peut marquer au front,

Et qu'il n'eſt devant Dieu d'actions plus énormes,
Que ces crimes féconds, qui font pouſſer les cornes.
Il n'en eſt pas de même en ces triſtes pays,
Que ſous d'âpres glaçons l'Aquilon tient tranſis.
Qui le ſait mieux que moi? La froide Laponie,
De ces ſottes erreurs ignore la manie:
Pour honorer ſon hôte, il faut, me croiras tu?
Prendre le ſoin fâcheux de le faire cocu.
Cocu! Vous vous moquez. Bon! il n'eſt pas poſſible.
Et pourquoi non? Qu'a donc ce mot de ſi terrible?
Les femmes n'en ont pas, comme toi, tant de peur.
Cela fut bon jadis, voyez le grand malheur,
Quand ton nom des cocus groſſira le volume,
Si ton front à la choſe aiſément s'accoutume.
Eh! pourquoi, ſans raiſon, du ſeul mot s'effrayer?
Je le dis entre nous, il faut que ce métier
Ne ſoit pas après tout un ſi rude exercice,
Puiſqu'on voit tous les jours dedans cette milice
Des flots d'honnêtes gens venir prendre parti.
Mais je reviens au point duquel je ſuis ſorti,
Et je dis qu'il n'eſt point de vertu ni de vice,
Qui ne change de nom ſuivant notre caprice,
Et que tout ici-bas eſt diverſement pris
Par gens les plus ſenſés & les plus beaux eſprits.
Ces lieux ſi décriés, que ces femmes humaines
Tiennent pour ſoulager les amoureuſes peines,
Ces temples de Vénus, où l'on voit ſi ſouvent
Le Commiſſaire en robe, appuyé d'un Sergent;
Ces lieux contre leſquels le dévot voiſinage
Va déchaîner ſon zele & déployer ſa rage,
Sont déteſtés en France, & bénis au Levant,
Où l'on voit tous les jours le pieux Muſulman,
Fonder ſur les chemins, par un excès de zele,
Ainſi qu'un Hôpital, ou bien une Chapelle,
De ces lieux que l'on trouve ici ſi dangereux,
Pour les preſſans beſoins du paſſant amoureux.
Cependant à nous voir, nous ſommes les ſeuls ſages,
Rien ne fut mieux conçu que nos loix, nos uſages.

Il est vrai, mais bien-tôt, par de bonnes raisons,
L'Indien va nous placer aux Petites-Maisons.
En effet, dira-t-il, quelle fureur extrême,
De mettre en terre un corps qu'on chérit, que l'on aime,
Pour être indignement la pâture des vers ?
Qu'avec plus de raison en cent ragoûts divers,
Le fils mangeant le pere, il lui rend en partie
Ce qu'il reçut de lui quand il vint à la vie :
Et ranimant sa chair, & réchauffant son sang,
Il lui fait de son corps un sépulcre vivant.
Quelle horreur ne font pas ces sentimens bisares ?
Mais pourtant dans ces lieux si cruels, si barbares,
Nous-mêmes nous passons pour des gens sans amour,
Ingrats, dénaturés, & peu dignes du jour.
Je le dirai, non, non, il n'est point de folie,
Qui ne soit ici-bas en sagesse établie,
Point de mal qui pour bien ne puisse être reçu,
Et point de crime enfin qu'on n'habille en vertu.
Un voleur par la ville, en pompeuse ordonnance,
Est du fond d'un cachot conduit à la potence ;
La raison, l'équité, la coutume, les loix,
Pour demander sa mort tout éleve sa voix.
En jugiez-vous ainsi jadis, Lacédémone,
Quand par votre ordre exprès une illustre couronne
Venoit ceindre le front du plus adroit voleur,
Qu'on renvoyoit comblé de présens & d'honneur ?
Cependant les décrets que vous fûtes écrire,
Furent reçus dans Rome ; & ce fameux Empire,
Qui prescrivoit des loix à l'Univers jaloux,
Se fit toujours honneur d'en recevoir de vous.
Mais pourquoi s'étonner que des loix étrangeres
Soient, suivant le caprice, aux nôtres si contraires ?
Nous-mêmes sans raison à nous-même opposés,
Nous punissons des faits par nous-même encensés,
Et sans avoir pour nous des raisons légitimes,
Le succès fait toujours nos vertus & nos crimes.
Il est vrai, j'en conviens, nous voyons parmi nous
Les suivans de Thémis, de leur pouvoir jaloux,

Contre des malheureux déchaîner leur colere.
Mais ces voleurs fameux de la premiere ſphere,
Ces riches Partiſans, ces heureux Scélérats,
Malgré tous leurs forfaits, ne les voyons-nous pas,
A force d'entaſſer injuſtices ſur crimes,
Se tracer une route aux rangs les plus ſublimes.
Voler au coin d'un Bois pour éviter la faim,
C'en eſt trop pour mourir d'un ſupplice inhumain;
Mais ſous le faux ſemblant de l'intérêt du Prince,
Déſoler en un an la plus riche province,
Faire gémir le peuple, accabler l'équité,
Se faire une vertu de ſon iniquité,
Immoler tous les jours d'innocentes victimes,
Et remporter enfin pour le fruit de ſes crimes,
Le repos malheureux de n'en connoître plus:
Voilà, voilà des faits dont ſe ſont prévalus
Ceux, qu'on a vus par-là mériter l'alliance
D'un Duc & Pair, ou bien d'un Maréchal de France.
Par cent bouches d'airain mettre une ville à bas,
Ravir une province, enlever des Etats,
Dépoſſéder des Rois affermis ſur le trône,
Leur ôter en un jour la vie & la couronne;
Précipiter enfin cent peuples dans les fers,
Et porter l'épouvante aux coins de l'Univers;
N'eſt-ce pas-là courir de victoire en victoire,
Et faire des exploits d'éternelle mémoire?
Répandre un peu de ſang, c'eſt être un aſſaſſin,
C'eſt être d'un gibet l'honneur & le butin:
Mais de ruiſſeaux de ſang inonder les campagnes,
De morts & de mourans élever des montagnes,
Immoler l'Univers à toute ſa fureur;
A force de trépas, de carnage & d'horreur,
Obliger le Soleil à rebrouſſer ſa courſe,
Et révolter les eaux contre leur propre ſource:
Que fites-vous jamais, illuſtres Conquérans,
Pour mériter le nom d'invincibles, de grands,
Que ces fameux forfaits que l'Univers admire?
N'eſt-ce pas à ce prix qu'on achete un Empire?

Et vous eût-on jamais élevé des Autels,
Si vous n'euſſiez été qu'à demi criminels?
Pourquoi commandes-tu que je perde la vie?
Dit ce Corſaire un jour au vainqueur de l'Aſie,
Ce fut toi qui m'appris en pillant l'Univers,
Le métier malheureux de voler ſur les mers:
Nous exerçons tous deux le même art de Pirate;
En cela différens, que toi deſſus l'Euphrate,
Tu ravis tous les jours des Empires nouveaux,
Et que moi je ne prends ſur mer que des vaiſſeaux.
N'avoit-il pas raiſon? Car ſi, pour le bien prendre,
Le Corſaire eût été plus voleur qu'Alexandre,
Par un fâcheux revers alors on auroit vû
Le premier ſur le trône, & le ſecond pendu.
La plus belle action n'eſt bien ſouvent qu'un vice.
Romains, vous l'enſeigniez, quand du dernier ſupplice
Vous puniſſiez vos fils en criminels d'Etat,
Quand ils avoient vaincu ſans l'ordre du Sénat.
De ſi hautes vertus, de ſi rares maximes,
Par leur trop de hauteur dégénerent en crimes;
Et le crime élevé, de gloire revêtu,
Perd ſon nom dans ſon vol, & ſe change en vertu.
Que je te plains, hélas! malheureuſe Ducheſſe,
D'être du campagnard & du clerc la maîtreſſe;
Tu vois depuis quinze ans dans ton indigne emploi
Ta honte tous les jours s'élever contre toi.
Si comme une Laïs, ou comme une Fauſtere,
Tu pouvois captiver les maîtres de la terre,
Ou t'élevant enfin par quelque coup d'éclat,
Devenir les amours d'un Miniſtre d'Etat;
Alors, certes alors, ennoblie, eſtimée,
Tu verrois de ton ſort changer la renommée;
Tu verrois dans l'Etat tout ſoumis à tes loix;
Seule tu donnerois les charges, les emplois;
Quoi, tu voudrois aller par la ville en caroſſe!
Tu verrois à tes piés & l'épée & la croſſe;
Et la France viendroit, ne jurant que par toi,
T'implorer, comme on fait le tout-puiſſant Louvoi.

Plutôt que d'épuiser une telle matiere,
Je compterois vingt fois combien au cimetiere,
Pilon, l'homme aux pardons, a fait porter de corps;
Combien au jeu Robert a perdu de trésors;
Et combien la Milieu, la beauté de notre âge,
A de fois en un an récrépi son visage.

EPITRE

A MONSIEUR....

SI tu peux te résoudre à quitter ton logis,
Où l'or & l'outremer brillent sur les lambris,
Et laisser cette table avec ordre servie,
Viens, pourvu que l'amour ailleurs ne te convie,
Prendre un repas chez moi demain dernier Janvier,
Dont le seul appétit sera le Cuisinier.
Je te garde avec soin mieux que mon patrimoine,
D'un vin exquis, sorti des pressoirs de ce Moine,
Fameux dans Ovilé, plus que ne fut jamais
Le défenseur du clos, vanté par Rabelais.
Trois convives connus, sans amour, sans affaires,
Discrets, qui n'iront point révéler nos mysteres,
Seront par moi choisis pour orner le festin.
Là, par cent mots piquans, enfans nés dans le vin,
Nous donnerons l'essor à cette noble audace,
Qui fait sortir la joie, & qu'avoueroit Horace.
 Peut-être ignores-tu dans quel coin reculé
J'habite dans Paris, citoyen exilé,
Et me cache aux regards du profane vulgaire?
Si tu le veux savoir, je vais te satisfaire.
Au bout de cette rue, où ce grand Cardinal,
Ce Prêtre conquérant, ce Prélat amiral,
Laissa pour monument une triste fontaine,
Qui fait dire au passant, que cet homme en sa haine,
Qui, du trône ébranlé, soutint tout le fardeau,
Sût répandre le sang plus largement que l'eau,

S'éleve une maiſon modeſte & retirée,
Dont le chagrin ſur-tout ne connoît point l'entrée;
L'œil voit d'abord ce Mont, dont les antres profonds
Fourniſſent, à Paris, l'honneur de ſes plafonds,
Où de trente moulins les aîles étendues,
M'apprennent chaque jour quel vent chaſſe les nues.
Le jardin eſt étroit, mais les yeux ſatisfaits
S'y promenent au loin ſur de vaſtes marais.
C'eſt-là qu'en mille endroits, laiſſant errer ma vue,
Je vois croître à plaiſir l'oſeille & la laitue;
C'eſt-là que dans ſon tems, des moiſſons d'artichaux
Du Jardinier actif ſecondent les travaux,
Et que de champignons une couche voiſine
Ne fait, quand il me plaît, qu'un ſaut dans ma cuiſine
Là de Vertumne enfin les tréſors précieux,
Charment également & le goût & les yeux.
Dans le ſein fortuné de ce réduit tranquille,
Je ne veux point ſavoir ce qu'on fait dans la ville;
J'ignore ſi Paris fait des feux pour la paix;
Mes yeux n'y voïent point un maudit Bourvalais,
Dans un char ſurdoré jouir avec audace
Des indignes regards dont chacun le menace.
Je n'entends point crier tant de nouveaux....
De l'avare cerveau de.... ſortis.
Libre d'ambition, d'amour, de jalouſie,
Cynique mitigé, je jouis de la vie,
Et pour comble de biens, dans ce lieu retiré,
Je n'y connus jamais ni M... ni G...

Dans ce logis pourtant humble, & dont les tentures
Dans l'eau des Gobelins n'ont point pris leurs teintures,
Où Manſart de ſon art ne donna point les loix,
Sais-tu quel hôte, ami, j'ai reçu quelquefois?
Enguien, qui ne ſuivant que la gloire pour guide,
Vers l'immortalité prend un vol ſi rapide,
Et que Nervinde a vu par des faits inouis,
Enchaîner la victoire aux drapeaux de Louis.
Ce Prince reſpecté, moins par ſon rang ſuprême,
Que par tant de vertus, qu'il ne doit qu'à lui-même;

A fait plus d'une fois, fatigué de Marly,
De ce simple séjour un autre Chantilly.
Conty, le grand Conty, que la gloire environne,
Plus orné par son nom que par une couronne,
Qui voit de tous côtés du peuple & des soldats,
Et les cœurs & les yeux voler devant ses pas;
A qui Mars & l'Amour donnent, quand il commande,
De myrthe & de laurier une double guirlande;
Dont l'esprit pénétrant, vif & plein de clarté,
Est un rayon sorti de la Divinité;
A daigné quelquefois, sans bruit, dans le silence,
Honorer ce réduit de sa noble présence.
Ces Héros, méprisant tout l'or de leurs buffets,
Contens d'un linge blanc & de verres bien nets,
Qui ne recevoient point la liqueur infidelle,
Que Rousseau * fit chez lui d'une main criminelle,
Ont souffert un repas simple & non préparé,
Où l'art des cuisiniers sainement ignoré,
N'étaloit point au goût la funeste élégance
De cent ragoûts divers que produit l'abondance,
Mais où le sel Attique, à propos répandu,
Dédommageoit assez d'un entremêt perdu.
  C'est à de tels repas que je te sollicite,
C'est dans cette maison où ma lettre t'invite.
Ma servante déja dans ses nobles transports,
A fait à deux chapons passer les sombres bords.
Ami, viens donc demain avant qu'il soit une heure.
Si le hasard te fait oublier ma demeure,
Ne vas pas t'aviser, pour trouver ma maison,
Aux gens des environs d'aller nommer mon nom,
Depuis trois ans & plus, dans tout le voisinage,
On ne sait, grace au Ciel, mon nom ni mon visage,
Mais demande d'abord où loge dans ces lieux,
Un homme, qui, poussé d'un desir curieux,
Dès ses plus jeunes ans fut percer où l'Aurore
Voit de ses premiers feux les peuples du Bosphore;

* *Marchand de vin.*

Qui parcourant le ſein des infidelles mers,
Par le fier Ottoman ſe vit chargé de fers,
Qui prit, rompant ſa chaîne, une nouvelle courſe
Vers les triſtes Lapons que géle & tranſit l'Ourſe,
Et s'ouvrit un chemin juſqu'aux bords retirés,
Où les feux du Soleil ſont ſix mois ignorés.
Mes voiſins ont appris l'hiſtoire de ma vie,
Dont mon valet cauſeur ſouvent les déſennuie.
Demande leur encor où loge en ce marais
Un Magiſtrat qu'on voit rarement au Palais;
Qui revenant chez lui lorſque chacun ſommeille,
Du bruit de ſes chevaux bien ſouvent les réveille,
Chez qui l'on voit entrer, pour orner ſes celliers,
Force quarteaux de vin, & point de créanciers.
Si tu veux, cher ami, leur parler de la ſorte,
Aucun ne manquera de te montrer ma porte;
C'eſt-là qu'au premier coup tu verras accourir
Un valet diligent qui viendra pour t'ouvrir;
Tu feras auſſi-tôt conduit dans une chambre,
Où l'on brave à loiſir les fureurs de Décembre.
Déja le feu dreſſé d'une prodigue main,
S'allume en pétillant. Adieu, juſqu'à demain.

SUR LE MARIAGE,

STANCES *.

En ce tems malheureux, où tout le genre humain,
La flâme & le fer à la main,
Ne travaille qu'à se défaire,
On ne sauroit trop honorer
Ceux qui, d'humeur plus débonnaire,
Ne songent qu'à le réparer.

❀

L'Hymen, pour repeupler la terre,
Au lieu d'un vain honneur que vous offre la guerre,
Vous donnera de vrais plaisirs.
On ne trouvera point votre nom dans l'Histoire;
Mais vivre au gré de ses desirs,
Vaut bien mieux qu'une mort avec un peu de gloire.

❀

* *Quoique ces Stances soient imprimées dans les quatre différentes éditions des Poésies de M. Pavillon, de l'Académie Françoise, on ne pense pas contredire les Editeurs, en attribuant à M. Regnard des Vers qu'il a mis au rang de ceux dont il se dit Auteur.*

Ne divertiſſez point les fonds
Deſtinés pour la paix de votre mariage :
Encor aurez-vous peine, uſant de ce ménage,
A payer toutes les façons
Que demande un ſi grand ouvrage.

❀

Pour être heureux Epoux, ſoyez toujours Amant ;
Que, bien plus que le Sacrement,
L'amour à jamais vous uniſſe ;
Et pour faire durer le plaiſir entre vous,
Que ce ſoit l'Amant qui jouiſſe
De tout ce qu'on doit à l'Epoux.

❀

Pour vivre ſans débat dans votre domeſtique,
Vous n'avez qu'un moyen unique,
Et je vais vous le découvrir :
Ne vous entêtez point d'être chez vous le maître ;
Mais ſi l'on veut bien le ſouffrir,
Contentez-vous de le paroître.

❀

Quoi qu'on vous vienne débiter,
Que rien ne vous faſſe douter
Que votre Epouſe eſt toujours ſage ;
Car, ſans cet article de foi,
Qu'on doit croire toujours, & ſouvent malgré ſoi,
Point de ſalut en mariage.

❀

SONNET.

JARDIN délicieux, que l'art & la nature
S'efforcent d'enrichir par un concours égal,
Où cent jets d'eau divers, élançant leur cryſtal,
Des couleurs de l'Iris retracent la peinture.

Cabinets toujours verds, ruſtique Architecture,
A qui jamais l'hyver ne put faire de mal,
Qui, bordant à l'envi les rives d'un canal,
Répetent dans les eaux leur charmante figure.

Parterres enchantés, lauriers, myrthes, jaſmins,
Que Flore prit plaiſir de planter de ſes mains,
Et qui ſont l'ornement de la ſaiſon nouvelle.

Dans le charmant réduit de tant d'aimables lieux,
Moins faits pour les Mortels, qu'ils ne ſont pour les Dieux,
Qu'il eſt doux à loiſir de pouſſer une ſelle !

DIVERTISSEMENT

A mettre en Musique.

Une Troupe de Joueurs, dont douze habillés comme les figures des Cartes, Rois, Dames & Valets, conduits par la Fortune.

MARCHE POUR LES JOUEURS.

LA FORTUNE.

JE suis fille du Sort, inconſtante & légere ;
Tout fléchit ſous ma loi :
De tous les Dieux que l'Univers révere,
Aucun n'a plus d'autels, ni plus de vœux que moi.

Je donne à mon gré les richeſſes ;
Tout Mortel à me ſuivre emploïe tous ſes ſoins :
Je comble ſouvent de careſſes
Ceux qui les attendent le moins.

Vous, qu'une ardeur fidelle
Attache à mes pas chaque jour,
Faites voir ici votre zele,
Méritez les faveurs qu'on espere à ma Cour.

AIR.

Pour les Suivans de la Fortune, & pour les Cartes.

LE CHŒUR.

Nous tous, qu'un soin fidele
Attache à ses pas chaque jour,
Faisons voir ici notre zele,
Méritons les faveurs qu'on espere à sa Cour.

AIRS.

Pour les Suivans de la Fortune, & pour les Joueurs, travestis en figures de cartes.

UN JOUEUR, UN AMANT.

LE JOUEUR.

Vous, qui suivez l'Amour, notre joie est commune,
Le jeu seul peut nous rendre heureux.

L'AMANT.

L'AMANT.

Infortunés Joueurs, qui ſuivez la Fortune,
L'Amour ſeul fait qu'un cœur n'eſt jamais malheureux.

LE JOUEUR.

Quel plaiſir de languir auprès d'une cruelle,
Qui vous vend bien cher ſes rigueurs ?

L'AMANT.

Quel plaiſir de languir auprès d'une infidelle,
Dont on doit craindre les faveurs ?

LE JOUEUR.

La Fortune & ſes biens flattent notre eſpérance ;
Et peuvent combler nos deſirs.

L'AMANT.

L'Amour & ſes douceurs auront la préférence ;
Même dans ſes chagrins on trouve des plaiſirs.

LE JOUEUR.

C'eſt la Fortune qu'il faut ſuivre,
Tôt ou tard elle rend contens.
L'Amour à mille maux nous livre,
Et ſes biens trop tardifs s'attendent trop long-tems.

L'AMANT.

C'eſt l'Amour qu'il faut ſuivre,
Tôt où tard il nous rend contens.

LA FORTUNE.

Votre querelle m'importune ;
La Fortune & l'Amour ſont unis en ce jour :
Rarement on eſt bien avec l'Amour,
Quand on eſt mal avec la Fortune.

On recommence l'Air des Joueurs déguisés.

LA FORTUNE.

Vos jeux ont eu pour moi de sensibles appas ;
Je reconnoîtrai votre zele.
Venez, suivez mes pas,
La Fortune vous appelle.

LE CHŒUR.

Allons, suivons ses pas,
La Fortune nous appelle.

* *Le surplus de ce Divertissement ne s'est pas trouvé parmi les Papiers de M. Regnard, après son décès.*

POUR MADEMOISELLE L.

AIR.

Vainement je cherche quel crime
Rend votre courroux légitime ;
L'Amour contre vous me défend.
Qu'ai-je dit, ou qu'ai-je pu faire ?
Mais je ne puis être innocent,
Puiſqu'enfin j'ai ſû vous déplaire.

En vain l'Amour me juſtifie ;
Je tra i une odieuſe vie :
Heureux ſi je perdois le jour !
Que me ſert-il, dans ma triſteſſe,
D'être ſi bien avec l'Amour,
Et ſi mal avec ma Maîtreſſe.

POUR LA MÊME,

SUR SA MALADIE.

ELLE est en proie à mille peines ;
Un feu dévorant dans ses veines,
Chaque jour, vient s'y receler :
Une fievre ardente consume
Celle qui ne devroit brûler
Que des feux que l'Amour allume.

CHANSON

Pour Mesdemoiselles LOYSON (a) *en 1702.*

POUR la Doguine
Qu'une autre se laisse enflâmer ;
Si je n'avois point vu Tontine,
Je pourrois me laisser charmer
Par la Doguine.

Ou brune ou blonde,
Tontine charme également :
Et, pour contenter tout le monde ;
Elle est alternativement
Ou brune ou blonde.

Sur son visage,
Mille petits trous pleins d'appas ;
Des Amours sont le tendre ouvrage ;
Sans compter ceux qu'on ne voit pas
Sur son visage.

(a) Dans leur Société, l'Aînée s'appelloit *Doguine*, la Cadette, *Tontine*.

Sa belle bouche
Eſt pleine de ris & d'attraits :
Elle ne dit rien qui ne touche :
L'Amour a choiſi pour Palais
Sa belle bouche.

Sa gorge ronde
Eſt de marbre, à ce que je croi ;
Car, Mortel encor dans le monde
N'a vu, que des yeux de la foi,
Sa gorge ronde.

Qu'elle eſt charmante
Avec les accens de ſa voix ! (*a*)
Ou quand une corde touchante
Parle tendrement ſous ſes doigts,
Qu'elle eſt charmante !

De la Doguine
Je veux célébrer les attraits ;
Elle eſt digne Sœur de Tontine ;
Ami, verſe-moi du vin frais
Pour la Doguine.

(*a*) Mademoiſelle Tontine étoit grande Muſicienne ; elle chantoit bien, & jouoit du claveſſin parfaitement.

Qu'elle eſt aimable,
Quand Bacchus la tient ſous ſes loix!
Mais, bien qu'elle triomphe à table,
L'Amour ne perd rien de ſes droits:
Qu'elle eſt aimable!

Tous, à la ronde,
Vuidons ce verre que voilà:
C'eſt à cette charmante Blonde: (a)
Peut-être elle nous aimera
Tous, à la ronde.

(a) L'Aînée étoit blonde, la Cadette étoït brune.

AUTRE COUPLET
POUR LES DEUX SŒURS,
En 1702.

Sur l'Air de *Joconde.*

CHEZ vous, pour vous faire la cour,
Prince & Marquis se range;
N'y pourrai-je point, quelque jour,
Voir le Prince d'Orange?
Le Roi, pour finir nos malheurs,
Met la taxe par tête;
Mais, vous la mettez sur les cœurs;
L'impôt est plus honnête.

CHANSON,

Faite à Grillon, pour Mesdemoiselles
LOYSON, en 1703.

POUR passer doucement la vie,
Avec mes petits revenus,
Ici je fonde une Abbaye,
Et je la consacre à Bacchus.

Je veux qu'en ce lieu, chaque Moine,
Qui viendra pour prendre l'habit,
Apporte, pour tout patrimoine,
Grande soif & bon appétit.

Les vœux qu'en ce Temple on doit faire,
Ne peuvent point vous allarmer :
Long repas & courte priere,
Chanter, dormir, & bien aimer.

Renaud nous chantera Matine,
Très courte, de peur d'ennuïer :
Je donne à Duché (*a*) la Cuisine;
D'Avaux prendra soin du Cellier.

(*a*) M. Duché, Auteur d'Absalon, mort en 1704.

Pour empêcher que les richesses
Ne tentent le cœur de quelqu'un,
L'argent, le vin, & les Maîtresses,
Tous les biens seront en commun.

Chacun aura sa Pénitente,
Conforme à ses pieux desseins;
Et, telle qu'une jeune plante,
La cultivera de ses mains.

Si la Belle a quelque scrupule,
Le sage Directeur pourra
La mener seule en sa cellule,
Lui lever le doute qu'elle a.

Afin qu'aucun Frere n'en sorte,
Et faise sans peine ses vœux;
Il sera gravé sur la porte :
Ici l'on fait ce que l'on veut.

L'Amour, jaloux de la victoire
Que Bacchus remporte en ce jour,
Veut aussi partager sa gloire,
Et fonder un Temple à son tour.

Pour Abbesse il vous a choisie, (*a*)
La Lettre est écrite en vos yeux :
Pour être avec plaisir suivie,
Pouvoit-il jamais choisir mieux.

Si nous recevons dans la Troupe
D'aussi belles Sœurs (*b*) désormais,
Je jure, en vuidant cette coupe,
L'Ordre ne finira jamais.

Vous, ma Sœur, (*c*) qui, pleine de zele,
Parmi nous voulez bien venir,
L'Amour en ce lieu vous appelle :
L'Amour vous y doit retenir.

En regardant ce beau visage,
Qui, comme une fleur, doit passer ;
N'en présumez pas d'avantage,
Songez seulement d'en user.

(*a*) Mademoiselle Loyson l'Aînée, née à Paris, en 1667 ; morte en Novembre 1717, âgée de 50 ans.

(*b*) Les deux Demoiselles Loyson.

(*c*) Mademoiselle Loyson la Cadette, né à Paris, en 1668, morte en Mars 1757, âgée de 90 ans.

L'on reçoit ici la licence
De donner tout à ses desirs :
Et l'on n'y fait d'autre abstinence,
Que de chagrins & de soupirs.

Aimer, boire, point de contraintes ;
Chérir ses Freres comme soi ;
Voilà nos maximes succintes,
Nos Prophêtes & notre Loi.

SATYRE
CONTRE
LES MARIS.

PRÉFACE.

QUELQUE *chose que je dise contre le Mariage, mon dessein n'est pas d'en détourner ceux qui y sont portés par une inclination naturelle; mais seulement de faire voir que les dégoûts & les chagrins, qui en sont presque inséparables, viennent pour l'ordinaire plutôt du côté des Maris, que de celui des Femmes, contre le sentiment de M. Despréaux. J'espere qu'en faveur de la cause que j'entreprends, on excusera les défauts qui se trouveront*

dans cette Satyre : je me flatte du moins que les Dames seront pour moi ; & à l'abri d'une si illustre protection, je ne crains point les traits de la critique la plus envenimée.

SATYRE CONTRE LES MARIS.

NON, chere EUDOXE, non, je ne puis plus me taire,
Je veux te détourner d'un hymen téméraire,
D'autres filles, sans toi, vendant leur liberté,
Se chargeront du soin de la postérité :
D'autres s'embarqueront, sans crainte du naufrage ;
Mais toi, voyant l'écueil, sans quitter le rivage,
Tu n'iras point, esclave asservie à l'amour,
Sous le joug d'un Epoux t'engager sans retour,
Ni d'un servile usage approuvant l'injustice,
De tes biens, de ton cœur, lui faire un sacrifice,
Abandonner ton ame à mille soins divers,
Et toi-même à jamais forger tes propres fers.
Ne t'imagine pas que l'ardeur de médire
Arme aujourd'hui ma main des traits de la satyre ;
Ni que par un Censeur le beau Sexe outragé,
Ait besoin de mes vers pour en être vengé.
Ce Sexe plein d'attraits, sans secours & sans armes ;
Peut assez se défendre avec ses propres charmes ;
Et les traits d'un Critique affoibli par les ans,
Sont tombés de ses mains sans force & languissans.

Mon esprit autrefois, enchanté de ses rimes,
Lui comptoit pour vertus ses satyriques crimes,
Et livroit, avec joie, à ses nobles fureurs
Un tas infortuné d'insipides Auteurs;
Mais je n'ai pu souffrir qu'une indiscrete veine
Le forçât, vieux Athlete, à rentrer dans l'arêne,
Et que, laissant en paix tant de mauvais écrits,
Nouveau Prédicateur, il vînt, en cheveux gris,
D'un esprit peu chrétien, blâmer de chastes dames,
Et, par des vers malins, nous faire horreur des femmes.
Si l'hymen après soi traîne tant de dégoûts,
On n'en doit imputer la faute qu'aux Epoux;
Les femmes sont toujours d'innocentes victimes,
Que des loix d'intérêts, que de fausses maximes,
Immolent lâchement à des Maris trompeurs;
On ne s'informe plus ni du sang, ni des mœurs.
Crispin, roux & Manceau, vient d'épouser *Julie*:
Il est du genre humain & l'opprobre & la lie;
On trouveroit encore, à quelque vieux pilier,
Son dernier habit vert pendu chez le Fripier.
Par ses concussions, fatales à la France,
Il a déja vingt fois affronté la potence;
Mais cent vases d'argent parent ses longs buffets,
Avec peine un milan traverse ses guérêts.
Que faut-il davantage? Aujourd'hui la richesse
Ne tient elle pas lieu de vertu, de noblesse?
Et pour faire un Epoux, que voudroit-on de plus,
Que dix terres en Beauce, avec cent mille écus.
Regarde *Dorillas*, cet échappé d'Esope,
Qu'on ne peut discerner qu'avec un microscope,
Dont le corps de travers & l'esprit plus mal fait,
D'un Thersite à nos yeux retracent le portrait.
Que t'en semble, dis-moi? penses-tu qu'une fille,
Qui n'a vu cet Amant qu'à travers une grille,
Et qui, depuis dix ans, nourrie à Port-Royal,
A passé du parloir dans le lit nuptial,
Puisse garder long-tems une forte tendresse
En faveur d'un Mari d'une si rare espece;

Quand la Ville & la Cour présentent à ses yeux
Des flots d'Adorateurs qui la méritoient mieux ?
Mais je veux que du Ciel une heureuse influence
Rassemble en ton Epoux & mérite & naissance ;
Infortuné joueur, il perdra tous tes biens,
Qu'un contrat malheureux confond avec les siens.
Entrons dans ce Brelan, ou s'arrête à la porte
Des Laquais mal payés la maligne cohorte.
Vois les cornets en l'air jettés avec transport,
Qu'on veut rendre garants des caprices du sort.
Vois ces pâles joueurs, qui, pleins d'extravagance,
D'un destin insolent affrontent l'inconstance,
Et sur trois dez maudits lisent l arrêt fatal
Qui les condamne enfin d'aller à l'Hôpital.
Pénétrons plus avant. Vois cette table ronde,
Autel que l'avarice éleva dans le monde,
Où tous ces forcenés semblent avoir fait vœu
De se sacrifier au noir Démon du jeu
Vois-tu sur cette carte un contrat disparoître,
Sur cette autre, un château prêt à changer de maître ?
Quel soudain désespoir saisit ce malheureux,
Que vient d'assassiner un coupe-gorge affreux ?
Mais fuyons, sous ses piés tous les parquets gémissent,
De sermens tout nouveaux les plats-fonds retentissent,
Et par le sort cruel d'une fatale nuit,
Je vois enfin *Galet* à l'aumône réduit.
Sa femme cependant, de cent frayeurs atteinte,
Boit chez elle à longs traits & le fiel & l'absinte ;
Ou, traînant après soi d'infortunés enfans,
Va chercher un asyle auprès de ses parens.
Harpagon est atteint de toute autre folie ;
Le Ciel l'avantagea d'une femme accomplie :
Il reçut, pour sa dot, plus d'écus à la fois,
Qu'un balancier n en peut réformer en six mois.
Sa femme se flattoit de la douce espérance
De voir fleurir chez elle une heureuse abondance :
Elle croyoit au moins que deux ou trois Amis
Pourroient, soir & matin, à sa table être admis.

Mais *Harpagon*, aride, & presque diaphane
Par les jeûnes cruels auxquels il se condamne,
Ne reçoit point d'Amis aux dépens de son pain.
Tout se ressent chez lui des langueurs de la faim.
Si, pour fournir aux frais d'un habit nécessaire,
Sa femme lui demande une somme légere,
Son visage soudain prend une autre couleur,
Ses Valets sont en butte à sa mauvaise humeur:
L'avarice bientôt, au teint livide & blême,
Sur son coffre de fer va s'asseoir elle-même.
Pour ne le point ouvrir, il abonde en raisons;
Ses hôtes, sans payer, ont vuidé ses maisons.
D'un vent venu du Nord la maligne influence
A moissonné ses fruits avec son espérance,
Ou de fougueux torrens, inondant ses vallons,
Ont noyé, sans pitié, l'honneur de ses sillons.
Ainsi toujours rétif, rien ne fléchit son ame.
Pour avoir un habit, il faudra que sa femme
Attende que la mort, le mettant au cerceuil,
Lui fasse enfin porter un salutaire deuil.
  Mais pourquoi, diras-tu, cette injuste querelle?
Les Epoux sont-ils faits sur le même modele?
Alcipe n'est-il pas exempt de ces défauts
Que tu viens de tracer dans tes piquans tableaux?
D'accord, il est bien fait, généreux, noble & sage;
Mais à se ruiner son propre honneur l'engage.
  Si-tôt que la victoire, un laurier à la main,
Appellera LOUIS sur les rives du Rhin;
Que des zéphirs nouveaux les fécondes haleines
Feront verdir nos Bois, & refleurir nos plaines;
Ses mulets importuns bizarrement ornés,
Et d'un airain bruyant par-tout environnés,
Sous des tapis brodés se suivant à la file,
A pas majestueux traverseront la ville.
Tout le peuple, attentif au bruit de ces mulets,
Verra passer au loin surtout, fourgons, valets,
Chevaux de main fringans, insultant à la terre,
Pompe digne en effet des enfans de la guerre!

Mais pour donner l'essor à ce noble embarras,
Combien chez le Notaire a-t-il fait de contrats?
Les joyaux de sa femme ont été mis en gage;
D'un somptueux buffet le pompeux étalage,
Que du débris commun il n'a pu garantir,
Rentre chez le Marchand d'où l'on l'a vu sortir.
Pour assembler un fond de deux mille pistoles,
Combien, nouveau Protée, a-t-il joué de rôles?
Combien a-t-il fait voir que le plus fier Guerrier
Est bien humble aujourd'hui devant un Usurier?
Il part enfin, & mene avec lui l'abondance;
Tout le camp se ressent de sa noble dépense:
Des Cuisiniers fameux, pour lui fournir des mets,
Epuisent tous les jours les mers & les forêts.
Que fait sa femme alors? Dans le fond d'un village
Elle va, sans argent, déplorer son veuvage,
Dans ses jardins déserts promener sa douleur,
Et des champs paresseux exciter la lenteur.
On voit, six mois après, tout ce train magnifique
Réduit à la moitié, revenir foible, étique;
On voit sur les chemins l'équipage en lambeaux,
Des mulets décharnés, des ombres de chevaux,
Qui, dans ce triste état n'osant presque paroître,
S'en vont droit au marché chercher un nouveau maître.
Cependant au printems il faut recommencer,
Il faut sur nouveaux frais emprunter, dépenser.
Mais nous verrons bientôt une liste cruelle
Du trépas de l'Epoux apporter la nouvelle:
Et pour payer enfin de tristes créanciers,
Il ne laisse après lui qu'un tas de vains lauriers.
Il est d'autres Maris volages, infideles,
Fatiguans, damerets, tyrans nés des ruelles,
Qu'on voit, malgré l'hymen & ses sacrés flambeaux,
S'enrôler chaque jour sous de nouveaux drapeaux:
Qui, d'un cœur plein de feux à leur devoir contraires,
Encensent follement des Beautés étrangeres:
Le soin toujours pressant de leurs galans exploits,
En vingt lieux différens les appelle à la fois.

Agathon dans Paris court à bride abbattue,
Malheur à qui pour lors eſt à pié dans la rue;
D'un & d'autre côté ſes chevaux bondiſſans,
D'un déluge de boue inondent les paſſans
Tout fuit aux environs, chacun cherche un aſyle
Avec plus de vîteſſe il traverſe la ville,
Que ces Couriers poudreux que l'on vit les premiers
Du combat de Nervinde apporter les lauriers,
Et qui de la victoire emprunterent les aîles,
Pour en donner au Roi les premieres nouvelles.
De cet empreſſement le ſujet inconnu,
Quel eſt-il en effet ? Hé quoi, l'ignores-tu ?
Il va, fade amoureux, de théatre en théatre,
Expoſer un habit dont il eſt idolâtre.
Dans le même moment on le retrouve au Cours,
Hors la file, au grand trot, il y fait pluſieurs tours.
Tout hors d'haleine enfin, il entre aux Thuilleries,
Cherchant par-tout matiere à ſes galanteries.
Il reçoit tous les jours mille tendres billets,
Ses bras ſont jusqu'au coude entourés de portraits;
On voit briller dans l'or des blondes & des brunes,
Qu'il porte pour garants de ſes bonnes fortunes:
Aux yeux de ſon Epouſe il en fait vanité.
Il prétend, qu'en dépit des loix de l'équité,
Sa femme lui conſerve une amour éternelle,
Tandis qu'il aime ailleurs, & court de Belle en Belle.
D'autres amours encor... Mais non, d'un tel diſcours
Il ne m'eſt pas permis de prolonger le cours:
Ma plume ſe refuſe à ma timide veine.
Eût-on cru que le Tybre eût coulé dans la Seine!
Et qu'il eût corrompu les mœurs de nos François,
Pour conſoler le Rhin de leurs fameux exploits.

Je voudrois bien, EUDOXE, abrégeant la matiere,
Calmer ici ma bile, & finir ma carriere;
Mais puis-je ſupprimer le portrait d'un Epoux,
Qui, ſans ceſſe agité de mouvemens jaloux,
Eſt paré des dehors d'une tendreſſe vaine,
Aime, mais d'un amour qui reſſemble à la haine.

Alidor vient ici s'offrir à mon pinceau ;
Il est de sa Moitié l'Amant & le Bourreau.
Par-tout il la poursuit, sans cesse il la querelle ;
Il ne peut la quitter, ni demeurer près d'elle.
L'erreur au double front, le dévorant ennui,
Les funestes soupçons volent autour de lui ;
Un geste indifferent, un regard sans étude,
Va de son cœur jaloux aigrir l'inquiétude.
Sans cesse il se consume en projets superflus ;
Il voit, il entend tout, il en croit encore plus ;
Il est, malgré ses soins & ses constantes veilles,
Aveugle avec cent yeux, sourd avec cent oreilles.
Chaque objet, de son cœur vient arracher la paix ;
Marbres, bronzes, tableaux, portiers, cochers, laquais,
Ceux même qu'aux déserts de l'ardente Guinée
Le Soleil a couverts d'une peau basanée,
Tout lui paroit Amant fatal à son honneur,
Il craint des héritiers de plus d'une couleur.
Qu'un folatre zéphir, avec trop de licence,
Des cheveux de sa femme ait detruit l'ordonnance,
Sa main s'arme aussi-tôt du fer & du poison,
D'un prétendu rival il veut tirer raison.
Si la crainte des loix suspend sa frénésie,
Pour l'immoler cent fois il lui laisse la vie :
Dans quelque affreux château, retraite des hiboux,
Dont quelque jour peut-être il deviendra jaloux,
Il la traine en exil comme une criminelle,
Et, pour la tourmenter, il s'enferme avec elle.
Dans ce sauvage lieu des vivans ignoré,
D'un fossé large & creux doublement entouré,
Cette triste victime, affligée, éperdue,
Sur les funestes bords croit être descendue,
Lorsque la Parque enfin, répondant à ses vœux,
Vient terminer le cours de ses jours malheureux.
Nomme-moi, si tu peux, quelque Mari sans vice,
Ma Muse est toute prête à lui rendre justice.
Sera-ce *Licidas*, qui met, avec éclat,
Sa femme en un Couvent, par arrêt du Sénat ;

Et qui, trois mois après devenu doux & sage,
Célebre en un parloir un second mariage ?
Sera-ce *Lysimon*, qui toujours entêté,
Convoque, avec grand bruit, toute la Faculté ;
Et sur son sort douteux consultant Hipocrate,
Fait qu'aux yeux du Public son déshonneur éclate ?
Quel champ ! Si je parlois d'un Epoux furieux,
Qui, profanant sans cesse un chef-d'œuvre des Dieux,
Ose, dans les transports de sa rage cruelle,
Porter sur son Epouse une main criminelle.
Mais je te veux encore ébaucher un tableau :
Remontons sur la scene, & tirons ce rideau.
Dieux ! que vois-je ? En dépit d'une épaisse fumée,
Que répand dans les airs mainte pipe enflâmée,
Parmi des flots de vin en tous lieux répandu,
J'apperçois *Trasimon* sur le ventre étendu,
Qui, tout pâle & défait, rejette, sous la table,
Les débris odieux d'un repas qui l'accable.
Il fait, pour se lever, des efforts violens ;
La terre se dérobe à ses pas chancelans.
De mortelles vapeurs sa tête encore pleine,
Sous de honteux débris de nouveau le rentraîne ;
Il retombe, & bientôt l'aurore en ce réduit
Viendra nous découvrir les excès de la nuit :
Bientôt avec le jour nous allons voir paroître
Quatre insolens Laquais, aussi souls que leur Maître,
Qui, charmés dans leur cœur de ce honteux fracas,
Près de sa femme, au lit, le portent sous les bras :
Quel charme, quel plaisir pour cette triste femme,
De se voir le témoin de ce spectacle infâme !
De sentir des vapeurs de vin & de tabac,
Qu'exhale à ses côtés un perfide estomac !
Tu frémis : toutefois dans le siecle où nous sommes,
Chere EUDOXE, voilà comme sont faits les hommes.
Quel mérite après tout, quels titres souverains
Rendent donc les Maris & si fiers & si vains ?
Osent-ils se flatter qu'un contrat authentique
Leur donne sur les cœurs un pouvoir tyrannique ?

Penſent-ils que brutaux, peu complaiſans, fâcheux,
Avares, négligés, débauchés, ombrageux,
Parés du nom d'époux ils ſeront ſûrs de plaire,
Au mépris d'un Amant ſoumis, tendre, ſincere,
Complaiſant, libéral, qui ſe fait nuit & jour
Un ſoin toujours nouveau de prouver ſon amour?
Non, non, c'eſt ſe flatter d'une erreur condamnable,
Et pour ſe faire aimer, il faut ſe rendre aimable.
Après tous ces portraits, bien ou mal ébauchés,
Et tant d'autres encor que je n'ai pas touchés,
Iras-tu, me traitant d'ennuyeux pédagogue,
Des martyrs de l'hymen groſſir le catalogue?
Non, dans un plein repos arrête ton deſtin,
C'eſt le premier des biens de vivre ſans chagrin.
Si dans des vers piquans, Juvénal en furie,
A fait paſſer pour fou celui qui ſe marie,
D'un eſprit plus ſenſé concluons aujourd'hui,
Que celle qui l'épouſe eſt plus folle que lui.

LE TOMBEAU DE M. B... D...

SATYRE.

QUELLE sombre tristesse attaque tes esprits ?
Le chagrin, sur ton front, est gravé par replis !
Qu'as-tu fait de ce teint où la jeunesse brille ?
Je te vois plus rêveur qu'un enfant de famille,
Qui, courant vainement, cherche depuis un mois
Quelque honnête Usurier, qui prête au denier trois :
Ou qu'un Auteur tremblant qui voit lever les lustres,
Pour éclairer bien-tôt ses sottises illustres,
Quand le Parterre en main tient le sifflet tout prêt,
Et lui va, sans appel, prononcer son arrêt.
Ma douleur, cher ami, paroît avec justice,
Et n'est point, en ce jour, un effet du caprice.
Le pompeux attirail d'un funeste convoi,
Vient de saisir mon cœur de douleur & d'effroi.
Mes yeux ont vu passer dans la place prochaine
Des Menins de la mort une bande inhumaine ;
De Pedans mal peignés un bataillon croté,
Descendoit à pas lents de l'Université :
Leurs longs manteaux de deuil traînoient jusques à terre,
A leurs crêpes flotans les vents faisoient la guerre,
Et chacun, à la main, avoit pris pour flambeau,
Un laurier jadis vert pour orner un tombeau :

J'ai vu parmi les rangs, malgré la foule extrême,
De maint Auteur dolent la face séche & blême;
Deux Grecs & deux Latins escortoient le cercueil,
Et le mouchoir en main, Barbin menoit le deuil.
Pour qui crois-tu que marche une telle ordonnance,
Ce lugubre appareil, cette noire affluence?
D'un Poète défunt plains le funeste sort,
L'Université pleure, & D... est mort.
Il est mort. C'en est fait, sa satyre nouvelle,
Enfant infortuné d'une plume infidelle,
Dont la Ville & la Cour ont fait si peu de cas,
L'avoit déja conduit aux portes du trépas;
Quand les cruels effets d'une jalouse rage
L'on fait enfin partir pour ce dernier voyage.
Il croyoit qu'Hipocréne & son plus pur crystal,
Ne devoit que pour lui couler à plein canal.
Mais apprenant qu'un autre animé par la gloire,
Avoit heureusement dans sa source osé boire,
Il frémit, & percé du plus cruel dépit,
Par l'ordre d'Apollon, il va se mettre au lit.
Tu ris! De tous les maux déchaînés sur la terre,
Pour livrer aux Auteurs une cruelle guerre,
Sais-tu bien que l'envie est le plus dangereux?
Ils n'ont point d'antidote à ce poison affreux.
Un Poète aisément, aidé par la nature,
Souffre la faim, la soif, le Soleil, la froidure,
Porte, sans murmurer, dix ans le même habit,
N'a que les quatre murs, l'hyver, pour tout de lit.
D'un Grand, qui le nourrit, il souffre les saccades,
Son dos même endurci se fait aux bastonnades:
Mais voit-il sur les rangs quelqu'un se présenter,
Et cueillir des lauriers qu'il croit seul mériter,
Au bon goût à venir soudain il en appelle;
Au siecle perverti sa Muse fait querelle.
A chaque coin de rue il crie, O tems, ô mœurs!
Le poison cependant augmente ses ardeurs;
Et les dépits cruels, les noires jalousies,
Font à la fin l'effet de vingt apoplexies.

Ainſi finit ſes jours le claſſique héros,
Dont un triſte cercueil garde à-préſent les os;
Mais ſe ſentant voiſin de l'infernale rive,
Et tout près d'exhaler ſon ame fugitive,
Il demanda par grace, & d'une foible voix,
D'embraſſer ſes enfans pour la derniere fois.
Deux valets auſſi-tôt, ſes dignes ſecrétaires,
Apportent près de lui des milliers d'exemplaires.
Le lit par trop chargé gémit ſous les paquets,
Et l'Auteur moribond dit ces mots par hoquets:
O vous, mes triſtes vers, noble objet de l'envie,
Vous, dont j'attends l'honneur d'une ſeconde vie,
Puiſſiez-vous échaper aux naufrages des ans,
Et braver à jamais l'ignorance & le tems.
Je ne vous verrai plus, déja la mort affreuſe
Autour de mon chevet étend une aîle hideuſe:
Mais je meurs ſans regret dans un tems dépravé,
Où le mauvais goût regne, & va le front levé;
Où le public ingrat, infidele, perfide,
Trouve ma veine uſée & mon ſtyle inſipide,
Moi, qui me crus jadis à Regnier préféré,
Que diront nos neveux? R.. m'eſt comparé,
Lui, qui pendant dix ans du couchant à l'aurore,
Erra chez le Lapon, ou rama ſous le Maure,
Lui, qui ne fût jamais ni le Grec, ni l'Hébreu,
Qui joua jour & nuit, fit grand' chere & bon feu.
Eſt-ce ainſi qu'autrefois dans ma noire ſoupante,
A la ſombre lueur d'une lampe puante;
Feuilletant les replis de cent bouquins divers,
J'appris, pour mes péchés, l'art de forger des vers?
N'eſt-ce donc qu'en buvant que l'on imite Horace?
Par des ſentiers de fleurs monte-t-on au Parnaſſe?
Et R.. cependant voit éclater ſes traits,
Quand mes derniers écrits ſont en proie aux laquais.
O rage! ô déſeſpoir! ô vieilleſſe ennemie!
Après tant de travaux ſur la fin de ma vie,
Par un nouvel athléte on me verra vaincu,
Et je vis! Non, je meurs; j'ai déja trop vécu.

A ces mots bégayés, que la fureur inſpire,
B.. ferme les yeux, panche la tête, expire.
Le bruit de cette mort, dans le pays Latin,
Se répand auſſi-tôt, & vole chez Barbin.
Là, dans l'enfoncement d'une arriere-boutique,
Sa femme étale en vain un embonpoint antique,
Et faiſant le débit de cent Livres mauvais,
Amuſe un cercle entier des oiſifs du Palais.
Là, le vieux Nouvelliſte a toujours ſes ſéances;
Là, le jeune Avocat vient prendre ſes licences,
Et le blond Sénateur, en quittant le Bareau,
Vient peigner ſa perruque & prendre ſon chapeau.
C'eſt-là que le Chanoine, au ſortir du ſervice,
Vient en aumuſſe encore achever ſon office,
Et qu'on voit à midi maint Auteur demi-nû,
Sur le projet d'un Livre emprunter un écu.
Dans ce Licée enfin cette mort imprévue,
Fut par les aſſiſtans diverſement reçue.
Acaſte en ſoupira, le Libraire en frémit,
Criſpe en eut l'œil humide, & Perraut en ſoûrit.
Pendant qu'on doute encor de la triſte nouvelle,
Ariſte arrive en pleurs, & ſur une eſcabelle,
Au milieu du perron ſe plaçant triſtement,
Lut au cercle, en ces mots, l'extrait du teſtament.
» En l'honneur d'Apollon, à jamais je ſouhaite,
» Aux yeux de l'Univers vivre & mourir Poète;
» J'en eus toute ma vie & l'air & le maintien,
» Mais deſirant mourir en Poète Chrétien,
» Je déclare, en Public, que je veux que l'on rende
» Ce qu'à bon droit ſur moi Juvenal redemande:
» Quand mon Livre en ſeroit réduit à dix feuillets,
» Je veux reſtituer les larcins que j'ai faits:
» Si de ces vols honteux l'audace étoit punie,
» Une rame à la main j'aurois fini ma vie.
» Las d'être un ſimple Auteur entêté du Latin,
» Pour impoſer aux ſots je traduiſis Longin;
» Mais j'avoue, en mourant, que je l'ai mis en maſque,
» Et que j'entends le Grec auſſi peu que le Baſque.

» Sur-tout de noirs remords mon esprit agité,
» Fait amende honorable au beau Sexe irrité;
» Au milieu des Pedans nourri toute ma vie,
» J'ignorois le beau monde & la galanterie,
» Et le cœur d'une Iris pleine de mille attraits,
» Est une terre australe où je n'allai jamais.
» Je laisse à mon valet de quoi lever boutique
» Des restes méprisés d'une Ode Pindarique,
» Qu'on vit dans sa naissance expirer dans Paris;
» On le verroit bien-tôt rouler en chevaux gris,
» Si le langage obscur, employé dans cette Ode,
» Pouvoit un jour enfin devenir à la mode.
» *Item*... Mais à ce mot, chez l'Horloger le Roux,
La pendule se meut, sonne & frappe dix coups.
Alidor aussi-tôt, rempli d'impatience,
D'un délai criminel accuse l'assistance;
Fait voir que le tems presse, & qu'il faut en grand deuil
Dans une heure au plus tard escorter le cercueil.
Il dit, & dans l'instant on vit la compagnie
Se lever brusquement pour la cérémonie;
L'un court chez un ami, l'autre chez un Fripier,
Endosser l'attirail d'un nouvel héritier.
Perrin, d'un vieux bahut, où pend une serrure,
Tira son juste-au-corps, fait au deuil de Voiture,
Dont le coude entr'ouvert reçut plus d'un échec,
Et d'un crêpe reteint orna son caudebec.
Pradon, le seul Pradon, eut assez de courage
D'entrer chez un Drapier, & d'un humble langage,
Pour quatre aunes de drap, estimé vingt écus,
Proposer un billet, signé *Germanicus*,
Enfin, midi sonnant, cette lugubre escorte
S'est saisie aujourd'hui du défunt sur sa porte,
Et promenant ses os de quartier en quartier,
Le conduit au Parnasse à son gîte dernier.
C'est-là qu'on va porter ses funebres reliques,
Dans la cave marquée aux Auteurs satyriques.
Là sur un marbre offert aux yeux de l Univers
En caracteres d'or on gravera ces Vers.

Ci gît Maître B.. qui vécut de médire,
Et qui mourut aussi par un trait de satyre ;
Le coup dont il frapa, lui fut enfin rendu.
Si par malheur un jour son Livre étoit perdu,
A le chercher bien loin, passant ne t'embarrasse,
Tu le retrouveras tout entier dans Horace.

Fin du quatrieme & dernier Tome.